

**L'Exécuteur
[153] –
Commandos
noirs sur Fort**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



**COMMANDOS NOIRS
SUR FORT-DE-FRANCE**

par Don Pendleton



VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

COMMANDOS NOIRS SUR FORT-DE-FRANCE

Adapté de l'américain par

URBAN Aeck



CHAPITRE PREMIER

Dans la pénombre de la chambre, superbe dans sa nudité blonde longuement dorée au soleil, Paula Roberts s'étira voluptueusement sur le drap froissé. Par la baie vitrée ouverte, on percevait le chant d'un oiseau nocturne, sur toile de fond sonore d'un discret ressac. Assourdie par la pinède bordant la route, la rumeur de la mer des Antilles n'arrivait qu'à peine jusqu'à l'hôtel.

Il était presque minuit et Paula Roberts avait sommeil. Après l'amour, c'était toujours ainsi, il fallait qu'elle dorme. Surtout quand elle tombait sur un amant tel que celui-ci. Car, outre les infos qu'il lui passait de temps à autre, Alexandre Deprat était l'amant rêvé. Le *french lover* dans toute l'acception du terme. Malheureusement, Alexandre était marié, sa femme vivait en Martinique avec lui, et il devait regagner le domicile conjugal après chacune de leurs rencontres. Alors, chaque fois, la jeune Américaine attendait qu'il soit parti pour s'endormir. Question de savoir-vivre... et peut-être aussi quelque chose de plus. Paula Roberts ne voulait pas se l'avouer, mais elle était amoureuse.

Bien sûr, elle n'espérait rien de plus de leur liaison que ce qu'Alexandre lui donnait, surtout quand, comme ce soir, il « s'échappait » plus tôt qu'à l'accoutumée pour retrouver sa femme. Paula s'était habituée à ces rencontres clandestines, estimant qu'elles correspondaient parfaitement à son mode de vie. Pourtant, chaque fois qu'elle quittait la Martinique pour les States, elle n'avait qu'un désir, y revenir le plus vite possible.

— *Good night, darling.*

Surprise, Paula Roberts ouvrit des yeux égarés, se rendit compte qu'elle s'était endormie contre son gré. Penché sur elle, Alexandre l'observait, légèrement goguenard, avec ce petit sourire un brin salace qui l'excitait tant. Elle lui rendit son sourire, exhala un long soupir qui gonfla ses seins pointus, lança ses bras autour du cou de son amant, l'attira contre elle pour lui déposer un baiser gourmand au bord des lèvres, en profitant pour le humer au passage. Mais Alexandre ne sentait plus rien. Comme d'habitude, il s'était énergiquement savonné sous la douche et longuement rincé, afin que toute trace olfactive de leurs ébats et de son parfum à elle aient disparu. Il pouvait rentrer se coucher, sa femme ne lui ferait pas de scène.

Se séparant d'elle et consultant sa montre, Alexandre Deprat questionna à brûle-pourpoint :

— Tu ne demandes pas pourquoi je te quitte plus tôt, ce soir ?

Son petit sourire goguenard s'était mué en une expression plus sérieuse. Dans son regard de jais, une lueur qu'elle connaissait bien s'était installée et, soudain complètement réveillée, elle comprit :

— Toi, dit-elle avec son adorable accent, tu as eu ton contact.

Il acquiesça et, se redressant sur un coude, elle hasarda, intéressée :

— Tu veux dire que... c'est pour ce soir ?

Consultant de nouveau sa montre, Alexandre Deprat répondit :

— Même que je vais être en retard. Or, comme tu le sais, on ne doit jamais faire attendre une femme.

Elle lui lança un regard de biais.

— Une femme ?

— Une femme, répéta-t-il en retrouvant son sourire goguenard. Une superbe locale au doux prénom de Papaye. Nom de théâtre, comme on dit. Elle fait partie de cette troupe folklorique que tu... mais, pressa-t-il en consultant de nouveau sa montre, je t'en dirai plus demain. Si je ne suis pas mort dans ses bras.

Malgré l'ironie, Paula Roberts sentit l'aiguillon de la jalousie la titiller. Mais elle s'était juré une fois pour toutes de ne pas trop s'investir dans ses propres histoires de cœur et, fermant de nouveau les yeux, elle soupira en feignant de s'endormir :

— Dans ce cas, bonne nuit, *Frenchie*.

C'était décidé, elle ne le regarderait même pas partir. Elle sentit un petit baiser effleurer ses lèvres, entendit un froissement, un bruit de pas décroissant en direction de l'entrée, un léger grincement de porte, puis une espèce de chuintement, suivi d'un gargouillis qui la surprit. Ensuite, il y eut un choc sourd et elle entendit quelque chose rouler sur le carrelage de la chambre. Alors, n'y tenant plus, elle rouvrit les yeux.

À cause de la pénombre, elle ne vit d'abord rien de particulier puis, se penchant de côté, elle distingua au pied du lit une forme qui ressemblait... à une tête !

La tête d'Alexandre ! Tranchée net et perdant son sang à gros bouillons !

Une seconde ou deux passèrent sur cette scène figée. Puis, d'un coup et dans une douleur fulgurante, tout sembla éclater dans les entrailles de Paula Roberts, tandis que sa bouche s'ouvrait sur la naissance d'un cri muet. Un autre froissement lui fit lever les yeux et,

cette fois, ce fut son cœur qui parut exploser en les découvrant.

Deux hommes, blacks, très foncés, vêtus de jeans et de T-shirts sombres. Tous deux venaient vers elle, dardant sur sa nudité le même regard bovin. L'un tenait un poignard, l'autre une machette, dont la large lame ruisselait encore de sang.

— Non !

Le mot avait à peine franchi les lèvres de Paula Roberts. Si faiblement qu'il fut à peine audible sur le fond sonore du ressac de la mer. Elle n'avait pas pu en dire plus. Pour l'instant, toute l'horreur de la situation se résumait chez elle à cette négation.

Un cerne blême s'était dessiné autour de sa bouche et, dans ses yeux gris pâle, un voile terne s'était abattu, lui donnant un regard de statue. À cet instant, et pendant que les deux autres approchaient, on aurait pu croire qu'elle n'allait plus jamais bouger. Sous son crâne, ses pensées s'étaient soudain liquéfiées et, dans ses rétines, la vision d'horreur de la tête coupée d'Alexandre demeurerait gravée pour l'éternité. Paula en devenait folle. L'image de la hideur absolue. Plus forte que la vue de cette lame rouge du sang d'Alexandre qui s'approchait, plus forte que celle de ces deux regards qui la violaient d'avance. L'univers de Paula avait basculé. Elle ne pensait plus, elle n'était qu'un animal traqué.

Cerveille complètement diluée et sans plus songer à sa nudité, elle plongea hors du lit pour essayer d'atteindre son sac. Les vieux réflexes. Indépendants de toute volonté. Dans le sac, il y avait son Ruger Spécial .38. Chargé. Si elle parvenait à...

Hélas, rapide comme un fauve, le plus mince des deux Noirs avait bondi, lui coupant la route et le deuxième arrivait, machette brandie. Tout allait trop vite. Folle de terreur, Paula Roberts bifurqua, envoya la table de chevet valdinguer dans les pieds du plus mince, sauta par-dessus un fauteuil et, faisant la seule chose encore possible, fonça vers la baie vitrée demeurée ouverte. Dans son dos, il y eut un juron étouffé, une ombre fondit sur elle, une main agrippa son bras, juste à la seconde où elle passait de la chambre sur la terrasse. Une poigne terrible, qui lui broya littéralement la chair. Bien que sportive et entraînée à se défendre, Paula Roberts n'était pas une athlète et, en d'autres circonstances, le Noir l'aurait facilement stoppée. Mais en cet instant d'intense émotion, les forces de Paula Roberts avaient décuplé. Avec un feulement de tigresse, elle s'arracha à l'étreinte, envoyant au passage un coup de griffes en pleine face de son agresseur, avant de bondir à l'assaut du parapet de la terrasse. Tandis qu'elle l'enjambait, elle entendit un nouveau juron, suivi d'un souffle bizarre. Le temps

d'un éclair, elle vit quelque chose de luisant et de rouge fulgurer près de sa tête, sentit quelque chose lui accrocher brièvement les cheveux. Maintenant, elle n'avait presque plus peur. L'esprit vide et tous les muscles bandés, elle sauta dans le vide.

À cet instant, elle ne se souvenait même plus à quel étage était sa chambre. Elle était sûre de mourir, mais tout valait mieux que tomber aux mains de ces deux tueurs.

Ce n'est qu'en se recevant dans la terre meuble des massifs bordant le pied de l'immeuble qu'elle se souvint. Sa chambre n'était qu'au premier étage. Une chance, malgré cette douleur cuisante à la cheville.

Au-dessus d'elle, il y eut une exclamation, suivie d'un moment de flottement. Paula Roberts comprit que les autres allaient sauter à leur tour et que, cette fois, la machette ne la raterait pas. Sous son crâne, son cerveau s'était remis à fonctionner, mais seulement dans un seul but. La fuite. À cette heure, personne ne lui porterait secours et hurler ne servirait à rien. Sa seule chance, la pinède de la plage du Diamant. Là, et grâce à la nuit, elle pourrait peut-être semer ses poursuivants. Après... mais après était un autre univers.

Alors, se redressant subitement et grimaçant de douleur sur sa cheville blessée, elle se précipita, sautant les massifs, contournant la terrasse du bar en plein air, fonçant vers la route. En elle, le temps semblait s'étirer et en atteignant la route et tandis que dans son dos des bruits de pas précipités s'élevaient, elle se dit qu'elle n'aurait pas le temps de la traverser. Pourtant, malgré la douleur, elle se sentait des ailes et, brusquement, ses pieds nus foulèrent l'asphalte encore tiède de la journée. Juste à cet instant, des phares trouèrent la nuit et, lancée à pleine vitesse, une voiture déboucha dans le virage, fonçant sur elle en grondant. Dans son dos, il y eut un cri sourd. Une seconde tétanisée, Paula Roberts stoppa sur place, éblouie par les deux gros yeux blêmes qui semblaient vouloir l'avalier. Comme dans un cauchemar, elle vit les deux taches claires grossir, entendit des hurlements de pneus. À l'instant où elle retrouvait ses réflexes et sautait enfin de côté, la voiture s'immobilisa dans une dernière glissade. Emportés par leur élan, les deux autres faillirent percuter le véhicule, dont la portière côté conducteur s'était ouverte à la volée. Jaillissant de sa Clio, un grand Noir en chemisette immaculée s'exclama, apparemment dépassé :

— Eh ! Qu'est-ce qui se passe, ici !

Dans la Clio, une voix de femme cria :

— Constantin ! Qu'est-ce que tu fais ?

Pendant ce temps et d'un bond prodigieux, le plus petit des deux

tueurs avait sauté par-dessus le capot, son poignard levé vers le ciel, continuant sa course. Mais déjà, Paula Roberts avait disparu entre les troncs de la pinède. Le tueur hésita. Retardé par la Clio, son collègue à la machette lui cria :

— Rattrape-la, bon Dieu !

En face de lui, le chauffeur de la Clio ouvrait des yeux effarés. Incrédule et considérant la machette pleine de sang, il s'exclama :

— Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça ?

Des éclairs dans les yeux et tout le corps tendu de rage, le tueur gronda :

— Ça veut dire que t'es très con.

Puis il abattit sa machette.

Cela fit un bruit hideux, que le ronronnement du moteur ne parvint pas à couvrir tout à fait. Un sinistre gargouillis, suivi d'une plainte sourde. Bouche ouverte, crachant le sang presque autant que par sa carotide sectionnée, le conducteur de la Clio plia sur ses longues jambes, portant instinctivement les mains à sa gorge, essayant d'endiguer le flot sombre qui jaillissait à l'horizontale, arrosant involontairement l'intérieur de la voiture. Sur le siège du passager, la femme poussa un hurlement strident, qui se répercuta en un lugubre écho contre la masse de la pinède. Puis, folle de terreur, elle ouvrit sa portière à la volée, jaillissant sur la route comme une démente, couverte de sang et courant droit devant elle en agitant les bras vers une paire de phares qui arrivait en sens inverse.

Mais le tueur ne s'occupait pas d'elle. Ignorant le corps maintenant affalé de sa nouvelle victime, il s'était à son tour lancé à la poursuite de Paula Roberts, disparaissant dans les profondeurs de la pinède en appelant :

— Merde, Jean-Ba' ! Où t'es, bordel !

À quelques foulées de là, Paula Roberts sentit son cœur sur le point d'exploser. Ils étaient à ses trousses !

Dans la nuit sans lune, s'arrachant la peau aux troncs invisibles et se blessant les pieds sur les racines et les pommes de pin, elle se remit à courir, claudiquant à présent sur sa cheville tordue. Droit vers la mer, dont elle distinguait la fluorescence entre les arbres. La mer. Au Diamant, les rouleaux étaient puissants, faits pour d'excellents nageurs, et elle était de ceux-là. Une fois dans l'eau, elle aurait peut-être une petite chance. Si elle y arrivait.

Soudain, alors qu'elle dévalait la plage, une exclamation résonna dans son dos :

— Putain ! La flotte ! La laisse pas arriver à la flotte !

— T'inquiète, répondit une voix encore plus proche et un peu essoufflée. Même dans la flotte, je la niquerai !

Folle de terreur, Paula entendit des pas sonner derrière elle. Elle n'en pouvait plus. Sa cheville la faisait hurler intérieurement... et la mer était à marée basse ! Dans son dos, le staccato de la course du tueur s'approchait. Elle n'en pouvait plus. Elle étouffait, elle paniquait et avait l'impression de sentir l'acier de la machette s'abattre dans sa nuque. Hideux ! Dans sa poitrine, son cœur cognait à tout rompre, des lucioles fulguraient devant ses rétines et elle n'arrivait plus à aspirer la moindre parcelle d'air.

C'était fichu. L'eau n'était plus qu'à quelques mètres, mais elle ne l'atteindrait jamais. Elle allait mourir, gorge ouverte, comme Alexandre...

CHAPITRE II

Sur l'écran de contrôle de la tourelle lance-missiles du char de guerre, Mack Bolan fixait son objectif depuis si longtemps qu'il aurait pu le dessiner de mémoire. C'était un bâtiment tout en longueur, cerné de hauts murs gris, avec une succession de toits de tôle de différentes hauteurs. Les entrepôts de l'usine *Pennsylvania Materials*, la couverture commerciale de Charlie « Duke » Barbosa, le *capo* actuel de Harrisburg. Un boss qu'il était venu détruire avec les deux autres familles du secteur, blitz qui devait s'achever ici, dès que tous les paramètres seraient en phase. C'est-à-dire, cette nuit. Dans une minute ou dans une heure.

Dans ce but, l'Exécuteur avait longuement étudié le terrain, placé le TACOM en embuscade sur la colline voisine, à l'abri d'un bosquet. Plus tard, il avait vu les *soldati* de couverture se mettre en place dans tout le périmètre, en avait conclu que l'instant de vérité approchait. Bientôt, les trois *capi* de Pennsylvanie seraient réunis dans les locaux qu'il surveillait et, dès lors, il s'était mis à consulter régulièrement la montre de console du module opérationnel. Surtout depuis qu'il avait vu disparaître la BMW série 7 de Roberto Vini, boss de Pittsburgh, derrière le portail des entrepôts. Il n'attendait plus que la Mercedes de Franck Nicotra, le *capo* de Philadelphie, pour déclencher le grand blitz final. Une arrivée qui tardait de façon inquiétante. Au point que l'Exécuteur commençait à se demander si son indic Max Grisolia ne s'était pas dégonflé au dernier moment. Avec les anciens mafieux, on n'était jamais sûr de rien.

Mack Bolan en était là de ses supputations, quand la sonnerie du radio-téléphone de bord se manifesta soudain. Contrarié et sans quitter l'écran de contrôle du regard, il décrocha, s'attendant déjà à entendre Grisolia le prévenir que Nicotra ne viendrait pas.

— Mack ! Je suis content de te trouver !

Ce n'était pas l'ancien mafieux, mais Hal Brognola, le numéro Un du *Justice Department* US.

Fronçant les sourcils, Bolan prévint :

— Hal. Je suis sur un coup et...

— Je sais, coupa le fédéral. Herman m'a dit où tu en étais et je serai bref. J'ai besoin de te voir. Urgent. Demain soir au *Than-Bar*.

C'est possible ?

Le *Than-Bar* était un petit restaurant chinois des faubourgs ouest de Washington, où le haut fonctionnaire et Bolan se rencontraient parfois en secret. Un rictus de fauve erra une seconde sur la face de l'Exécuteur qui ironisa sombrement.

— Si je ne suis pas mort.

— O.K., renvoya tout aussi froidement Brognola. Si tu n'es pas mort. Disons, 21 heures ?

— *Shit* !

— Pardon ?

— Pas pour toi, dit brièvement Bolan.

Sur l'écran de contrôle, il venait de voir deux 4x4 plus une Mercedes se présenter devant le portail de la *Pennsylvania Materials*. Celle de Franck Nicotra, accompagné des flingueurs de sa garde personnelle. Le regard soudain allumé, l'Exécuteur articula dans le combiné :

— Mon client débarque. Je te laisse. O.K. pour demain 21 heures.

Il raccrocha, désormais entièrement tendu vers un seul but. Attaquer. Semer la mort chez les pourris.

Déjà, il avait programmé le préchauffage du canon thermique de la tourelle de toit et déverrouillé le pré système de mise à feu de son lance-missiles. Puis, ayant braqué les caméras-viseurs des mitrailleuses frontales M60 sur le terrain situé en contrebas, il s'apprêtait à cribler les flingueurs de couverture répartis dans le secteur. Des *soldati* parfaitement visibles sur les images infrarouges des deux écrans de visée et auxquels les terribles frelons de 7,62 mm ne laisseraient aucune chance. Pour les gorilles des trois familles répartis dans plusieurs voitures stationnées dans la cour des entrepôts, l'Exécuteur ne ferait pas dans la dentelle. Là aussi, les missiles. Comme pour les battants en acier massif du portail. Dans un petit moment. Le temps de laisser le *capo* de Philadelphie rejoindre les deux autres dans le bureau directorial de l'usine.

L'œil rivé à l'écran de contrôle, l'Exécuteur laissa passer une dizaine de minutes, avant de poser son index sur le curseur de tir du lance-missiles. Puis d'un geste sec, il enfonça ce dernier.

Au-dessus du char de guerre, il y eut une sorte de souffle dantesque avant qu'un long jet de feu n'embrase soudain le ciel noir, flèche de feu fulgurante fondant sur l'objectif. Le blitz final était lancé.

La roquette propulsée par la tourelle de toit percuta le premier 4x4 stationné dans la cour de l'entrepôt avec un bruit sourd, semblable à celui d'un énorme gong. Sur l'écran de visée, l'Exécuteur

vit le véhicule se changer en une grosse boule de feu et des débris de toutes sortes fusèrent vers le ciel en un grand bouquet de gerbes incandescentes. Instantanément, Bolan avait réactivé le curseur de tir et le deuxième missile alla aussitôt balayer deux autres véhicules en enfilade. Cadrant ensuite trois véhicules garés à l'écart, il positionna le point rouge luminescent de l'écran de contrôle sur la première voiture et posa son doigt sur le curseur de tir qui clignotait. Au-dessus du char de guerre, il y eut un nouveau gros soupir, puis le mobil-home trembla légèrement et une comète de feu jaillit dans le ciel étoilé, filant à la vitesse de la mort. À 800 mètres de là, le missile percuta sa cible, la faisant exploser dans un fracas épouvantable. Sur l'écran de contrôle, l'Exécuteur vit un corps désarticulé s'élever dans les airs et tourner un instant au-dessus des brasiers avant de disparaître dans l'un d'eux. Poursuivant son œuvre de mort, l'Exécuteur avait déjà positionné le point rouge de visée sur une autre voiture. Dans la seconde suivante, une nouvelle roquette filait dans la nuit pour transformer le véhicule en un terrible feu d'artifice. Dans la cour, trois *soldati* avaient jailli de nulle part et tentaient de fuir en tirant partout. Un groupe de leurs semblables qui débouchait à leur suite fut fauché par les explosions. L'index de l'Exécuteur effleura le curseur de commande de tir et une troisième roquette accomplit son œuvre de destruction.

Après un instant d'hébétude, les *soldati* répartis sur le périmètre extérieur de sécurité commençaient à réagir. Certains s'étaient mis à gesticuler en tirant n'importe où, tandis que d'autres couraient dans tous les sens, cherchant une cible qu'ils ne trouvaient pas. En fait, personne ne comprenait encore la situation. L'Exécuteur allait les y aider.

Ses doigts s'étaient mis à manœuvrer le petit levier de la console de commandes des M60 frontales. Sur l'écran de contrôle, le croisillon rouge se mit à suivre la course de deux types qui fonçaient vers l'usine. Lorsque la croix passa sur le premier, l'index de Bolan activa un curseur et un staccato étouffé s'éleva au-dessus de sa tête. À la cadence de 550 coups/minute, les bandes-chargeurs se déroulaient, crachant leurs chapelets de mort. Tout là-bas, le *soldato* boula dans l'herbe, fit encore une roulade en agitant frénétiquement les bras, avant de s'immobiliser, recroquevillé en chien de fusil. Celui qui courait derrière lui fut à son tour fauché, effectuant un saut en arrière avant de retomber face contre terre. Terminé pour ces deux-là. Déjà, l'Exécuteur avait déplacé le levier de visée. Le croisillon rouge se pointa sur un groupe de trois pourris dont l'un criblait le ciel de salves nourries d'arme automatique. Bola le fixa sur son écran, fit jouer le zoom, cibra la tête et lâcha une courte rafale. Les ogives meurtrières jaillirent des deux canons pour cisailler l'air nocturne en direction du *soldato*. Une demi-seconde plus tard, le crâne de ce dernier volait en

éclats, haché par un essaim de guêpes mortelles. Élargissant alors son angle de visée, l'Exécuteur prit tout un groupe en enfilade et arrosa lentement.

Un vrai carnage. Une dizaine de tueurs au tapis. Mais le guerrier solitaire avait encore de l'ouvrage. Car, dévalant la colline opposée, d'autres guetteurs essayaient à présent de s'enfuir. En quelques rafales, les M60 les cisailèrent sur place et ils rejoignirent leurs copains en enfer.

Un mince sourire sans joie aux lèvres, l'Exécuteur avait reporté son attention sur les bâtiments de la *Pennsylvania Materials*. Surveillant la cour dévastée, il se pencha sur les claviers de la console du module opérationnel, bascula les commandes de feu sur le computer de la cabine de pilotage, alla s'installer au volant et fit démarrer le char de guerre. Chaloupant sur le terrain accidenté, celui-ci commença à progresser en direction de l'usine. Soudain, un groupe de *soldati* déboucha par une porte latérale, brandissant des P.M. dans sa direction. Après une brève correction d'angle, les deux M60 recommencèrent à cracher le feu. Comme des marionnettes en folie, les pourris situés en première ligne s'écroulèrent, tandis que les autres refluaient à l'intérieur, complètement débordés. Mais aussitôt, un autre groupe jailli de la nuit apparut dans les lumières d'incendies et les armes automatiques crachèrent de partout. Ils voyaient maintenant parfaitement le char de guerre et l'ensemble des rafales formait comme une sorte d'orage sec ininterrompu. Mais hélas pour les ordures, le quadriplex du pare-brise du TACOM tenait bon. Issu des laboratoires expérimentaux de la NASA, il pouvait même résister aux fameuses ogives *métal piercing*, par ailleurs capables de traverser l'acier d'un blindage moyen. Les 9 mm classiques utilisées ce soir contre le van s'écrasaient avec des bruits secs, ne faisant qu'écailler légèrement le matériau hi-tech. Pour en venir à bout, il aurait fallu des missiles antichar.

Fonçant à présent comme un fauve en pleine charge, le TACOM arrivait sur la route menant à la grille de l'usine. Bolan accéléra encore, envoyant de courtes rafales de M60. Postés devant le portail en une garde inutile, les pourris tombaient sans comprendre ce qui leur arrivait. Le char de guerre ne frémit même pas en passant sur les cadavres. En revanche, il tressauta légèrement quand deux autres roquettes jaillirent de ses tubes de tourelle, pour aller désintégrer d'un coup les deux battants du massif portail. L'instant d'après, son pare-chocs blindé envoyant dinguer les restes d'acier tordus, le char de guerre pénétrait dans la cour de la *Pennsylvania Industrials*, écrasant deux rescapés imprudents sous ses lourdes roues composées de kevlar, de maille d'acier et de caoutchouc compact ignifugé. Malgré la rumeur des incendies et l'isolation phonique de la cabine de pilotage,

l'Exécuteur perçut le hurlement d'agonie que poussa l'un des types, juste avant que son crâne n'éclate sous la terrible pression. Tendue vers son but ultime, le guerrier n'eut même pas une pensée pour lui. Sur la console de commandes, il avait activé les lance-grenades latéraux du van. Mises à feu par un ingénieux système d'éjection automatique, quatre défensives furent crachées en même temps de leurs tubes et allèrent exploser tous azimuts, hachant sur place la poignée de *soldati* rescapés qui étaient assez fous pour se montrer à cet instant.

Pas plus que pour les précédents, l'Exécuteur n'eut la moindre pensée. Déjà, la tourelle lance-missiles du TACOM pivotait sur son axe et une roquette fulgura dans la nuit, dardant sa flèche de feu droit sur le bâtiment central. À la même seconde, une demi-douzaine de silhouettes avaient jailli d'une large porte, tirant droit devant elles à l'arme automatique. De nouveaux frelons se mirent à piquer le blindage du char de guerre, mais les pourris n'eurent pas le temps d'être déçus du maigre résultat. Explosant dans une orgie de feu, de gravats et de corps démembrés, tout un pan de mur du bâtiment disparut, dispersant ses éclats de pierre et d'acier dans un vacarme dantesque. Aussitôt, l'Exécuteur projeta le van en avant, allant engager son mufle puissant dans l'ouverture béante. Là, il actionna les commandes électroniques des deux M60 frontales et des trois lance-grenades de face et dès lors, ce fut l'enfer.

Par le principe des ricochets sur les murs, les éclats de défensives avaient désormais transformé tout ce qui survivait dans le local en véritable steak haché. Pour faire bonne mesure, l'Exécuteur envoya encore six grenades, attendit que la poussière soit un peu retombée, avant de pouvoir apercevoir ce qu'il cherchait dans la lumière des phares.

Un amas de cadavres.

Écroulés dans les gravats, couverts de sang et de poussière, figés dans des poses bizarres au milieu de chaises cassées, de bouteilles éclatées et des tas de papiers divers, dont certains flottaient encore dans l'air épais. Parmi eux, l'Exécuteur distingua très vite les corps des baby-sitters de ceux de leurs boss. Apparemment, plus personne ne vivait par ici, mais il fallait vérifier.

Vêtu de la sinistre combinaison noire, le guerrier s'empara d'un P.M. micro-Uzi, déverrouilla sa portière et sauta à terre, prêt à rafaler tout ce qui bougerait. Foulant les gravats, il alla se pencher sur les corps, en retourna deux ou trois au hasard, juste par acquit de conscience. Tout le monde était mort.

En quelques instants seulement et à l'issue d'une incursion éclair en Pennsylvanie, l'Exécuteur venait de décimer les trois familles régnautes du secteur. Charlie « Duke » Barbosa, Franck Nicotra et

Roberto Vini ne feraient plus de mal à personne.

Ce qui n'était que justice.

Seul détail frustrant, Charlie « Duke » Barbosa avait deux frères. Eugenio et Vincente. Le premier était en prison, le deuxième grenouillait du côté de Miami. Dommage qu'ils n'aient pas fait partie du lot. Peut-être une autre fois...

Dans l'immédiat, mieux valait déguerpir. Avec tout ce cirque, la police n'allait pas tarder à débarquer. Alors, une lueur apaisée dans son regard d'acier, le guerrier solitaire se redressa et, tournant définitivement le dos aux pourritures qu'il venait de nettoyer, il remonta au volant du TACOM et passa la marche arrière.

Déjà, son esprit était ailleurs. Tourné vers sa prochaine croisade, vers cette prochaine guerre punitive vers laquelle Hal Brognola avait sans doute idée de l'envoyer... très prochainement.

CHAPITRE III

Toute en longueur et pleine de fumée, la salle du *Than-Bar* était noire de monde. Façon de parler, car la race dominante était plutôt jaune. Installé tout au fond et près du guichet passe-plats de la cuisine, Hal Brognola avait l'air de flotter au milieu des nuages. Sauf que ceux-là sentaient très fort la friture. Le nez déjà irrité, Mack Bolan rejoignit le fédéral, faisant observer avec justesse :

— Tu sais qu'il reste deux tables libres près de l'entrée ?

Mi-figue, mi-raisin, Brognola renvoya en désignant le passe-plats :

— Ici, je peux mieux voir ce qui se passe en cuisine.

Il avait raison. Depuis quelque temps, on trouvait moins de rats dans les égouts de Washington. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Bolan s'installa face à son ami, tâchant d'oublier la fumée grasse. En attendant les cocktails de bienvenue, le fédéral commenta :

— Tu as foutu un sacré bordel, hier. Les médias ne savent plus où donner de la caméra.

— Affirmatif, répondit l'Exécuteur. Mais dans un mois, tout sera à refaire.

Ce n'était que trop vrai. La mafia ne laissait jamais longtemps un secteur inoccupé. On pouvait d'ailleurs imaginer que les frères Barbosa revendiqueraient la succession de Charlie « Duke ». Notamment Vincente, celui qui n'était pas en prison.

— N'empêche, commenta Brognola, ils en ont pris plein les dents. C'est toujours ça de gagné.

Ils le savaient tous les deux, pour *Cosa Nostra*, chaque blitz de l'Exécuteur n'était finalement qu'une anecdote de plus à porter sur l'ardoise du grand Fumier. Un incident plus ou moins grave selon le cas, mais la mafia US espérait bien lui faire payer un jour. En attendant, l'*Organized Crime* comptait assez de chacals aux dents longues pour remplir aussitôt les cases vides. Ça n'était guère réjouissant, mais Mack Bolan en avait conscience depuis longtemps. Sa croisade contre le Crime. Organisé n'aurait de fin qu'avec la sienne propre... Revenant au présent et les cocktails servis, il questionna :

— Tu as un problème ?

Hal Brognola prit le temps d'avaler une gorgée avant de hocher la tête pour préciser :

— Pas moi, mais un de nos agents noirs.

— Tu veux dire un agent à l'étranger ?

Acquiescement du fédéral.

— Son nom, Paula Roberts.

— Ah ! fit simplement Bolan.

Hal Brognola se pencha sur la table, prenant un ton confidentiel pour expliquer :

— On l'avait envoyée à la Martinique pour tenter d'infiltrer les structures mafieuses locales, en secret des autorités françaises.

Bolan s'étonna :

— Pourquoi en secret ?

— Parce que depuis certaines déclarations d'un ancien ministre de l'intérieur niant l'existence de réseaux mafieux implantés en France, les politiques français n'aiment guère qu'on cherche à leur prouver le contraire.

— O.K., admit Bolan. Des réseaux mafieux existent en France, et sûrement aussi dans ses DOM-TOM, mais en quoi le *Justice Department* US est-il concerné ?

— Comme tu le sais, renseigna le fédéral, la filière d'acheminement de la coke en provenance d'Amérique du Sud passait par Cuba et les îles néerlandaises des Caraïbes.

Bolan opina. Il avait récemment opéré un blitz éclair sur l'île d'Aruba, au large des côtes vénézuéliennes.

— Or, reprit le fédéral, depuis quelque temps, la DEA a porté de sérieux coups à ces relais passoirs. Mais les Caraïbes sont bien trop pratiques pour les cokeros sud-américains et, comme on pouvait s'y attendre, ils n'ont pas tardé à changer leur fusil d'épaule. Il leur fallait de nouvelles structures dans la région pour acheminer la dope aux USA et en Europe. Alors, outre Saint-Martin et quelques autres bases déjà connues, ils ont jeté leur dévolu sur trois îles du secteur Caraïbes. Saint-Domingue-Haïti pour les States, Guadeloupe et Martinique pour l'Europe, notamment via la France métropolitaine.

— Sur ces îles, le trafic existait déjà, fit valoir l'Exécuteur.

— Exact. Mais à échelle réduite. Cette fois, il semblerait que les exportateurs aient mis en place la grosse combine. Ils savent qu'entre la France et ses DOM-TOM, les contrôles sont relativement cool. Logique. On voit mal les douanes US faire du zèle entre l'Illinois et l'Iowa.

Logique, en effet. Bolan insista :

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, à votre agent ?

— Elle a failli se faire découper à la machette par deux furieux qui avaient déjà égorgé son contact privilégié quasiment sous ses yeux. Elle n'a dû son salut qu'à la fuite et à une condition physique d'athlète. Dans la bagarre, les tueurs lancés à ses trousses n'ont pas hésité à couper le cou d'un innocent automobiliste qui passait par là.

— Charmants plaisantins, ironisa froidement l'Exécuteur. Comment leur a-t-elle finalement échappé ?

— Poursuivie jusque sur la plage du Diamant par ses coupeurs de têtes, elle a fini par les semer en se jetant à l'eau et en nageant jusqu'au célèbre rocher du Diamant. Ce qui représente un assez bel exercice.

Bolan haussa un sourcil appréciateur. Il connaissait la plage en question, ses rouleaux violents et ses courants vicieux. Paula Roberts savait nager.

— Au petit matin, reprit Brognola, des plaisanciers Pont repérée et secourue. Elle était nue, frigorifiée et apparemment très choquée. Mais au port de Sainte-Anne où ses sauveteurs comptaient la confier aux gendarmes, Paula Roberts a réussi à leur fausser compagnie, avec les vêtements qu'ils lui avaient prêtés. Ensuite, ressaisie et réfugiée chez Oscar Lumet, un de nos correspondants locaux à Rivière-Pilote, elle nous a finalement contactés. C'était hier soir, et c'était l'objet de mon appel au TACOM pendant ton blitz pennsylvanien.

Bolan questionna :

— Pourquoi ces types ont-ils tué son contact et pourquoi voulaient-ils aussi la tuer ?

— Son contact s'appelait Alexandre Deprat, il était inspecteur des fraudes sur le secteur et aussi l'amant de Paula Roberts. C'est dans la chambre d'hôtel où elle le recevait qu'il s'est fait décapiter. Les tueurs s'en sont ensuite pris à Paula, mais elle ignore si c'est à cause de son job ou en tant que simple témoin.

— Elle est restée là-bas ?

— Après un tel choc nerveux, sa hiérarchie a proposé de la rapatrier, mais elle ne veut rien savoir. Elle prétend détenir des infos susceptibles de l'aider à localiser les structures mafieuses de l'île et semble déterminée à aller au bout de sa mission.

Indécis, l'Exécuteur hasarda :

— Qu'est-ce que je suis censé faire là-dedans ?

— Le boss de Paula Roberts voulait lui envoyer un ou deux baby-sitters, mais j'ai fait en sorte de l'en dissuader, prétendant que j'avais

déjà du monde sur place et que je m'en occupais.

— Hum, fit Bolan. C'est moi, le monde déjà sur place ?

— Affirmatif. Mais pas pour faire la nourrice.

Bolan s'en serait douté, mais Brognola poursuivit :

— Mon plan est que tu te pointes là-bas, que tu la contactes avec l'étiquette de baby-sitter, que tu t'arranges pour lui piquer ses infos et remonter la filière en question, tout en la tenant évidemment à l'écart du blitz final s'il a lieu.

— Évidemment, ironisa encore l'Exécuteur.

Les pâtés impériaux arrivèrent sur la table et Hal Brognola attendit que la serveuse soit repartie pour enchaîner :

— Je voulais dire, la tenir *le plus* à l'écart possible. Elle est forcément grillée et son patron ne tient pas à ce qu'elle finisse sans tête.

Bolan leva un regard oblique sur son ami.

— Il a l'air d'y tenir beaucoup, son patron.

— Normal. C'est son père.

— Ah ! fit sobrement le guerrier.

Les deux hommes mangèrent en silence, jusqu'à ce que Brognola précise encore :

— Ne crois surtout pas t'attaquer là-bas à une simple poignée de voyous. Si, comme on le pense, *Cosa Nostra* a bien implanté ses structures, tu peux t'attendre à y trouver de vraies pointures. Même si le travail de terrain y est assuré par la sous-traitance locale, les méthodes restent celles de la mafia. Chantage, racket, violence et assassinats.

Déjà, on leur servait le porc sauce aigre-douce et, encore une fois, Bolan dut attendre le départ de la serveuse pour faire observer :

— Contre de tels adversaires, j'aurai besoin du matériel adéquat.

— J'y ai pensé. À Fort-de-France, tu pourras contacter un certain Pierre Castaneda. Un Corse. Ancien légionnaire recyclé dans un premier temps dans la mécanique auto-moto, puis dans le cabotage inter-îles.

— Il est sûr ?

Le fédéral hocha la tête.

— En principe. Tout à fait par hasard, un de nos agents a un jour découvert qu'il violait l'embargo de Cuba en faisant passer là-bas des pièces détachées pour leurs vieilles bagnoles US. En retour, il importe clandestinement cigares de La Havane et armes russes qu'il revend aux réseaux sud-américains. Depuis, tout en le surveillant de près, on lui

demande de petits services en échange de notre silence.

L'éternelle méthode du chantage donnant-donnant, dans laquelle toutes les polices et tous les services secrets du monde excellaient.

— Où est-ce que je le dégote, cet ex-légionnaire ?

— Ses ateliers sont dans la zone industrielle de La Lézarde. C'est entre l'aéroport et la ville. On y accède par l'autoroute A1. Société *Marexport*. Le téléphone est dans l'annuaire. Et là-dessus, ajouta Brognola en lui tendant un papier plié, j'ai noté celui de son mobile.

Puis sautant du coq-à-l'âne, le fédéral s'enquit :

— Comment trouves-tu le porc ?

Mine soupçonneuse de Bolan qui admit :

— On dirait bien du rat.

Petit sourire de Brognola qui, redevenant sérieux, hasarda :

— Pour ce qui concerne Paula Roberts, j'aimerais que tu me rendes un service personnel.

L'œil interrogateur, Bolan demanda :

— Lequel ?

— Je voudrais que tu la persuades de rentrer aux States.

Devant l'air grave du fédéral, Bolan s'étonna :

— Quel est le problème exactement ?

Après un temps de réflexion embarrassée, Hal Brognola finit par avouer :

— Outre le fait que les autorités françaises risquent d'exiger des explications sur sa relation avec Deprat, comme je te l'ai dit, je connais bien son père. Depuis longtemps. C'est ainsi que j'ai également connu Paula toute jeune, avant l'accident de voiture qui a tué sa mère. À la suite de ce dernier, elle a fait une dépression et ne s'en est remise que grâce à sa liaison avec un jeune type de chez nous. Un agent qui grenouillait un peu trop au cours de ses missions et que le père de Paula détestait. Pour le calmer, j'ai dû envoyer l'amant de sa fille sur un coup en Amérique du Sud. Malheureusement, il s'est mis à y grenouiller vraiment trop et il s'est fait assassiner par les narcos. Paula a cru devenir folle et c'est en quelque sorte pour se venger de son père et de moi que, de la section SWAT où elle s'occupait des *Child Opérations*, elle a réussi à se faire muter dans le service fédéral que son père ne dirigeait pas encore. Toujours partante pour les missions les plus tordues. Au point que son père a essayé plusieurs fois de la faire muter de force ailleurs, mais sans succès. Alors, pour essayer de la protéger contre son gré, il m'a demandé la direction du service Opérations et j'ai accepté.

— Hum, fit l'Exécuteur. Cette nana m'a tout l'air de ne pas être facile à manœuvrer.

— C'est le moins qu'on puisse en dire. Mais avec un peu de chance...

— O.K., accepta Bolan. J'essaierai de la persuader.

Le remerciant d'un sourire, le fédéral finit par repousser son assiette, l'air écœuré.

— Décidément, grogna-t-il, la bouffe n'est pas comme d'habitude.

— C'est à cause des produits chimiques, avança Bolan, sérieux.

Le fédéral tiqua :

— Quels produits ?

— Ceux des services de l'hygiène. Les races animales évoluent elles aussi et, pour dératiser, on est maintenant obligé d'utiliser des produits de plus en plus toxiques.

— Hon, fit seulement Brognola.

Il n'y croyait évidemment pas, mais n'avait plus faim du tout. Changeant brusquement de sujet, il interrogea :

— Tu pars quand ?

— Demain, répondit Bolan. La Martinique, c'est top, et j'ai besoin de vacances.

CHAPITRE IV

À priori, le montage du *Snake* ne semblait pas d'une urgence extrême. L'aéroport de Fort-de-France-Le Lamentin n'était ni celui de Palerme, ni celui de Medellin. En franchissant le contrôle de débarquement, Mack Bolan fut un instant tenté de passer outre cette procédure en usage depuis longtemps déjà. Il fallait trouver un endroit discret, sortir la petite machine à écrire de son sac de voyage, démonter celle-ci pour en extraire tous les éléments séparés du petit automatique mis au point par Herman « Gadgets » Schwarz, réassembler les pièces, sortir les mini-balles autopropulsantes au propergol de chacune des touches creuses de la machine, etc. L'expérience avait appris à l'Exécuteur que c'est souvent lorsqu'on ne l'attend pas que le danger survient. Il savait aussi que la mafia avait des oreilles et des yeux partout et, à plusieurs reprises, il avait été repéré dès sa pénétration en territoire ennemi. Le *Snake* lui avait sauvé la vie. Alors, puisque les toilettes étaient sur son chemin...

Quelques minutes plus tard, il ressortait ; sous son blouson de toile légère, le *Snake* se trouvait désormais en bonne place, logé entre sa ceinture et sa chemisette. Prêt à servir en cas de problème. Quatorze mini-balles perforantes de 4,7 mm dans le chargeur, une dans la chambre.

Revenu dans le hall, il alla directement au comptoir Avis, retirer la jeep version « Rallye » réservée la veille de Washington, et prit possession du véhicule sur le parking de l'aéroport. Un soleil de plomb l'y attendait, faisant onduler l'air au-dessus de l'asphalte. Dans le véhicule, il régnait une chaleur de four et les sièges ressemblaient à des plaques de cuisson. Heureusement, l'option clim avait été prévue et il la mit aussitôt en fonction. Ayant eu loisir de consulter la carte de l'île pendant le vol, Bolan quitta la zone aéroportuaire pour lancer la jeep sur la petite autoroute A1 en direction de Fort-de-France.

Il aurait pu prendre la N.5 et piquer au sud, vers Rivière-Salée, puis Sainte-Luce et Rivière-Pilote, où Paula Roberts s'était réfugiée. Mais Hal Brognola avait préféré ne pas la prévenir de son arrivée et l'Exécuteur ignorait comment la jeune femme accueillerait le « baby-sitter » qu'il était censé être. Dans un premier temps, il avait donc décidé d'attaquer par la bande, en contactant d'abord Oscar Lumet, le

correspondant du *Justice Department*.

Sous couverture d'agent commercial américain spécialisé dans l'alimentation, Lumet avait pignon sur rue à Fort-de-France et traitait de vrais marchés avec la US Food Caribian, elle-même implantée dans les Caraïbes. En Martinique, son activité se limitait au commerce du rhum. Logique, l'île n'exportait pas grand-chose d'autre.

Il était presque 15 heures, quand la jeep pénétra en ville par Châteaubœuf et, peu après, elle quittait l'A1 par l'échangeur de Dillon. Descendant vers le port par l'avenue Maurice Bishop, la jeep aborda le centre-ville par le boulevard de Gaulle, laissant bientôt la préfecture sur sa gauche pour contourner le cimetière de La Levée et remonter vers le parc floral. À une allure d'escargot. Fort-de-France n'avait pas résolu ses problèmes de circulation et il fallut à Bolan un bon quart d'heure pour parcourir le Vieux Chemin jusqu'à la rue Montesquieu... qui était à sens unique.

Abandonnant la jeep dans un miraculeux stationnement autorisé, le guerrier remonta la rue Montesquieu à pied, dénichant bientôt le petit immeuble indiqué par Brognola, encaissé dans un renforcement, entre une boutique de cadeaux et un magasin de chaussures. Une foule de touristes en nage déambulait sur les trottoirs et, repérant un marchand de glaces ambulant tout près de là, Bolan s'offrit un cornet, le temps d'observer l'immeuble. Près de la porte d'entrée, une plaque plutôt discrète indiquait : US Food Caribian, 1^{er} étage. Le bâtiment n'en comportait que deux, plus une terrasse entourée de canisses et plantée de végétation.

Son cornet à la main, Bolan poussa la porte d'entrée, trouva un étroit escalier. Au premier, une seule porte, avec la réplique en plus petit de la plaque de la rue. Il pénétra dans un hall de réception, où une Martiniquaise à la peau de bronze et aux cheveux tressés, occupée à des mots croisés, leva sur lui un regard de gazelle presque étonné.

— J'ai rendez-vous avec M. Lumet, annonça Bolan. Mon nom est John Frazier.

Le pseudo annoncé au négociant par le service d'Hal Brognola.

— Ah ! hésita la gazelle au joli teint de bronze. Comment dites-vous ?

Bolan répéta, soignant au mieux son accent français. Plus habitué en blitz étranger à parler italien ou espagnol, la langue de Racine n'était pas sa spécialité. Mais après avoir longuement consulté un gros registre posé sur son bureau, la secrétaire finit par déclarer avec un sourire soulagé :

— Ah oui ! Mister Frazier. Rendez-vous à partir de 15 heures.

Elle referma le registre, enfonça une touche sur son téléphone

avant d'annoncer dans le combiné :

— C'est pour vous, patron. Mister Frazier que vous attendiez à partir de 15 heures, il est là.

Le tout sur un ton parfaitement décontracté, en se lissant les tresses de l'autre main. Raccrochant, elle indiqua l'escalier et déclara de sa voix chantante :

— Le patron, il vous attend là-haut.

Son cornet de glace au poing, Bolan grimpa à l'étage, se retrouva dans un vaste bureau-salon s'ouvrant sur une terrasse, où un gros type chauve et en survêtement transpirait sur un vélo d'appartement. À l'arrivée de Bolan, il cessa de pédaler, s'essuya la face à l'aide d'une serviette en lançant d'une voix essoufflée :

— *Hello !*

Puis, quittant son instrument de torture, il vint au-devant de son visiteur, tendant une paluche large comme un battoir, serrant la main de Bolan avec vigueur. Sous la graisse, les muscles semblaient encore très présents.

— Je vous attendais, dit-il en montrant un canapé à Bolan. Vous voulez boire quelque chose ?

Puis désignant le cornet de glace, il s'enquit :

— Achetée au gars d'en bas ?

Bolan acquiesça et Oscar Lumet ajouta :

— Avant, elles étaient meilleures, mais le vendeur a changé. Dommage. Si vous voulez, j'ai de l'excellent rhum.

Petit sourire de Bolan qui déclina :

— Un verre d'eau me suffira.

Oscar Lumet passa la commande par l'interphone, se laissa tomber sur le canapé près de Bolan en s'épongeant de nouveau et soupira :

— Je picole trop de rhum. Ça fixe les graisses.

Il laissa fuser un rire de dérision avant d'ajouter :

— Et j'ai horreur du vélo !

Avec sa brioche sur le ventre, son doublé menton, sa couronne de rares cheveux bruns frisés, son teint un peu trop coloré et ses petits yeux de fouine sous les lourdes paupières, Oscar Lumet était plutôt sympa. Le bon vivant dans toute l'acception du terme, avec peut-être quelque chose en plus dans le regard. Un soupçon de langueur et de préciosité très caractéristique. Oscar Lumet était homo. Seul détail ennuyeux au premier examen, il devait juste abuser un peu de la bouteille et cela se voyait à certains signes physiques. Mais faute avouée...

— Voilà l'eau et les verres, patron.

La secrétaire venait d'arriver avec un plateau, abaissant sur Bolan un regard carrément évaluateur. Elle-même possédait un corps de déesse, avec tout ce qu'il fallait partout, à peine masqué par une minijupe en fausse panthère et un chemisier très largement échancré là où il le fallait. Posant son regard de gazelle sur son patron, elle interrogea :

— Juste seulement de l'eau, patron ?

Elle semblait un soupçon étonnée, mais Lumet la rabroua en grognant :

— Si on a demandé de l'eau, c'est qu'on veut de l'eau.

La jeune femme lui jeta un regard en biais qui en disait long sur les habitudes libatoires de son patron. Sitôt les verres remplis et la secrétaire redescendue, Oscar Lumet perdit son air bon enfant pour afficher une mine préoccupée.

— J'espère que vous allez la ramener au pays, dit-il de but en blanc. Elle m'inquiète. Je la sens prête à faire des conneries.

Il parlait de Paula Roberts et Bolan fit la grimace.

— Je ne peux pas la ramener de force, mais je suis venu pour essayer de la protéger.

Pieux mensonge, mais impossible de dire la vérité. Pour rassurer le correspondant du *Justice Department*, il ajouta aussitôt :

— Si sa présence vous pose problème, je m'arrangerai pour...

— Non, non ! se récria Lumet. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Au contraire ! Vous pouvez rester tous les deux chez moi, aussi longtemps que vous voudrez. D'ailleurs, je crois que votre présence la calmera. Mon boy a eu beau mettre son ancien métier de garçon coiffeur à profit pour lui créer une nouvelle tête et lui acheter des fringues, on la sent à cran. Elle a subi un choc terrible. Je connaissais Alexandre Deprat, c'était un type sympa. Ces salauds n'y sont pas allés de main morte. Les States devraient envoyer les marines par ici et nettoyer ce secteur de merde !

Pas sûr que ça fasse très plaisir aux Français ! Changeant de conversation, Bolan proposa :

— Je vais vous laisser travailler. Le mieux serait peut-être que je passe vous prendre ce soir et qu'on débarque chez vous ensemble.

— J'ai beaucoup mieux. Paula et moi on devait dîner tous les deux au restau. Retrouvez-nous plutôt directement là-bas. C'est à Sainte-Anne. Le filet du pêcheur, rue du bord de mer, un peu avant la poste. Vers 21 heures. La langouste est super.

Mack Bolan n'était pas venu faire du tourisme gastronomique,

mais pourquoi pas ?

— O.K., acquiesça-t-il avant de prendre congé.

Laissant Oscar Lumet à son vélo d'appartement, il quitta la US Food Caribbean et atterrit sur le trottoir où la foule des promeneurs avait encore grossi et où, bien que pris d'assaut, le marchand de glaces servait nonchalamment, discutant tranquillement dans un téléphone cellulaire. Décidément, le virus était partout.

En retrouvant la jeep et sa clim bienfaisante, la décision de l'Exécuteur était prise. Puisqu'il avait du temps à tuer, autant en profiter pour contacter Pierre Castaneda, le légionnaire.

Car ni le *Snake*, ni la « pâte à tarte », ni la petite boîte d'allumettes-miracle inventés par Herman Schwarz et qu'il avait emportés ne suffiraient pour un vrai blitz. Et, sans son arsenal, l'Exécuteur se sentait un peu nu.

CHAPITRE V

La zone industrielle de La Lézarde ressemblait à toutes les zones industrielles du monde. Entrepôts, terrains clos ou en friche, masures délabrées et décharges sauvages. Avec, en plus et à cause de la chaleur tropicale, les odeurs. Discutables. Cahotant sur des chemins défoncés et longeant une petite rivière plus ou moins transformée en égout, la jeep était déjà passée au moins deux fois à chaque endroit, et Bolan allait se résoudre à demander son chemin à une bande de gamins footballeurs, quand brusquement et à travers une forêt de panneaux publicitaires, son regard tomba sur l'enseigne qu'il cherchait. Société *Marexport*.

Volontairement, il n'avait pas prévenu de son arrivée, mais Hal Brognola avait vérifié que Pierre Castaneda était à terre à cette période et qu'il ne quittait jamais ses ateliers l'après-midi. Faufilant la jeep entre deux rangées de hangars, Bolan tomba bientôt dans une vaste cour encombrée d'épaves et donnant sur la rivière, où une rampe de mise à l'eau était aménagée. Sur la droite, des ateliers d'où montait le hurlement d'une disqueuse ; sur la gauche, un long bâtiment fraîchement repeint en crème et percé de larges fenêtres, surmonté de la grande enseigne qu'il avait aperçue de loin. Au rez-de-chaussée, une double porte sur les vitres de laquelle était peint le mot « Réception ». Garant la jeep entre une Land-Rover cabossée et une Clio jaune citron, le guerrier sauta à terre, poussa la porte, fut accueilli par une clim glaciale et une grosse femme au teint café au lait et en tailleur fuchsia, qui leva sur lui un regard scrutateur. Réunissant son meilleur français, Bolan demanda :

— Je voudrais voir M. Castaneda.

De scrutateur, le regard de la Martiniquaise se fit carrément soupçonneux.

— C'est que M. Castaneda...

— De la part de Jonas, coupa Bolan. Dites-lui de la part de Jonas. S'il vous plaît.

C'était le nom de code indiqué par Brognola. Celui du traitant de Castaneda. Selon le fédéral, le sésame absolu. La femme hésita, le toisa derechef, hésita encore, avant de se résoudre enfin à décrocher un téléphone. Courte attente, puis :

— Il y a là un monsieur Jonas, patron.

Nouveau temps mort, et tandis que la femme le détaillait toujours sans vergogne, elle dit à son correspondant :

— Oui, patron. On dirait bien un Américain.

D'un regard interrogateur, la Martiniquaise regardait toujours Bolan et celui-ci acquiesça de la tête.

— Ça va, dit la femme en raccrochant. Il arrive.

Un moment plus tard et jaillissant d'un couloir, un grand quinquagénaire en ensemble de toile écru débarquait à la réception, flanqué d'un superbe dalmatien sautillant, aux longues oreilles dansantes. Avisant Bolan, le nouveau venu tiqua, se reprit tout de suite et, sans doute pour donner le change à la secrétaire, se fendit d'un sourire carnassier :

— Ah, Jonas !

Avec sa face d'oiseau de proie, ses traits burinés et tannés comme le vieux cuir et son regard brun-vert délavé, il ressemblait exactement à ce qu'il avait été... et ce qu'il était sans doute encore. Un dur à cuire. Sa pogne avait la force d'une mâchoire de grue et son ton rêche ne devait guère souffrir la contradiction. S'adressant au chien, il ordonna :

— Viens pisser, Mi-Black.

Puis, entraînant Bolan dehors et fidèlement suivi par son dalmatien, il commenta en désignant l'animal :

— Avec ses deux couleurs moitié-moitié, c'était facile de le baptiser.

Effectivement, Mi-Black était le nom idéal.

— Il boit trop et a tout le temps envie de pisser. Surtout au pied du comptoir de la réception. Ça rend ma secrétaire folle de rage.

Ça avait l'air de le combler d'aise. Mais changeant aussitôt de sujet, Castaneda attaqua :

— Vous êtes qui ?

— Un ami de Jonas, éluda l'Exécuteur.

— Hum. On peut parler anglais, si vous préférez.

— Négatif, déclina Bolan pince-sans-rire. Je prépare ma thèse de doctorat en français. Ça m'entraîne.

Un rictus plissa la face de cuir de son vis-à-vis qui interrogea :

— Je suis censé faire quoi, d'après Jonas ?

— J'ai besoin de matériel et il m'a dit que vous pouviez m'en fournir.

Il faisait dans les deux mille degrés au soleil et emmenant Bolan vers un hangar plein de vieux moteurs démontés, l'ex-légionnaire rappela son chien avant de grogner :

— Quel genre de matos ?

— Armes.

Le détaillant de son regard verdâtre, Castaneda hésita une seconde avant de s'enquérir sur le même ton :

— Quel genre ?

Le guerrier lui récita sa liste et l'autre garda le silence avant d'interroger, un froid sourire aux lèvres :

— On t'a chargé de conquérir la Martinique ?

Tout aussi froidement, l'Exécuteur rétorqua :

— *On* ne me charge pas. Je bosse en freelance.

Nouveau regard aigu de l'ex-légionnaire qui finit par admettre :

— O.K. C'est pas mes oignons. Mais j'aurai peut-être pas tout en stock. Notamment le lance-roquettes.

L'Exécuteur fit signe qu'il comprenait, l'autre enchaîna :

— Qui me paye ?

— Moi. En dollars. Et c'est hyper-urgent.

— Ces trucs-là, c'est toujours hyper-urgent. Seulement, j'ai pas ça ici.

— Où et quand ?

— Ce soir, mais tard. Pas avant 11 heures, j'ai un truc à faire. Donnons-nous rendez-vous. Tu connais l'île ?

À son ton, il en doutait fortement. Sans doute à cause de l'accent de Bolan. Ce dernier le doucha :

— Suffisamment pour savoir lire une carte.

— Hum. Bon. Où est-ce que je livre ?

Et en plus, il livrait !

— Je serai du côté de Sainte-Anne, renseigne Bolan.

— Ça baigne. Retrouvons-nous à 11 heures pile, disons... à l'entrée du village, place du marché. C'est face au front de mer. Je serai avec la Land-Rover que tu as vue dans la cour.

— Parce que tu livres toi-même ? s'étonna l'Exécuteur.

Il avait quand même pignon sur rue, payait des impôts et était peut-être honorablement connu. Le trafic d'armes, ça faisait plutôt désordre. Le sourire carnassier reparut sur la face de l'ex-légionnaire.

— Ce genre de livraison, affirmatif. Les employés, de nos jours... Allez, Mi-Black, on rentre.

Marquant son accord, le guerrier prit congé en répétant :

— À 11 heures pile.

— C'est ça, confirma le Corse. Allez, Mi-Black.

*

* *

De la rue, Le Filet du Pêcheur ne payait guère de mine. Façade en attente de peinture et portes closes. Mais en passant sur le côté par l'accès à la plage toute proche, on arrivait directement à la terrasse plantée d'arbres, où des lampions multicolores et les photophores des tables éclairaient les dîneurs juste ce qu'il fallait. Suffisamment en tout cas pour permettre à Bolan de repérer Oscar Lumet et son crâne lisse. Leur table était légèrement à l'écart, la dernière près de la plage. Face au courtier, une jeune femme en short bleu et T-shirt blanc, cheveux auburn coupés au carré. Jolie, mais apparemment tendue. Tous deux plongés dans une discussion, ils ne virent Bolan que ce dernier arrivé à leur table. Levant sur lui un regard à la fois aigu et méfiant, la jeune femme le scruta froidement, tandis que Lumet l'accueillait :

— Ah ! John !

Désignant la chaise libre, il invita :

— Asseyez-vous.

Puis à l'adresse de la femme :

— Paula, voici John Frazier. L'homme...

— Vous me l'avez déjà dit, coupa Paula Roberts, à peine aimable. Monsieur est mon baby-sitter.

Elle marqua un temps et pendant que Bolan s'installait, elle ajouta plus doucement et l'air contrarié :

— Pardon. Je n'ai aucune raison d'être désagréable. Mais j'avais décliné cette offre de baby-sitting et...

— Je sais, coupa Bolan à son tour. Pour moi, *no problem*.

Il avait accompagné sa remarque d'un bref sourire bienveillant. Il comprenait l'état d'esprit de la jeune femme et, après tout, il était surtout là pour lui tirer les vers du nez sur ce qu'elle savait des cannibales du secteur. Ignorant ce détail et tout ressentiment désamorcé d'un coup, Paula Roberts le considéra avec plus d'intérêt. Et aussi, comme si elle le découvrait soudain, avec quelque chose de songeur au fond de ses prunelles. Un regard vaguement lointain, dont la gravité et la couleur gris pâle en rappelèrent un autre à Mack Bolan. Un regard qu'il n'oublierait jamais.

Celui de Jil Becker. La maman des Petits Emmerdeurs. Jil la

douce, Jil la belle. Jil qui avait pour toujours laissé sa marque au fer rouge dans le cœur et l'âme du guerrier solitaire. Jil qui n'était plus. Qui était morte, assassinée avec ses enfants.

— Content que vous soyez en avance, intervint Lumet en faisant signe à la serveuse. Je vais devoir vous quitter. Désolé de n'avoir pu vous prévenir. Un gros client qui débarque dans une heure. Je dois le prendre à l'aéroport.

Ils burent l'apéritif et, prenant congé, le négociant dit à Bolan :

— Pour rentrer, Paula vous guidera. Chez moi elle est chez elle, et vous aussi. Choisissez la chambre qui vous convient et demandez ce que vous voulez à Victorien. C'est mon boy. Une perle. Il est prévenu de votre arrivée.

Remerciant d'un signe, Bolan le regarda disparaître, avant de refaire face à Paula Roberts qui l'observait toujours en silence. La jeune femme déclara enfin, vaguement amusée :

— À mon avis, il sera chez lui quand on rentrera. Car en vérité, c'est son boy qu'il est parti retrouver. Depuis mon intrusion dans leur univers, ils sont tenus à une certaine retenue et cela leur pèse.

Voilà qui était édifiant. Pince-sans-rire, Bolan concéda :

— C'est bien compréhensible.

Paula Roberts leva sur lui un regard oblique, finit par proposer :

— Et si on dînait ?

Malgré son apparent sang-froid et sa tentative d'ironie, on la sentait nerveuse. Sur le qui-vive. Bolan commanda les accras et les lambis, essayant de détendre l'atmosphère en posant des tas de questions sur la Martinique. Il avait horreur de ce rôle de garde du corps qu'il était censé être, et des mièvreries qu'il débitait. Mais après les accras et un peu de vin blanc, Paula Roberts lui parut un peu plus détendue et, à la fin de leur langouste, elle était presque aimable. N'empêche qu'en la circonstance, elle représentait un souci pour Bolan. En l'absence de Lumet, elle ne pourrait rentrer qu'avec lui, or, à 11 heures, il avait rendez-vous avec Castaneda.

Et il était presque 22 h 30.

Un instant, Bolan fut tenté d'appeler le Corse sur son GSM, y renonça finalement. L'heure venue, il quitterait la jeune femme un moment pour aller prendre livraison. Ici et avec son nouveau look, elle ne risquait pas grand-chose. Le clapotis des vaguelettes presque aux pieds, les lampions, les chandelles et la musique créole en sourdine faisaient plutôt songer aux vacances.

— Je suppose qu'on vous a parfaitement briefé, non ?

Rappelé au présent, Bolan oublia le clapotis des vaguelettes pour

relever les yeux sur Paula Roberts.

— À propos de quoi ?

— De moi.

Elle le défiait de son regard gris, semblant lire au fond de lui. Il acquiesça :

— Affirmatif.

— On vous a dit qui dirige le service qui m'emploie ?

— Affirmatif.

Un silence, puis :

— Je vois. On vous fait une totale confiance.

Bolan ne répondit pas et elle enchaîna :

— Vous le connaissez ?

— Qui ça ?

— Mon chef de service.

Bolan secoua la tête.

— Non. Je ne connais pas votre père.

— Mais vous comprenez qu'il souhaite me rapatrier, n'est-ce pas ?

— Ça peut se comprendre, admit Bolan.

— Et vous l'approuvez ?

Sous-entendu, « est-ce qu'on vous a chargé de me ramener ? »

— Je l'approuve, admit encore Bolan. Mais je comprends aussi que vous teniez à rester. À votre place, je souhaiterais la même chose.

Au regard qu'elle fit peser sur lui, le guerrier comprit qu'il venait de grimper dans son estime. Elle s'enquit néanmoins :

— Pourtant, vous allez essayer de me persuader de rentrer.

— Ceux qui ont voulu vous abattre doivent vous rechercher activement, fit valoir Bolan. Sans compter les autorités de l'île. Pour elles, vous êtes un témoin capital. La clandestinité dans ces conditions, c'est difficile à assumer.

— Si je comprends bien, vous êtes déjà en train d'essayer de me persuader de rentrer.

— Exact.

Pour la première fois de la soirée, Paula Roberts ébaucha un léger sourire qui la rendit vraiment belle.

— Je rentrerai un jour, dit-elle sans perdre son sourire. Mais seulement quand j'aurai fini ce que j'ai à faire ici.

Profitant de l'ouverture, Bolan questionna :

— Qu'est-ce que vous avez de si important à faire ?

— Ça, répondit-elle, c'est mon se...

Soudain catapultée sur le côté par une force inouïe, elle ne put achever sa phrase. Simultanément, la rangée de lauriers roses qui séparait la terrasse de la plage s'était brusquement écartée, livrant passage à un grand escogriffe en jean et polo foncé. Jaillissant des fleurs comme un diable de sa boîte, il brandissait un objet noir à bout de bras, exactement pointé sur eux.

Un gros automatique, qui se mit aussitôt à cracher l'enfer.

CHAPITRE VI

Cela s'était passé si vite que Paula Roberts n'avait rien vu venir. Renversée par une espèce de raz de marée, elle s'était retrouvée dans les lauriers, les bras et la nuque griffés par les branches, une masse énorme pesant sur elle comme pour l'écraser. Dans un cauchemar d'explosions et de hurlements lointains, elle réussit à dégager sa tête, risquant un œil vers le haut, apercevant le buste du grand Black et ne comprenant pas tout de suite ce qui se passait. Puis elle vit le sang sur le polo du Noir et, le temps d'un éclair, son regard capta le sien. Étonné, douloureux, déjà voilé. Puis elle ne vit de nouveau plus rien. La masse venait de la plaquer au sol, tandis qu'une voix criait :

— *Don't move !*

Tout en lançant l'avertissement à Paula, Mack Bolan avait réussi à rouler de côté, la protégeant plus efficacement encore de son propre corps. Dans son poing gauche et tir mieux ajusté, le *Snake* tressauta de nouveau deux fois. Au-dessus de lui, le front de leur agresseur s'étoila de deux points écarlates, tandis qu'à l'arrière de son crâne, deux jets à la fois rouges et grisâtres fusaient vers le ciel. Quelque part derrière les lauriers, il y eut deux autres détonations et s'aplatissant sur le corps de Paula Roberts, l'Exécuteur gronda encore :

— *Don't move.*

Déjà, son regard fouillait la plage sombre à travers la végétation, le *Snake* cherchant une nouvelle cible. Dans son dos, une femme hystérique criait sans discontinuer et, dans le silence des armes subitement tues, cela fit comme une plainte de sirène. Le cadavre du tueur s'était à peine écroulé que l'Exécuteur se redressait d'un bond, le *Snake* braqué au-delà de la ligne de lauriers. Grâce à la lumière des lampions, il distingua une haute silhouette avec une arme à la main et il corrigeait déjà sa ligne de visée, quand une voix rèche lança dans un anglais rocailleux :

— *It's me ! Fais pas le con !*

Castaneda ! L'ex-légionnaire était là, sur la plage, un automatique au poing et un type couché à ses pieds.

— Magne ! grinça le Corse de sa voix dure. Les pandores sont pas loin.

— Vite ! gronda l'Exécuteur en arrachant littéralement Paula Roberts aux lauriers. On se tire.

Réagissant très vite, l'Américaine se redressa et raflant son sac au passage, elle suivit Bolan sur la plage. Derrière eux, la femme hurlait toujours sur la terrasse, et la musique créole ne s'était pas arrêtée.

— Magne ! lança Castaneda en entraînant Bolan. J'ai garé la Land près de ta jeep.

Sans un mot, Paula Roberts se laissa tirer par Bolan, l'air quand même choqué. Après une course malaisée dans le sable, le trio aborda la terre ferme du côté du marché, où une buvette également décorée de lampions abreuvait quelques noctambules. Pour le moment, toutes les têtes étaient tournées vers Le Filet du Pêcheur, où la femme hurlait toujours.

— Doucement, recommanda Bolan. Doucement.

Inutile d'attirer l'attention. Il avait dissimulé le *Snake* sous son blouson et l'ex-légionnaire en avait fait autant sous sa veste de toile avec son Sig-Sauer. Quant à Paula, elle suivait toujours sans un mot, le regard fixé droit devant elle. Enfin arrivé aux voitures, Bolan poussa l'Américaine dans la jeep et, s'adressant au Corse, il questionna :

— Tu as le matos ?

— Affirmatif.

— Alors, suis-moi. On traitera plus loin.

Castaneda avait l'air parfaitement d'accord, et plutôt pressé de partir. Sitôt dans la jeep, Bolan démarra, quittant Sainte-Anne par le Manoir de Beauregard pour obliquer tout de suite à gauche, reprenant la route en direction du Marin et de Rivière-Pilote. Simple hasard car, il le savait, plus question pour Paula Roberts de retourner chez Oscar Lumet. Il ignorait d'où venait la fuite, mais personne ne sachant l'Exécuteur sur l'île, une certitude s'imposait : c'est bien Paula Roberts qu'on avait cherché à tuer. Toujours muette, la jeune femme semblait plongée dans de profondes et graves pensées ; derrière la jeep, la Land-Rover de Castaneda suivait docilement. Quelques minutes plus tard, Bolan quitta la route principale, lançant son véhicule sur la D.33, avant de la stopper un peu plus loin, sous le couvert d'une bananeraie.

— Pourquoi est-ce qu'on s'arrête ?

Semblant émerger d'un rêve difficile, Paula Roberts l'observait dans l'éclairage du tableau de bord. Des cernes s'étaient creusés sous ses yeux et une lueur inquiète flottait dans ses prunelles.

— Ne bougez pas, éluda Bolan. Ça ne sera pas long.

Sautant à terre, il rejoignit le Corse qui s'affairait déjà à l'arrière de la Land-Rover. S'interrompant à l'arrivée de Bolan, il devança ses

questions en renseignant :

— J'étais en avance. J'avais à peine garé la Land près de ta jeep, quand je les ai vus arriver. J'ai tout de suite soupçonné qu'ils venaient pour toi.

Bolan tiqua.

— Pourquoi ?

— Parce que je les connais. Ici, je connais tout le monde. Surtout les voyous. Et ceux-là sont parmi les plus tordus. Des hommes de main à la petite semaine, payés par les uns et par les autres, toujours à la recherche des combines fumeuses. Je les ai suivis et quand je les ai vus se séparer pour passer par la plage et par la rue, j'ai compris qu'il y avait bien de la castagne dans l'air.

— Tu savais où j'étais ?

— Non. C'est d'ailleurs dommage, j'aurais pu t'alerter. Mais j'étais sûr qu'eux le savaient et qu'ils allaient te tomber dessus. Pour moi, quand le grand con a sauté les lauriers et commencé à canarder, t'étais déjà lessivé. Puis j'ai entendu un autre calibre péter, et j'ai réalisé que t'avais une chance. Alors, je suis tombé sur le deuxième, juste au moment où il s'apprêtait à aider son copain. Il m'a vu, m'a raté et s'est gobé les deux miennes dans le caisson. J'avais pas le choix.

Il marqua un temps, ajouta dans un grincement ironique :

— Un client qui n'a pas encore payé est un client précieux.

— *Thanks*, remercia l'Exécuteur avec un sourire. À charge de revanche.

— J'espère bien que non !

Puis, changeant de sujet et désignant une cantine métallique sur le plancher du véhicule, il annonça :

— Tout est là, sauf le lance-roquettes. Mais je t'avais préve...

— Ça baigne, coupa Bolan en sortant une épaisse liasse de dollars de sa poche. Si tu peux me le trouver, je reste preneur.

— O.K., répondit l'ex-légionnaire en empochant la liasse.

Bolan s'étonna :

— Tu ne comptes pas ?

Haussement d'épaules du Corse qui renvoya :

— T'as pas vérifié le contenu du sac.

On était entre pros, et entre pros honnêtes. Rare ! Une lueur de sympathie dans son regard d'acier, l'Exécuteur commença :

— Pour le lance-roquettes, je t'app...

— J'ai comme l'impression que tu vas devoir trouver une planque,

non ?

Jusqu'à présent, Castaneda n'avait posé aucune question embarrassante. Plein de bon sens, l'Exécuteur répliqua :

— Nos tueurs sont morts et je ne vois personne nous suivre.

Petit sourire du Corse qui parut hésiter une seconde ou deux avant de déclarer d'un ton réticent :

— D'habitude, je me mêle pas des trucs des autres, mais là, t'as faux quelque part.

— Ah, s'étonna Bolan. Je peux savoir ?

— Tes tueurs sont pas tous séchés.

Haussement de sourcils de l'Exécuteur qui réalisa aussitôt.

— Tu veux dire qu'ils étaient plus de deux ?

Castaneda acquiesça.

— Trois, dit-il.

— Je vois. Celui qui est passé par la rue.

— Affirmatif. Un moment, j'ai cru qu'il allait nous tomber dessus quand on a regagné les bagnoles, mais ces mecs n'ont pas de *cojones*. À l'heure qu'il est, il doit être loin.

Un frisson d'excitation lui parcourant subitement la nuque, le guerrier insista :

— Tu aurais pu me prévenir. Ce type pouvait nous allumer à chaque instant.

L'ex-légionnaire lui jeta un regard de côté.

— J'ai pas mal castagné dans ma vie, mec. Et quand je vois un type, je sais tout de suite si c'est un accrocheur ou non. Toi, dans le genre teigne, je t'ai immédiatement catalogué style cinq étoiles luxe. Prévenu pour le troisième archer, tu aurais tout fait pour l'épingler. Et moi, je suis trop connu dans le secteur. Je veux pas d'histoires.

— Un type qui ne veut pas d'histoires ne fait pas dans le marché clandestin des armes et ne se balade pas avec un CZ 100 chargé sur lui.

— Ah ! s'étonna le Corse. Tu le connais ? C'est rare, les gus qui savent l'identifier comme ça.

L'Exécuteur aurait pu lui dire qu'il savait identifier absolument *toutes* les armes, qu'elles soient d'épaule, de poing ou carrément lourdes mises sur les marchés depuis la Seconde Guerre mondiale, mais là n'était pas le propos. Son excitation n'était pas retombée, quand il proposa :

— Puisque tu connais ces types, tu sais peut-être où je peux retrouver celui-là ?

Moue de l'ex-légionnaire qui secoua la tête.

— Désolé, collègue. Si on me menace ou si on menace un de mes clients, je peux flinguer, mais je joue pas les donneuses. Si ça se trouve, ces ringards bossaient pour un autre de mes clients. Si je bave, tu vois un peu le tableau d'ici.

Mack Bolan voyait. Et après ce qu'il venait de faire pour lui, il ne pouvait en vouloir au Corse.

— O.K., dit-il. Merci encore. Pour le lance-roquettes, je t'appelle demain ?

L'autre réfléchit un instant, hocha doucement la tête en regardant dans le vague.

— Hum, dit-il. La dame et toi, vous allez devoir changer de planque, non ?

Bolan hésita, finit par répondre :

— Ce ne sont pas les hôtels qui manquent.

Petit sourire en coin de Castaneda :

— C'est ton affaire.

Il ne croyait évidemment pas à la formule hôtel, mais la discrétion semblait vraiment sa deuxième nature. Pourtant, alors que Bolan attrapait les poignées de la cantine pour l'arracher du plancher de la Land, le Corse lui prêta la main et l'air emprunté, déclara en l'aidant :

— C'est que... enfin... si par hasard tu cherchais un coin peinard et sûr pour la dame, j'aurais peut-être un truc.

Suspendant son mouvement, l'Exécuteur plongea son regard dans celui de l'ex-légionnaire pour demander :

— Et pourquoi tu ferais ça ?

Une lueur amusée dans les yeux, Castaneda frotta son index contre son pouce d'un geste évocateur.

— Un client est un client, pas vrai ?

Et devant la mine incrédule de Bolan, il se hâta d'ajouter :

— C'est pas un palace, mais par ici, la moindre case vaut mieux que le ballon ou la morgue.

Toujours sceptique sur les véritables motivations du Corse, l'Exécuteur s'enquit :

— Combien ?

— Disons... dans les cent par jour.

— Cent quoi ?

Nouveau petit sourire du Corse qui avoua :

— Dollars, bien sûr.

Compte tenu des prix d'hôtels dans le secteur, ça faisait une planque pour pas cher.

— Où est-ce ? s'enquit Bolan.

Désignant les reliefs vers l'ouest, l'ex-légionnaire renseigna :

— Quelque part au-dessus de Sainte-Luce. Entre Bellay et Coulange. Un coin peinard. La case appartient à une copine de la métropole. Elle a un cancer et n'y vient plus. Elle m'a chargé de sa gestion. Alors parfois, je le loue à des touristes. Y a même le téléphone. Suffit de faire rebrancher la ligne aux Telecom. Si c'est O.K., je m'en occuperai demain matin. En attendant, je vais te prêter le cellulaire de la Land-Rover. Pour le cas où. Il a une carte internationale, mais t'es pas obligé d'appeler Tahiti. Et bien sûr, au moindre problème, je te connais pas. T'es qu'un touriste auquel j'ai loué la baraque. D'accord ?

En l'état actuel de la situation, l'Exécuteur n'avait guère le choix. D'autant qu'a priori, il n'avait aucune raison de se méfier du Corse.

— O.K., dit-il. On y va ?

— C'est parti ! renvoya Castaneda tandis qu'ils finissaient d'enfourner la cantine à l'arrière de la jeep. Faut pas traîner, j'ai encore de la compta à faire au bureau.

En attendant, il avait l'air de beaucoup s'amuser. Mack Bolan un peu moins, quant à Paula Roberts, fixant le vide droit devant elle à travers le pare-brise de la jeep, elle avait l'air complètement absente. Quand Bolan lui parla de la planque du Corse, elle se contenta d'un vague hochement de tête en déclarant d'un ton éteint :

— De toute façon, ils finiront par nous avoir.

Il faut dire qu'en moins de trois jours, elle en avait vu de toutes les couleurs. Surtout du rouge.

Celui du sang. Un soupçon de pitié au cœur, Bolan plongea aussitôt dans la faille :

— Dès demain, je vous mets dans le premier avion pour les States.

D'abord, Paula Roberts n'eut pas de réaction, puis, lentement, elle tourna la tête vers lui et, tandis que la Land-Rover de Castaneda démarrait devant eux pour les guider, elle lâcha d'une voix soudain durcie :

— Ça, sûrement pas, *mister* Bolan.

CHAPITRE VII

Joseph Capot se sentait complètement paumé. Depuis que, mêlé à la foule, il avait vu le corps allongé de Freddy sur la plage et aperçu celui d'Anselme recroquevillé dans son sang sur la terrasse du restaurant, un tic nerveux s'était mis à faire battre sa paupière inférieure droite et rien à faire pour passer ça. Et quand il songeait à M'sieur Tim qui l'attendait... qui *les* attendait déjà tous les trois au point de contact du lacet de Coubaril pour les payer, son autre œil se mettait de la partie. Un supplice.

Il y allait pourtant. La vieille Simca de Freddy avait beau se traîner à soixante à l'heure, il y serait dans moins de dix minutes. Pour faire le compte rendu d'un désastre. Une tragédie. Deux morts sur trois, et la cible était toujours vivante. Même pas blessée. Jamais jusqu'alors Joseph n'aurait osé imaginer un tel fiasco. Connus pour son efficacité, le trio avait rempli des tas de contrats, pour des tas de clients. Ici, les chefs de clans avaient tous plus ou moins été tués ou emprisonnés, tandis qu'eux-mêmes avaient su garder les pieds au sec. Souvent inquiétés par ces cons de gendarmes, certes, mais jamais mis à l'ombre plus que le temps légal des gardes à vue. Et ce soir, trois belles carrières anéanties d'un coup.

Jo Capot en ruisselait de sueurs froides et avait envie de cogner partout. D'autant qu'il n'était pas très fier. Dès les premiers coups de feu, il avait compris que quelque chose clochait. Justement à cause des détonations. Il connaissait le son des 9 mm employées par ses deux complices et, d'emblée, même de loin, son oreille exercée avait capté la différence. Une autre arme était entrée dans le concert. Des détonations plus sèches. Plus cinglantes. Un peu comme de la 22 Magnum, en un peu plus claquant. Moralité, quelqu'un d'autre tirait, et c'était plutôt mauvais signe. Un peu plus tard, quand il avait surpris le trio débouchant de la plage, il avait failli sortir son flingue et tirer dans le tas. Mais si la fille semblait plus ou moins dans les vapes, les deux types qui l'encadraient avaient des yeux partout. Surtout le plus balèze. Genre encore plus para que l'autre. Et les mains qu'ils cachaient sous leurs fringues dénonçaient clairement la présence d'armes. Celles qui avaient buté Freddy et Anselme. Alors, Jo Capot avait hésité. Trop longtemps. Il s'était dit qu'il aurait certes une chance d'abattre la fille, mais que les autres l'abattraient aussitôt. Et

Jo Capot avait peur de la mort. De la sienne, bien sûr.

La plupart du temps, il s'arrangeait pour abattre ses cibles dans le dos. Pour ne pas voir la mort s'inscrire sur leurs faces. Et aussi parce qu'ainsi, il risquait moins de riposte éventuelle. Un jour, Freddy lui avait dit qu'il était lâche. De rage, Jo avait failli le tuer. Quand il était en colère, il avait un peu moins peur de la mort. Mais ce jour-là, sa colère n'était pas assez forte. Comme ce soir. Heureusement, il avait relevé les numéros des voitures.

Tout à ses sombres pensées, Jo Capot ne s'était même pas rendu compte qu'il venait de passer le petit virage de la Vierge. Plus qu'un kilomètre, et dans l'état nerveux où il se trouvait, il n'avait pas encore mis au point la version des faits qui le mettrait suffisamment en valeur pour lui éviter les ennuis. M'sieur Tim n'était pas commode et ses clients l'étaient en général encore moins. Il fallait qu'il trouve...

Mais le virage fut là avant que la moindre idée ne l'effleure, puis le chemin qui s'ouvrait sur sa gauche, juste à la sortie du lacet. Joseph n'avait plus le choix. D'un coup de volant, il lança la vieille Simca dans l'entrée du raidillon, manquant carrément emboutir le véhicule qui s'y trouvait, tous feux éteints. La Pajero de M'sieur Tim. Enfonçant la Simca sous le couvert végétal, il coupa le moteur et les feux, et il allait comme prévu quitter la Simca pour rejoindre son contact dans la Pajero, quand une ombre à peine discernable se pencha à sa glace baissée. Brusquement, le rayon d'une lampe torche l'éblouit et une voix grave résonna :

— Tu es tout seul, Jo ?

D'emblée, Joseph Capot n'aima pas le ton de M'sieur Tim. Menaçant. Le timbre plus voilé encore que d'habitude. Mais c'était vrai qu'ils devaient venir à trois ! Pressé de se décharger d'un fardeau qu'il portait depuis la fusillade de Sainte-Anne, il grinça :

— Merde ! Vous nous avez envoyés dans un piège !

C'était ça ! Il venait de trouver l'idée géniale qu'il avait tant cherchée. La contre-attaque. Retourner la situation en rendant M'sieur Tim responsable du fiasco. Accuser pour ne pas l'être. L'éblouissant de sa torche, son interlocuteur invisible marqua un temps avant de s'étonner :

— Comment ça, un piège ?

— Ouais ! s'écria Joseph en essayant en vain d'échapper au pinceau de lumière. Un putain de beau piège !

S'interrompant brusquement et jouant une colère assez convaincante, il lâcha avec un rien d'emphase :

— Ils sont morts, putain de merde !

— Qui ça, Jo ? Qui est mort ?

— Anselme et Freddy, bordel ! Ils se sont fait buter ! Ce gros con de Lumet. Avec la fille, y avait pas ce gros con de Lumet, mais deux autres mecs ! Des durs ! Enfouraillés jusqu'aux dents ! Et quand Anselme et Freddy ont débarqué, ils se sont fait allumer comme à la foire et...

— Tu étais donc avec eux ?

— Hein !

— Tu racontes la scène comme si tu avais été avec eux à cet instant, fit observer M'sieur Tim d'un ton glacé. Dans ce cas, soit tu aurais dû les couvrir, soit tu devrais être mort toi aussi, puisque l'adversaire était si puissant.

Déstabilisé, Joseph Capot ouvrit la bouche pour répondre, la referma, la rouvrit pour lâcher du bout des lèvres :

— Ben... C'est ce qu'on m'a raconté quand j'ai débarqué. Des témoins ont vu les deux mecs et la fille se tirer et...

— Quand tu as débarqué d'où ?

— Ben... Anselme et Freddy étaient passés par la plage et moi, je devais rester dans la rue pour veiller au grain. Quand ça a pété, le temps de faire le tour, je suis arrivé trop tard. Les copains étaient morts, les types et la gonzesse avaient filé et les gendarmes débarquaient.

Le mensonge sur les gendarmes, c'était bon aussi. Ça justifiait son décrochage. Mais tout en s'expliquant, Joseph venait de réaliser une évidence. Après cette version des faits, il ne pouvait plus parler des numéros minéralogiques des voitures. Désormais, il était censé n'avoir rien vu, et c'était beaucoup mieux comme ça. Tant pis, les clients de M'sieur Tim se démerderaient. Près de Jo, la voix de M'sieur Tim résonna de nouveau :

— C'est très ennuyeux, ça.

— Surtout pour mes deux potes ! s'exclama Joseph, chez qui la fausse colère s'était transformée en vraie.

Après tout, consciemment ou non, son commanditaire les avait bel et bien envoyés au massacre.

— Vraiment très ennuyeux, répéta son interlocuteur sur le même ton.

Il y eut un silence, au cours duquel Joseph entendit nettement les oiseaux nocturnes pousser les chants traînants, puis de nouveau le timbre grave de M'sieur Tim s'éleva tout près de lui :

— Tu sais ce que c'est que ça, Jo ?

Joseph tourna la tête, vit la lampe éclairer un objet noir dans le

poing de M'sieur Tim. Un téléphone cellulaire.

— Ben... oui, répondit-il. Un téléphone. Pourquoi ?

— Et selon toi, un téléphone, ça sert à quoi ?

Intrigué, le flingueur hésita :

— Ben... à téléphoner.

— Bien ! Mais plus précisément, Jo. Plus précisément, ça sert à quoi, un téléphone ?

— Ben... je vois pas, moi !

— Un téléphone, ça sert précisément à une équipe d'observateurs modernes, pour informer de loin son chef sur le déroulement des opérations qu'il a commandées à une autre équipe.

— Euh... hein ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Joseph Capot ne comprenait vraiment pas. Il pressentait seulement que la situation était en train de lui échapper.

— Je veux dire, reprit la voix toujours aussi froide, que je n'allais pas laisser se dérouler une opération de cette importance sans prendre quelques précautions, Joseph. Je veux dire qu'avec des clients aussi exigeants que les miens, je n'avais pas intérêt à foirer un tel coup. Alors, j'ai envoyé sur place une équipe d'observateurs, chargée de veiller au grain et de couvrir votre retraite une fois le contrat rempli, avant de m'appeler pour me tenir au courant. Seulement... mais tu connais la suite, mon petit Jo. Tu la connais finalement mieux que tout le monde.

— Hein ! Mais je...

— En recevant ce coup de fil tout à l'heure et en apprenant ce qui s'était passé, j'ai été très déçu, mon petit Jo. Très déçu et très peiné.

— Hein ? Je... pourquoi vous me dites tout...

— Et tu sais ce qui m'a le plus peiné, Jo ?

— Euh...

— Non, non ! Ce n'est pas que tu aies raté ta cible. Pas non plus que tu ne te sois pas conduit en héros contre ces deux types. Je te connais, tu n'es pas un héros. Non. Ce qui m'a le plus désolé, mon petit Jo, c'est ce qui vient de se passer ici. Je veux dire, cette fable idiote à propos des gendarmes.

— Hein ?

— Parce que des gendarmes, mon équipe sur place n'en a pas vu le képi d'un seul. Même après ta fuite digne d'une gonzesse. Les gendarmes, ils ne sont arrivés que bien après. Très longtemps après. Ils devaient même venir de très loin. Je suis sûr que tu ne les as même pas croisés sur la route.

Un silence angoissant, puis...

— Je me trompe, Joseph ?

— Euh...

Joseph Capot ne pensait plus. Davantage glacé de l'intérieur que ne l'était la voix de son interlocuteur, il commençait à paniquer. Il savait pour qui travaillait M'sieur Tim. Enfin, il s'en doutait. Et il savait aussi que ces gens-là ne pardonnaient rien. Alors, sans qu'il l'ait vraiment décidé, Jo avait laissé sa main droite descendre dans l'espace entre les deux sièges. À l'endroit où il avait laissé tomber son vieux Colt .45 en regagnant la Simca un peu plus tôt. Sentant la crosse sous ses doigts, il se dit qu'il allait peut-être faire une bêtise. Après ça, les vrais commanditaires de l'opération allaient beaucoup lui en vouloir. Mais le ton de M'sieur Tim était sans équivoque. Tout son instinct hurlait à Jo que ce dernier allait le punir ici. Or dans leur univers glauque, la seule punition pour un flingueur de troisième zone comme lui était la mort. Tout le monde savait ça et Joseph Capot n'avait décidément pas envie de mourir.

Alors, tout doucement, ses doigts se refermèrent sur les stries de la crosse du Colt, et centimètre par centimètre, il remonta l'arme vers lui, la sortant peu à peu d'entre les sièges. Un atout, l'autre n'y voyait rien et lui devinait le haut de sa silhouette dans le cadre de la glace. Et il continuait à rabâcher. C'était bon signe.

— Vraiment, mon petit Jo, tu m'as beaucoup déçu.

— Hein ?

— Tu m'aurais seulement dit, M'sieur Tim, vous inquiétez pas, j'ai quand même fait preuve d'intelligence, par exemple en relevant les numéros des bagnoles de ces types, je me serais dit que tu n'étais pas complètement nul. Pas complètement...

— Eh ! Oui, c'est ça ! J'allais vous... les numéros, je les ai...

— Heureusement, coupa encore son interlocuteur, ces numéros, mes observateurs les ont notés et me les ont aussitôt communiqués.

— Attendez, M'sieur Tim ! Je les ai relevés, ces putains de numéros. Je vais vous...

— Tu es très bête. Encore beaucoup plus bête que je n'avais imaginé en te voyant toi et tes connards de copains la première fois.

Tétanisé, Jo s'était figé. Décidément, ce putain de Colt pesait une tonne et les paroles de M'sieur Tim le paralysaient. Il n'y comprenait rien et...

— Et ça, mon petit Jo. Tu sais ce que c'est ?

Simultanément, Joseph Capot avait senti un objet dur et glacé s'enfoncer dans son oreille gauche et cela lui fit mal. Très mal.

Sursautant sous la douleur, il fut tout de même soulagé de sentir sa main armée émerger enfin de sa cachette et quand il put tourner le canon du Colt dans la bonne direction, une sombre joie le saisit, quasiment enivrante.

Puis il y eut ce choc terrible et ce bruit d'enfer dans sa tête, et il se demanda bêtement s'il s'était lui-même tiré dessus. Une violente nausée le surprit, il eut encore très mal au crâne durant une parcelle de seconde, et il ne ressentit plus rien.

Il n'entendit donc pas les petits bips sonores du cellulaire de M'sieur Tim, quand, regagnant sa Pajero, ce dernier pianota sur le clavier lumineux de l'appareil.

Presque aussitôt, une voix revêche répondit et M'sieur Tim dit seulement :

— Le problème est réglé, monsieur.

— *Ce* problème est réglé, corrigea-t-on au bout du fil. Mais *le* problème ne l'est toujours pas. Les gars sont rentrés et m'ont raconté. Je t'attends.

— Bien, monsieur.

Toujours aussi calme, M'sieur Tim coupa la ligne et fit démarrer la Pajero. Il détestait les reproches, il détestait recommencer un travail, et il allait devoir affronter les deux épreuves. Il était si contrarié que pour un peu il serait allé loger une deuxième balle dans le crâne vide de cet imbécile de Jo. Vraiment, il était très énervé. Il l'était d'ailleurs toujours. Pourtant, ça ne se voyait jamais.

M'sieur Tim avait des nerfs d'acier. Sa force et sa fierté.

CHAPITRE VIII

Le grondement du moteur de la Land-Rover de Castaneda s'était dilué dans le lointain depuis un moment déjà, que ni Bolan ni Paula Roberts n'avait encore prononcé un mot. En fait, ils n'avaient presque plus parlé depuis le moment où la jeune femme avait prononcé le vrai nom de Bolan dans la jeep. Sitôt arrivée à la planque de Castaneda, et visiblement encore choquée, elle s'était assise au bord d'un des canapés en rotin du salon de la case, fixant le vide d'un regard éteint, semblant revivre la scène où elle avait failli mourir. À peine si elle avait battu des cils à la prise de congé du Corse un instant plus tôt. Depuis, indécis et songeant à ce qu'il devait faire dans l'immédiat, l'Exécuteur était allé s'accouder à la balustrade de la petite terrasse dominant la route en contrebas, écoutant distraitemment le concert des oiseaux nocturnes. Un morceau de lune était apparu dans le ciel et, face à lui, les luxuriantes collines du Morne Caraïbe découpaient leurs cimes sur le fond de ciel étoilé. Parfois, le guerrier solitaire se prenait à songer à la vanité de sa croisade, se demandant s'il ne ferait pas mieux de se laisser tout simplement aller à vivre, à profiter de ce qui lui restait encore d'énergie pour consacrer sa vie et la fortune confisquée depuis des années aux mafias de tous crins, à la Fondation Miséricorde. Cette institution suisse dirigée par son amie Viviane Beck, où des dizaines d'enfants orphelins de ces mini-guerres qui déchiraient le monde un peu partout essayaient de se refaire une espérance. Notamment le petit Cheng, le fils de son ami Liang. Au hideux spectacle du massacre de ses parents, le petit Vietnamien avait perdu l'usage de la parole, enfermé dans son enfer, ne souriant parfois qu'à l'arrivée de Bolan, quand celui-ci se rendait à Genève.

Beaucoup trop rarement. Mais la vie de l'Exécuteur n'était pas une vie normale. Sa guerre contre le Crime Organisé n'était pas une guerre normale. Elle était la plus sournoise, la plus dure et la plus violente qu'il ait jamais eu à mener contre aucun ennemi. Une guerre totale et sanglante, qui ne s'achèverait qu'à sa mort.

— Mack ?

Plongé dans ses pensées, c'est à peine si Bolan avait perçu le petit froissement de l'air dans son dos à l'arrivée de Paula Roberts près de lui. S'accoudant à son tour à la balustrade, la jeune Américaine

semblait n'avoir eu que ce prénom à prononcer et Bolan insista :

— Oui ?

— Rien, répondit Paula en haussant les épaules. Je... enfin, ça va mieux.

— O.K., fit simplement Bolan.

Un assez long silence s'installa entre eux, avant que la jeune femme ne se hasarde à questionner :

— Vous ne demandez pas comment je vous ai reconnu ?

Cette fois, ce fut à l'Exécuteur de hausser les épaules.

— Mon portrait-robot circule partout.

Sous-entendu, chez les flics aussi bien que chez les mafieux de tous bords.

— Normal, ajouta-t-il, fataliste.

— Je ne vous ai pas reconnu tout de suite, avoua Paula Roberts. C'est seulement après-enfin, après que vous avez abattu ce tueur. Sans doute parce qu'à cet instant, vous ressembliez vous aussi à...

Elle s'interrompit soudain, et un bref sourire froid aux lèvres, l'Exécuteur acheva :

— Parce que je ressemble moi aussi à un tueur.

Paula Roberts hocha la tête en s'excusant :

— Ne le prenez pas mal, je...

— Je ne le prends pas mal, coupa Bolan, soudain ailleurs.

Puis quittant la balustrade, il déclara :

— Bon. Puisque vous allez mieux, je vais pouvoir vous laisser une heure ou deux.

Elle ne répondit pas et il retourna dans la chambre où, avec son sac de voyage, il avait déposé la cantine de Castaneda. Dedans et constituant son nouveau mini-arsenal, étaient soigneusement enveloppés divers matériels essentiels à son combat. Un P.M. MAC 10, un autre P.M. micro-Uzi, six grenades françaises à fragmentation Luchaire, un fusil d'assaut M. 16 combiné lance-grenades M. 203 de 40 mm, un fusil à canon lisse Winchester Pistol Grip Stainless Marine, un pistolet automatique Beretta 92F italien, un revolver Manhurin MR73 357 Magnum et un poignard de commando marine parfaitement aiguisé. Le tout d'occasion, mais en bon état, et fourni avec étuis pour armes de poing, réducteurs de son pour les P.M. et le Beretta, et stock de munitions spécifiques.

En plus d'être efficace en matière de « castagne » comme il disait, Castaneda était un fournisseur honnête.

Au moment où l'Exécuteur achevait de fermer sur sa combinaison

noire de combat le holster d'épaule contenant le Beretta, Bolan entendit la porte grincer dans son dos et, tournant la tête, il capta le regard de Paula qui l'observait sans vergogne.

— Je vais avec vous, décréta-t-elle d'un ton décidé.

Impavide, l'Exécuteur renvoya :

— Ça m'étonnerait que j'accepte.

— Vous n'avez guère le choix, je crois.

— Qu'est-ce qui vous faire dire ça ?

— Le bon sens.

Elle le fixait avec un défi tranquille, mais son corps semblait raide comme l'acier. Toujours impénétrable, l'Exécuteur insista :

— Mais encore ?

Elle battit des cils pour déclarer soudain songeuse :

— Si c'est lui le traître, il m'ouvrira sans trop de méfiance. Et s'il n'est pas chez lui, je sais où il est.

— Qui ça, *lui* ?

— Vous le savez très bien.

Concernant Oscar Lumet, elle avait raison. Si c'était lui le traître et qu'il ait effectivement vendu sa protégée à l'ennemi, il se méfierait moins d'elle que du baby-sitter incarné par Bolan. La belle Américaine semblait bel et bien avoir récupéré.

— Et s'il n'est pas chez lui, ajouta la jeune femme, moi, je sais où le trouver. Pas vous.

Ça, c'était un argument. Et puis après tout, Paula Roberts faisait quand même partie de l'élite « action ». Si elle avait vraiment récupéré, elle pouvait lui être d'une certaine aide.

— Je vous ai dit que je vais mieux, assena l'Américaine. J'ai été un peu choquée, mais... mais c'est normal, non ?

De nouveau, elle le défiait du regard, avec peut-être tout au fond des prunelles, une petite crainte de le voir refuser. Après une courte hésitation, le guerrier finit par lui lancer le Manurhin qu'elle attrapa au vol.

— Je suppose que vous savez vous servir de ça ?

— Affirmatif, laissa tomber sèchement la jeune femme en vérifiant le chargement du barillet.

Puis, saisissant au passage le cellulaire de Castaneda, elle pressa :

— On y va ?

À cet instant et malgré les épreuves subies, elle n'incarnait pas précisément le sexe faible.

— Go ! lança seulement l'Exécuteur en s'emparant du micro-Uzi.

En s'installant au volant de la jeep l'instant d'après, il était finalement assez heureux du comportement de Paula Roberts. Car il aurait détesté devoir jouer *Body-Guard*.

La Pajero avait quitté la route de Saint-Joseph depuis environ dix minutes et cahotait à présent sur un de ces chemins rocailleux qu'on appelait pudiquement ici des « routes non revêtues ». En fait, cette « route » aboutissait principalement à un chemin d'exploitation, une voie privative conduisant à la propriété de *Signore* Armando. Un itinéraire que M'sieur Tim était le plus souvent fier de parcourir, car il était en quelque sorte le symbole de sa propre ascension dans le petit milieu criminel de l'île. Sauf ce soir, car, après le fiasco de Sainte-Anne, il sentait les ennuis se profiler à l'horizon.

M'sieur Tim était un métis. Une force de la nature, une voix cassée par les coups, un colosse d'un mètre quatre-vingt-sept, ancien champion local de boxe dans les lourds, reconverti tueur à la petite semaine, avant de devenir le chef du meilleur gang de Fort-de-France. Il s'appelait en fait Timothée Sapin et à cinquante-deux ans, il était le plus vieux chef de bande de la Martinique. Le plus craint aussi. Surtout depuis qu'on le savait en cheville avec cette mafia sicilienne récemment installée dans l'île. Une mafia hyper-discrète, qu'on disait seulement là pour être plus près des paradis fiscaux de la zone. Des refuges bancaires comme Caymans-Island ou Aruba, créés de toutes pièces par les mafias italiennes, US et sud-américaines.

Les « méchants-locaux » comme on désignait ici les Siciliens, ne faisaient jamais parler d'eux, n'étaient jamais directement mêlés aux affaires crapuleuses et les gendarmes leur foutaient une paix royale, y compris au plan des simples PV de stationnement. D'ailleurs, Timothée Sapin n'avait jamais de PV non plus. Non par protection, mais simplement parce qu'il s'arrangeait pour n'être jamais en infraction. D'une prudence et d'un « civisme » exemplaires, lui non plus n'était jamais mêlé à rien. Du moins officiellement, et cela avait suffi en deux ans à le faire oublier par les autorités de l'île. Et voilà que ce soir, il était en plein merdier, à cause de ces trois abrutis qui s'étaient laissé posséder comme des gamins.

Il n'était pas content et en abordant la piste grimpant à la villa du Sicilien, il savait qu'il passerait un sale quart d'heure. Car *Signore* Armando se montrait extrêmement sourcilieux sur les bavures. L'auteur de la dernière en date, un petit mac de Fort-de-France qui avait cru pouvoir jouer cavalier seul, s'était retrouvé découpé en morceaux et immergé dans une nasse pour appâter les langoustes.

L'information avait suffisamment circulé sous le manteau, pour que les derniers petits malins du secteur se tiennent désormais à carreau. Et depuis, comme on soupçonnait à très juste titre M'sieur Tim d'avoir été le superviseur de l'opération, la considération à son endroit s'était nettement accrue. Malheureusement ce soir, *Signore* Armando n'aurait aucune considération pour lui. Contrarier Armando Cardona équivalait à peu près à s'asseoir cul-nu sur un nid de cobras.

Mais déjà, le sentier amorçait son dernier virage et le grand portail en fer de la villa du Sicilien apparaissait dans la lumière des phares de la Pajero.

Alors que la voiture arrivait à peine au portail, ce dernier s'ouvrit devant elle et, en redémarrant pour le franchir, Timothée Sapin eut l'impression de passer celui d'une prison. Et les deux types armés de P.M. qui montaient la garde de l'autre côté n'étaient pas faits pour le rassurer. Des types aux faces tannées de Siciliens, avec de petits yeux si inexpressifs qu'ils semblaient morts. Au signe de l'un d'eux, Timothée abaissa sa glace et se laissa docilement dévisager, avant de s'entendre ordonner :

— Gare ta chiotte là-haut. Sous les bananiers. Et magne-toi. *Il padrone* t'attend.

Ce qui voulait dire que *Signore* Armando s'impatientait. Mauvais signe. Haïssant ces minables porte-flingues qu'il aurait pu réduire en bouillie d'un seul coup de ses énormes poings, il leur obéit néanmoins, allant stopper la Pajero à l'endroit indiqué, entre la grande villa rose de style colonial aux fenêtres éclairées, et la piscine au bassin éteint. Sitôt pied à terre, il fut pris en charge par deux autres cerbères également armés, qui l'escortèrent en silence jusque dans le hall de la villa où deux autres Siciliens aussi tannés que les premiers l'accueillirent en le fouillant de la tête aux chaussures, avant de le pousser vers une grande double porte de bois verni à laquelle l'un d'eux frappa. On ouvrit de l'intérieur et un grand maigre en costume de toile grise et aux lunettes fumées lui fit signe d'entrer. Jannella. Le conseiller de *Signore* Armando. *Il consigliere*, comme ils disaient entre eux.

La pièce où M'sieur Tim pénétra était un vaste bureau, occupé par plusieurs hommes. Outre Fédé, le *soto-capo* de Cardona, il reconnut quelques costauds aux airs empruntés dont l'emploi de tueurs était inscrit sur leurs faces de primates, puis Marco, le *caporegime* qui les dirigeait. D'après ce qu'en savait M'sieur Tim, c'était un ancien tueur sicilien de New York, parachuté là pour une obscure histoire de fesses, et qui avait conservé son accent du Bronx. Enfin, Cardona lui-même. Un grand balèze en robe de chambre de soie grenat et à tête de brute. Une face recuite au soleil, avec des lunettes légèrement fumées. Une

manie de Rital, sans doute. De la fumée, il y en avait d'ailleurs en suspension dans toute la pièce. Épaisse et âcre, issue des petits cigares tortueux que les Siciliens fumaient sans cesse. Des verres et une bouteille de whisky encombraient la grande table de travail et, aux mines coincées, M'sieur Tim comprit qu'il y avait de la tension dans l'air. Mais déjà, les lunettes de *Signore* Armando se tournaient vers lui et sa voix sèche claquait en lui intimant impatiemment :

— Approche, Timothée ! Approche ! On parlait justement de toi.

Cardona avait sa tête des mauvais jours. Sans fioritures et désignant un trio de porte-flingues debout près d'une fenêtre, il grogna d'un ton rogue :

— Comme je te l'ai dit au téléphone, mes gars m'ont déjà fait leur rapport et montré la vidéo qu'ils ont prise sur place. Un rapport extrêmement édifiant, insista-t-il en échangeant un regard lourd de sous-entendus avec ses hommes. Et une vidéo encore bien plus intéressante. En attendant, moi et les autres, indiqua-t-il en faisant allusion à ses cadres groupés devant le bureau chargé de verres, on a pris des renseignements et certaines dispositions et mis au point une nouvelle stratégie. Grâce aux numéros des bagnoles de ces types qui ont flingué ton équipe de minables, on va pouvoir... *tu* vas devoir rattraper le coup.

Au regard que le boss de Fort-de-France fit peser sur M'sieur Tim à travers ses lunettes fumées, le colosse sentit un frisson désagréable lui parcourir la nuque. Il n'avait pourtant jamais eu peur de personne. Mais avec ces types-là...

— Oui, oui, s'entendit-il répondre un peu trop vite. Je vais rattraper le coup de ces minables, *signore*...

— Ta gueule ! coupa durement le *capo* dans un rêche aboiement. Ta gueule, et à partir de maintenant, ouvre bien grands les deux choux-fleurs qui te servent d'oreilles. Après, tu feras exactement ce que je t'aurai dit. Et tu auras intérêt à réussir. Parce que si tu déconnes encore une fois...

Laissant sa menace en suspens, Armando Cardona quêtait la suite du côté de son *caporegime*. Tournant sa tête de bandit sicilien vers le métis, Marco, le chef des tueurs, planta dans celui de Timothée son regard en bouton de bottines pour ricaner d'un ton à la fois méprisant et vicieux :

— Si tu déconnes, M'sieur Tim, pense aux langoustes qui ont faim.

Tout ça avec un accent du Bronx qui faisait froid dans le dos.

CHAPITRE IX

Dans son bureau maintenant déserté où les lourdes odeurs d'alcool et de cigares flottaient dans l'air épais, le *capo* de Fort-de-France réfléchissait. Renversé dans son fauteuil de cuir et les yeux au plafond, il essayait de garder ce calme affecté qu'il avait réussi à conserver devant ses hommes en visionnant la vidéo qu'ils lui avaient rapportée de Sainte-Anne. Une vidéo si explosive, qu'il avait failli hurler d'excitation et tout leur dire. Mais aucun d'eux n'ayant réagi en revoyant les deux types qu'ils avaient filmés sur le parking du marché de Sainte-Anne, il avait préféré se taire, ravalant cette espèce d'énervement incoercible qui, depuis, lui fouaillait les entrailles. Pour le moment, mieux valait leur laisser ignorer l'identité de leur ennemi. Ils auraient pu paniquer et tout faire rater.

Mais sitôt seul, il était allé ouvrir le petit coffre-fort caché dans les rayons de la bibliothèque, en avait extrait un dossier sans inscription, dont il avait sorti un grand bristol, représentant un portrait en couleurs.

Un portrait-robot. Celui d'un type au faciès dur et au regard impénétrable, dont les traits correspondaient à ceux d'un des deux flingueurs de la vidéo. Le portait d'un certain Mack Bolan, dit le grand Fumier ! Bolan l'ordure, Bolan la charogne, Bolan la pute, Bolan le cauchemar.

Le grand Fumier était dans l'île ! Et cet empaffé de Corse fricotait avec lui ! Il n'allait pas laisser le Fumier foutre le bordel dans son petit empire local. Il avait eu trop de mal à reprendre les choses en main à son arrivée. Le transit de la dope n'était alors qu'embryonnaire et le produit des jeux clandestins se diluait dans les mouvances fluctuantes de la pègre locale. En particulier les combats de coqs, première source de paris juteux sur l'île, un véritable pactole, pour qui savait gérer. Et le nouveau *capo* de Fort-de-France savait. Alors, si le Fumier voulait jouer au malin par ici, tant pis pour lui.

Le boss de Fort-de-France n'avait pas eu besoin du numéro de la Land-Rover pour identifier l'ex légionnaire. Il le connaissait très bien. Le Français avait souvent rendu de menus services au Sicilien, notamment en matière de fret à destination de Cuba. Le clan avait monté quelques combines en prévision de la fin attendue de

l'embargo. Mais du côté du Corse, le Sicilien savait où il mettait les pieds. Il l'avait bien en main et avait déjà son idée sur la façon d'opérer avec lui. L'intimidation. L'opération était déjà lancée. Des hommes de la famille. Sérieux, efficaces. Même contre un ex légionnaire, corse de surcroît, ils sauraient trouver les arguments. Par ailleurs, il fallait boucler toutes les serrures. Faire le silence autour de tout ça, colmater toutes les éventualités de fuites. Trop de témoins gênants, trop de remue-ménage. Et c'est précisément dans ce but que le *capo* avait envoyé l'autre grand con de boxeur au charbon. Car il en était sûr, si Bolan le Fumier bougeait cette nuit, ça ne pourrait être que dans deux directions. L'ex-légionnaire et l'autre pédé. Avec une petite préférence pour la deuxième hypothèse, seule piste que le Fumier puisse emprunter pour espérer remonter aux commanditaires de l'attentat manqué de Sainte-Anne, c'est-à-dire jusqu'à lui. Lui qui n'existait pas officiellement ici, puisque les membres de sa famille résidaient dans l'île en tant que simples touristes... sous de fausses identités. Dont la sienne, Armando Cardona, invité du propriétaire de cette villa, le docteur en retraite Donatien Gilbert, un ex-chimiste du temps de la *french-connection*, collaborateur précieux de la Camorra de l'époque, et qui n'avait jamais eu affaire à la justice. D'ailleurs des planques du même type, la famille en avait encore deux ou trois dans l'île. Toutes opérationnelles. Pour le cas bien improbable d'un repli d'urgence.

En bref, le grand Fumier était sans doute déjà en train de remonter une piste en forme de cul-de-sac. Celle qui le conduirait au piège final.

Après, mais après seulement, le boss de Fort-de-France ferait parvenir la nouvelle à Palerme. L'incroyable, la fantastique nouvelle... La mort de Mack Bolan !

*
* *

Depuis qu'il avait quitté la villa d'Armando Cardona après son coup de téléphone en ville pour rameuter sa deuxième équipe, Timothée Sapin vivait un cauchemar éveillé. C'était comme si tout en conduisant sa Pajero, il avait conscience de rouler vers des ennuis de plus en plus nombreux. Quelque chose lui disait qu'il aurait dû repasser très vite par chez lui, rafler ce qui lui restait de fric et quitter la Martinique aussitôt pour ne jamais y revenir. Mais il était plus de 1 heure du matin et il n'y aurait ni bateau ni avion avant des heures. Or, *Signore* Armando lui avait ordonné d'agir vite et de l'appeler dès que ce serait fait. Il se doutait aussi qu'à son habitude, le *capo* sicilien avait dû prendre les précautions d'usage, et que, dès le début de

l'opération, il serait dans le collimateur de ses sbires. Si ça se trouvait, ils étaient déjà sur place. Peut-être même qu'ils allaient profiter de l'opération pour le...

Non. C'était idiot. *Signore* Armando avait besoin de lui. Il était sa principale source d'informations et son fournisseur de petit personnel sur l'île. Simplement, il devait réparer la bourde de ces trois imbéciles et ce serait fait avant l'aube. Aussitôt après, les ennuis disparaîtraient comme par enchantement.

Alors, résolu et fort de cette perspective, Timothée Sapin appuya sur l'accélérateur et la Pajero bondit en avant. Dans une dizaine de minutes, il serait au point de contact où l'attendait sa deuxième équipe.

Lorsque la Pajero arriva à l'entrée de Saingault, il repéra immédiatement la voiture qui attendait sur le bas-côté de la route, tous feux éteints comme il l'avait recommandé. Une vieille 504 Peugeot, d'où émergea un grand escogriffe en ensemble de jean, qui vint s'installer sur le siège passager de la Pajero. Manuel, dit Manolo, le chef d'un petit gang du quartier Coridon à Fort-de-France. Une équipe que Timothée ne recrutait que pour les coups importants, car Manolo alignait ses tarifs sur son niveau de compétences. C'est-à-dire assez haut. Mais ce soir, plus question de mégoter. Sans préliminaires inutiles, M'sieur Tim interrogea :

— Vous avez le matériel ?

— Tu nous prends pour qui ? grinça Manolo.

Très maigre et la face couturée de cicatrices, le petit chef était un Noir au nez curieusement long et busqué, aux oreilles largement décollées et aux cheveux lisses attachés dans la nuque par un catogan brodé de perles. Dans ses petits yeux fouineurs, tous les vices de la Création semblaient s'être regroupés.

— J'ai même pris Angie avec nous, ajouta Manolo d'un ton pénétré. Tu vois le topo.

M'sieur Tim voyait parfaitement. Angie était le surnom du meilleur tueur de toutes les Antilles. Tantôt dans une île, tantôt dans une autre à régler les problèmes de ses commanditaires, il travaillait en freelance, parfaitement vierge du côté de son casier judiciaire. Travaillant aussi bien du couteau qu'à l'explosif, en passant par le rasoir et même à mains nues si nécessaire. Un expert. Lui et Manolo avaient un temps travaillé ensemble, avant que ce dernier ne se fixe ici pour bosser avec les caïds locaux.

Décidément un bon choix, Manolo, et qui savait s'entourer. Il suffisait de le payer. Cher. Et pour ça, *Signore* Armando avait bien fait les choses : une grosse enveloppe que l'ex-boxeur ouvrit sous les yeux

du Noir pour en extraire une épaisse liasse de dollars usagés, qu'il sépara en deux. En prenant possession de la première moitié de sa prime, Manolo ne put empêcher son regard de s'allumer. Pour récolter une telle somme, ses gars devaient en vendre, des doses de shit par soirée !

— Maintenant, commença M'sieur Tim d'un ton qui se voulait quasi professoral, ouvre bien les ailerons qui te servent d'oreilles et tâche de tout graver dans ta mémoire de piaf.

Paraphraser *Signore* Armando lui donnait confiance en lui. Plus calme mais un soupçon menaçant, il enchaîna :

— Parce que si tu foires ce coup, c'est pas moi qui payerai le reste de ta prime. Et ceux qui le feront, c'est pas des dollars, qu'ils te refileront.

— Fais pas chier ! grinça Manolo, encore excité par la vue des billets verts. Accouche, j'ai pas envie d'y passer la nuit.

— Qu'êtes-vous venu faire exactement en Martinique, Mack Bolan ?

La jeep grimpait à l'assaut des lacets et Rivière-Pilote n'était pas loin. Jusqu'alors quasi muette, Paula Roberts avait surpris Bolan par le ton abrupt de sa question. Il se dit qu'il pouvait essayer de lui raconter une fable, finit par demander :

— Puisque vous me connaissez, je suppose que vous savez ce que je fais de ma vie.

Un silence, puis :

— Vous voulez dire que vous êtes *vraiment* venu ici pour semer votre bordel habituel ? Je veux dire... votre guerre contre la mafia ?

Elle avait appuyé sur le mot vraiment, donnant l'impression de douter. Décidé à jouer franc-jeu, le guerrier avoua :

— Affirmatif.

— Seulement pour ça ?

— Affirmatif.

Nouveau petit silence de Paula Roberts qui finit par argumenter :

— Mais... vous avez dit que mon père...

— Tout ce que j'ai dit est exact, coupa l'Exécuteur. En venant ici, je comptais faire d'une pierre deux coups, notamment en profitant des infos auxquelles vous avez fait allusion lors de votre appel à Washington.

Encore un petit silence, mais alors que Bolan espérait une réponse favorable, la jeune femme tendit un doigt à l'extérieur de la jeep,

désignant une lumière à travers la végétation.

— Il est là ! souffla-t-elle. C'est allumé chez lui.

La jeep venait de dépasser l'embranchement vers Le Chevalier, et grimpait maintenant une route longeant un ravin au fond duquel s'étendait le lit de la rivière Pilote. Sur la droite, un étroit chemin s'ouvrait, grimpant à l'assaut des collines couvertes de végétation. Il était 2 heures du matin et la lumière désignée par l'Américaine était la seule rencontrée depuis un moment. Une construction à flanc de coteau, à une centaine de mètres. Pour s'y reconnaître dans cette mini jungle nocturne, il valait mieux connaître, et à cet instant, Bolan se félicita d'avoir cédé en emmenant la jeune femme.

— Laissez-moi y aller la première, demanda Paula.

— Je n'aime pas ça, hésita Bolan. S'il vous a trahie et qu'il vous voit revenir vivante, sa réaction peut être mauvaise.

Empoignant le Manurhin que l'Exécuteur lui avait remis, elle contra :

— Si c'est lui le traître, il peut surtout avoir de mauvaises réactions en découvrant que vous êtes vivant aussi. De moi, il se méfiera moins et en voyant sa mine, j'aurai déjà une idée de la situation.

C'était sans doute quelque peu optimiste.

— Je lui dirai qu'on a cherché à nous tuer et que, dans la panique, j'ai réussi à m'enfuir et à prendre un taxi jusqu'ici, sans savoir ce que vous êtes devenu. Selon sa réaction, je saurai à quoi m'en tenir.

— Hum, fit l'Exécuteur, peu convaincu.

Mais l'Américaine insista :

— Laissez-moi une dizaine de minutes avant d'arriver à votre tour. D'un mouvement de tête, je vous ferai alors signe oui ou non. Oui pour suspect, non pour le contraire.

— Hum, refit l'Exécuteur.

Il était de moins en moins convaincu, mais déjà, la jeune femme achevait avec une ironie appuyée :

— À moins que j'appelle au secours avant.

Le guerrier préféra ne pas discuter. Tout aussi ironique, il admit :

— O.K. Je vais en profiter pour me détendre. Si vous criez, criez fort.

Haussant les épaules et tandis que Bolan renversait son dossier de siège en arrière pour s'installer en position de détente, la jeune femme quitta la jeep. Engageant le revolver dans sa ceinture derrière ses reins comme un vrai soldat, et rabattant son T-shirt par-dessus, elle grimpa

le sentier sans hésiter.

Un moment plus tard, émergeant des massifs du jardin, elle passait par la petite terrasse derrière la maison, montant silencieusement les quelques marches menant à la galerie extérieure de bois qui la surplombait. À cet instant, de faibles gémissements lui parvinrent et elle se statufia. Grâce à l'éclairage tamisé filtrant du salon situé derrière la galerie, elle distingua une lourde silhouette affalée dans un fauteuil en rotin. Oscar Lumet. Oscar Lumet qui gémissait. Intriguée, l'Américaine allait se manifester, quand sa vue maintenant habituée à la pénombre capta la forme d'une deuxième silhouette. Tassée au pied du fauteuil, inscrite entre les cuisses ouvertes du négociant. Une silhouette beaucoup plus mince, la tête penchée sur le ventre de Lumet. À cet instant seulement, Paula Roberts réalisa la situation. Elle surprenait le patron et le boy en pleines effusions amoureuses.

Décontenancée, elle allait discrètement battre en retraite, quand un détail insolite la frappa. Dans ces gémissements, elle ne reconnaissait pas la voix d'Oscar Lumet, mais celle de Victorien, son boy. Détail étrange, quand on savait ce que l'un recevait de l'autre. Car, en la circonstance, le gémissieur aurait dû être Lumet.

Tout en songeant à cela, Paula Roberts se trouvait stupide et en même temps, elle ne parvenait plus à se désintéresser du sulfureux spectacle. Si elle était repartie à cet instant, peut-être n'aurait-elle pas enregistré le deuxième détail insolite de la scène. La nature des gémissements. En premier lieu, elle les avait pris pour des manifestations de plaisir ou d'excitation, mais maintenant, elle les trouvait bizarres. Des gémissements de douleur.

Cette fois, la jeune femme comprit que quelque chose d'anormal se produisait sous ses yeux. Quelque chose d'anormal et d'inquiétant. Instinctivement, sa main était partie dans ses reins, soulevant déjà le bas de son T-shirt pour saisir la crosse du Manurhin. À la même seconde, elle ressentit vaguement un souffle dans son dos, et, soudain, une masse lui tomba dessus. Le Manurhin lui échappa, tandis qu'une poigne dure et transpirante lui écrasait la bouche en lui rejetant violemment la tête en arrière.

— Chut ! souffla une voix dans son oreille.

Simultanément, Paula Roberts sentit quelque chose de froid piquer son cou sous son menton, lui brûlant la peau comme un fer rouge.

— Chut ! souffla la même voix menaçante. Si tu bouges, je te coupe le cou.

CHAPITRE X

Les pneus de la Land-Rover firent gicler quelques gravillons dans le chemin, quand, selon son habitude, Pierre Castaneda freina sèchement devant le portail de la *Marexport*. Des mois déjà qu'on devait lui installer ce mécanisme d'ouverture automatique qui lui aurait évité de quitter chaque fois sa bagnole ! Mais dans ce foutu bled, les artisans battaient les Corses à plate couture sur le chapitre du boulot. Tellement sacré qu'on y touchait encore moins qu'à Porto-Vecchio. Un comble !

Faisant néanmoins contre mauvaise fortune bon cœur, l'ex-légionnaire descendit de voiture, ouvrit avec sa clé et fit entrer la jeep sans refermer derrière lui. Juste quelques comptes à vérifier sur son PC et embarquer Mi-Black avant de rentrer à la maison. Un peu de gravier vola également dans la cour quand il freina devant la porte d'entrée du bâtiment administratif. Un jour, il faudrait qu'il se guérisse de ça. Les pneus, c'était pas donné. Il entra dans le bâtiment, fit de la lumière, enfila le couloir des bureaux, appela :

— Mi-Black ?

En son absence, il laissait le dalmatien libre de tout mouvement dans les locaux, mais il bouclait toutes les issues. Ici, tout se vendait, et les beaux chiens coûtaient cher.

— Blackie ?

Mais le chien ne se manifestant pas, Castaneda entra dans son bureau dont la porte était elle aussi ouverte, appelant une nouvelle fois :

— Hé ! Black !

Ça, c'était signe de mauvais poil. En général, dans ces moments-là, le dalmatien accourait, queue fréillante et oreilles dansantes. À cet instant, il vit la fenêtre entrouverte et le post-it collé sur l'écran de son PC. Allumant sa lampe de bureau, il reconnut l'écriture serrée de sa secrétaire :

« Patron, j'ai laissé exprès la fenêtre ouverte, parce que le chien a déjà pissé deux fois dans le couloir. Il boit trop, ce n'est pas très propre. »

Un rictus étira les lèvres dures du Corse. Demain, il demanderait à

sa secrétaire si c'était le fait de pisser ou de trop boire qui n'était « pas très propre ». En attendant, comme chaque fois qu'il parvenait à s'échapper, ce demeuré de clébard était en train de chasser les rats dans les ateliers. Il réglerait ça plus tard. Rallumant son ordinateur, il se plongea une petite demi-heure dans sa comptabilité, songeant avec reconnaissance à ce grand Amerlock qui, avec ses dollars, venait de lui tirer une épine du pied. En ce moment, les affaires n'étaient pas florissantes, y compris sur les marchés parallèles. Ce fric était le bienvenu... et malgré la galère de Sainte-Anne, le Corse trouvait l'Américain plutôt sympa. Énigmatique aussi. Pas un flic, c'était sûr. Un ancien militaire, très probable. Une barbouze quelconque, possible. De toute façon, l'ex-légionnaire s'en fichait comme de sa première contrebande de cigarettes entre la Corse et la Sardaigne. Comme il le lui avait avoué, il ne l'avait aidé à Sainte-Anne que par pur intérêt. Il n'avait pas encore touché son pognon.

— Putain !

Pierre Castaneda venait de voir l'heure sur l'écran de son PC. Presque 2 heures du matin. À ce train-là, gare au stress et à l'infarctus !

Coupant les circuits de l'appareil, il alla refermer la fenêtre et, attrapant la laisse du chien accrochée au portemanteau, il ferma la lumière et quitta son bureau. L'instant d'après, traversant la cour, il pénétrait dans l'atelier principal, le préféré du dalmatien. À cause du fouillis étalé partout et des moteurs en réfection contre la graisse desquels il adorait se frotter.

— Hé ! Black !

Mais le chien avait dû aller traîner ailleurs. Pas un son, pas le moindre frémissement de queue.

— Bordel de merde !

Agacé, Castaneda allait tourner les talons, quand quelque chose lui tomba sur la tête. Instinctivement, il y porta la main, la ramena pour regarder ce que c'était et son regard pâle s'arrondit.

— Qu'est-ce que...

Il n'acheva pas, car tout aussi instinctivement, il avait levé les yeux vers le toit de l'atelier et, cette fois, son regard se figea.

Là-haut, pendu à une poutrelle par une corde, quelque chose de sombre se balançait mollement. D'abord, à cause des tubes fluos suspendus plus bas et qui l'éblouissaient, l'ex-légionnaire ne comprit pas de quoi il s'agissait. Il fit un pas de côté, porta une main en visière au-dessus de ses yeux et son cœur rata un battement, tandis qu'un souffle oppressé fusait de sa bouche.

C'était bien le dalmatien qui était là, au-dessus de sa tête, pendu

par le cou et les pattes encore agitées de faibles soubresauts. Mi-Black, le poitrail et le ventre ouverts d'un bout à l'autre, les intestins pendant comme de hideuses guirlandes.

— Mi-Black ! gémit presque le Corse.

Mais simultanément, sa main droite avait plongé sous sa veste, attrapant déjà la crosse du P.228 coincé dans sa ceinture.

— Bouge pas, Casta !

La voix avait claqué dans son dos, chargée d'un accent qu'il aurait identifié entre tous. Italien. Mieux, sicilien.

— Tu frémis seulement, ducon, t'es séché.

La voix était vulgaire, méprisante, et pleine de menaces. Mais contre toute attente, Pierre Castaneda n'éprouva à cet instant qu'un seul et unique sentiment. La haine.

— Jette ton calibre à terre, connard ! Vite ! Après, tu nous diras gentiment où se planque l'autre fumier de Sainte-Anne.

Un gong résonnait sous le crâne de l'ex-légionnaire, diffusant une douleur lancinante qui faisait vibrer tout son corps. Mais sa cervelle fonctionnait encore bien et, à la lumière des propos du mafieux, il analysait parfaitement la situation. On l'avait vu à Sainte-Anne avec l'Américain, et cette hâte à mettre la main sur ce dernier prouvait l'importance du type. Castaneda ne l'avait jamais vu, mais, au premier regard, il avait compris avoir affaire à ce qu'en Corse on appelle un homme. Et malgré la situation, son estime pour le responsable indirect de ses ennuis s'accrut subitement. Un rictus de loup au coin des lèvres et sans même amorcer le geste de jeter le Sig, il renvoya :

— Je vois pas de qui tu parles, rigolo.

— Ouais ! s'exclama la voix. Eh ben, je vais t'expliquer ça et après...

— Laisse, coupa une autre voix.

Il y eut un bruit de pas un peu à l'écart sur la gauche de Castaneda.

— Alors, *finocchio* ! Tu veux jouer au héros ?

Finocchio ! L'injure en usage chez les minables.

Les sous-fifres. Les porte-flingues à la petite semaine. Un vrai dur n'insulte pas. Il n'en a pas besoin.

— *Si*, articula pourtant le Corse d'un ton soumis. *Tutto va bene*.

Puis subitement, il chancela, s'écroula au sol, poussant une sourde plainte et portant une main à sa poitrine. Dans l'ombre de l'atelier, un ricanement s'éleva et la première voix grinça vulgairement :

— Eh, Tonio ! La *ragazza* a ses vapeu...

Il n'eut pas le temps d'achever. Plus que la détonation du Sig, ce fut l'impact de la 9 mm dans sa gorge qui l'en empêcha. Du coin de l'œil, le Corse vit une silhouette émerger de l'ombre en titubant, laissant tomber un automatique et portant les deux mains à son cou. Explosée par l'ogive dévastatrice, sa carotide vomissait le sang à gros bouillons pressés qui jaillissaient entre ses doigts. Les yeux hors de la tête et la bouche ouverte sur un cri muet, le type fit deux pas en avant, fixant Castaneda toujours au sol, l'air de ne pas comprendre. Pendant ce temps, et tandis que ses genoux commençaient à fléchir, des exclamations fusèrent dans les profondeurs de l'atelier et les premiers coups de feu ennemis éclatèrent.

— Putain ! hurla une voix qu'il ne connaissait pas. Putain ! butez-moi cette lope !

Mais d'un roulé-boulé parfait, Pierre Castaneda s'était jeté de côté, se glissant entre deux rangées de rayonnages métalliques supportant les pièces détachées et les outils. En deux reptations et tandis que des rafales le poursuivaient en faisant tout sauter autour de lui, il parvint à se jeter à l'abri d'un amoncellement de fûts métalliques. Pourtant, contrairement à ce que l'ennemi pouvait prévoir, il ne tentait pas de fuir l'atelier. Se glissant vers le fond de ce dernier, il n'avait qu'une idée en tête, arriver à la planque.

Il en avait une, voire plusieurs dans chaque bâtiment de l'entreprise, avec dedans suffisamment de fric et d'armes pour une cavale d'urgence éventuelle. Question d'organisation. Une se trouvait dans le petit bureau de la galerie, inaccessible en ce moment, l'autre dans le puisard des huiles de récupération. Un simple container étanche, qui avait autrefois servi au transport d'organes et qu'une copine de l'hôpital Clarac lui avait donné.

Dedans, un deuxième Sig et un P.M. MAC 10, tous deux préalablement chargés. En prime, il y avait adjoint plusieurs chargeurs pour chacun.

— Le laissez pas foutre le camp ! hurla une voix. Butez-le !

En tant que Corse... et ex-légionnaire, Pierre Castaneda maîtrisait parfaitement l'italien, mais aussi le sicilien. Il ne se faisait aucune illusion. Ces pourris l'allumeraient à la première occasion. Mais il n'avait jamais eu peur. La castagne avait toujours été une passion pour lui. Une façon de se sentir vivant. Quant à la mort, ce n'était qu'un passage...

Enfin arrivé au puisard, il souleva la trappe, lança un bras dans le trou et tirant un câble vers lui, en sortit une sorte de valisette bleue enveloppée dans un sac plastique gluant d'huile noircie. Encore fallait-il ouvrir le tout et ses doigts glissaient sur le plastique. Il entendit des cavalcades dans son dos, des cris, comprit que les autres allaient lui

tomber dessus avant qu'il puisse mettre à jour son petit arsenal. Alors levant le canon du Sig, il fit sauter les deux fluos les plus proches et ce fut l'obscurité. Ou presque. Suffisamment en tout cas pour tenter sa chance. D'un coup de dents et ignorant le goût écœurant de l'huile de vidange, le Corse déchira l'enveloppe plastique, en sortit enfin la valisette dont il fit sauter les serrures à clips. Deux secondes plus tard, sa paume droite se refermait sur la crosse du MAC 10, tandis qu'un soupir de soulagement s'échappait de sa poitrine. Dégageant la sécurité de l'arme, il roula de nouveau de côté, cherchant la zone la plus sombre. Il entendit des pas venir vers lui, vit une silhouette déboucher sur sa droite, leva le canon du P.M., appuya sur la détente et les premiers éclairs crevèrent la pénombre.

Exactement à l'instant où d'autres éclairs venus d'en face éclataient à leur tour.

Quand le Corse encaissa le premier choc, il sut que la partie allait être rude. Quand il encaissa le deuxième, il comprit qu'il n'avait pas une chance sur mille. Mais cela n'avait plus la moindre importance. La rage au ventre et le chagrin au cœur à cause de Mi-Black son seul copain, il se dit seulement qu'il allait venger ce dernier. Le venger avant de le rejoindre.

Angie adorait la chasse nocturne. Doté de sens hyper développés, il pouvait percevoir le moindre son à des centaines de mètres et ses yeux étonnamment clairs pour un Black pouvaient voir la nuit presque comme au crépuscule. Les médecins appelaient ça la nyctalopie. À cette différence près qu'il y voyait aussi bien le jour, fait rarissime dans ce type d'anomalie. Au soleil, il lui suffisait de porter des verres sombres pour éviter l'éblouissement. Cette nuit, et sous le couvert végétal des collines de Rivière-Pilote, le meilleur tueur des Antilles était parfaitement dans son élément.

Coincé dans sa ceinture, le petit Walther PPK 9 mm et son réducteur de son n'attendaient qu'un de ces mouvements fulgurants dont il avait le secret pour jaillir et cracher la mort silencieuse.

Angie aurait préféré tuer sa cible au couteau ou au rasoir, mais s'il avait vu la fille quitter la jeep un instant plus tôt, il avait aussi pu constater que le conducteur était resté à l'intérieur, renversant son dossier de siège en arrière comme pour se reposer. Un sourire de fauve avait alors étiré ses lèvres étrangement fines pour un Noir et une lueur gourmande avait une seconde fulguré dans ses yeux presque jaunes. Maintenant, la fille avait disparu en haut du sentier et Manolo devait déjà s'en occuper. Pour Angie, il était temps d'agir.

En quelques bonds silencieux et tel un fauve lancé sur la piste

d'une proie, il se retrouva bientôt sur le bas-côté de la petite route, foulant le mauvais revêtement de ses semelles de baskets. Arrivé trois mètres derrière la jeep, il s'arrêta une seconde, tira le Walther de sa ceinture et dégagea la sécurité. La première balle était déjà dans le canon et il lui suffisait d'enfoncer doucement la détente pour tuer. Il avait fait ça tant et tant de fois qu'il accomplissait maintenant ce geste sans même y penser vraiment. Simple réflexe professionnel, point d'orgue d'une tâche qu'il s'attachait toujours à exécuter proprement. Cette fois encore, ce serait le cas. Par la lunette arrière du véhicule, dans ce que tout autre n'aurait vu que le noir absolu, il distinguait suffisamment le haut de sa cible. Une forme plus sombre, dépassant le sommet du siège du conducteur.

Alors, en deux autres bonds, il fut contre le flanc gauche de la jeep, son bras armé déjà engagé dans l'ouverture de la glace de portière.

Et un centième de seconde plus tard, le réducteur de son du Walther toussait. Trois fois. Si rapidement que les trois coups de feu assourdis ne semblèrent faire qu'un seul.

Trois éternuements étouffés, dont le faible écho mourut presque aussitôt sous le couvert de la végétation.

CHAPITRE XI

Les rafales se succédaient à un rythme fou, résonnant sous les tuiles du toit comme des gongs en folie. Se jetant une nouvelle fois de côté malgré la douleur intense qui s'irradiait dans tout son côté gauche, Pierre Castaneda avait réussi à se mettre à couvert derrière le parapet en briques de l'escalier conduisant à la galerie surplombant l'atelier. Les balles s'écrasaient sur la maçonnerie, provoquant des vibrations qui la faisaient frémir. C'était heureusement de la brique pleine, mais, à cette cadence, elles ne tiendraient pas longtemps. Les 9 mm adverses étaient des « têtes chemisées », c'est-à-dire habillées de laiton, voire d'acier. Et les réserves des salauds semblaient inépuisables.

Comme pour lui donner confirmation, les rafales cessèrent d'un coup et la deuxième voix l'interpella de loin :

— T'as tort de jouer à ça, Casta ! Avec ton passé, tu devrais savoir que t'as aucune chance ! On devrait négocier !

Le Corse grimaça. Le pourri avait raison, coincé ici, il était en train de jouer Fort Chabrol. Il avait certes descendu deux rafaleurs, mais il ignorait l'importance des effectifs ennemis. Pour essayer de gagner du temps, l'ex-légionnaire interrogea :

— Qu'est-ce que tu veux négocier ?

Après un court silence, le type invisible répondit :

— Dis-nous où se planque ton copain de Sainte-Anne, et on passe l'éponge.

— Qui est-ce qui le veut, ce mec ?

— Le boss.

— Qui est ton boss ? insista le Corse.

Il avait déjà sa petite idée, mais un Corse, c'est rancunier, et pour bien en vouloir à quelqu'un, mieux vaut savoir à qui. Question de comptes à régler, des fois qu'il s'en sortirait. Mais en face, il y eut un temps d'hésitation et il dut insister un peu plus :

— Me dis pas qu'il aurait les foies, ton supercrack !

— Ta gueule, Casta ! Ou tu nous balances ce pourri et tu sauves ta couenne, ou tu joues au héros et t'es déjà canné.

Le Corse laissa échapper un petit rire acide pour renvoyer :

— C'est ça ! Je vous donne une adresse et vous me laissez filer pendant que vous allez vérifier !

Nouveau silence, puis :

— Fais pas chier ! On t'emmène avec nous et on te libère dès qu'on a coincé ce fumier.

Cela aurait pu être crédible, sauf dans la bouche des mafieux sicilos. De toute façon, Pierre Castaneda n'avait jamais joué les donneuses de sa vie.

L'Américain était son client et un Corse ne trahissait pas un client réglo. Néanmoins, cette « trêve » allait peut-être lui donner l'occasion qu'il espérait. S'il parvenait à grimper jusqu'au bureau de la galerie et à décrocher le téléphone, il avait une toute petite chance. Pas celle d'appeler les flics, mais l'Américain en question, auquel il avait laissé le cellulaire de la Land-Rover. Quelque chose lui disait qu'avec ce type, les événements allaient prendre une tournure différente. Une façon comme une autre pour l'Américain de lui renvoyer l'ascenseur, après le coup de main de Sainte-Anne.

À condition que ces ordures n'aient pas coupé cette ligne et qu'il parvienne à joindre l'amerlock. Faute de quoi, il lui resterait la deuxième planque secrète. De quoi se suicider quand ça deviendrait intenable.

— Hé ! le Corsico ! Tu te branles, ou quoi ?

Il ne fallait pas laisser les Sicilos trop s'énervier. Essayant d'oublier sa souffrance, l'ex-légionnaire cria :

— Je réfléchis !

En réalité, il rechargeait ses deux armes. Quand il se sentit prêt, il lança à la cantonade :

— Faut que je grimpe à la passerelle.

— Quoi ? Tu te fous de...

— Quand le Ricain m'a contacté ce matin, j'ai noté l'adresse de sa planque quelque part dans le bureau. Faut que je la retrouve.

Un silence plana, lourd de menaces :

— Si tu te fous de ma gueule...

— Non, merde ! J'ai quand même pas envie de crever ! Je sais que j'ai pas une chance contre vous tous.

Un peu de pommade pour détendre l'atmosphère. Il y eut un autre silence puis :

— D'accord. Mais tu balances tes flingues et je t'accompagne là-haut.

Ça se compliquait encore. Jouant son personnage à fond, Castaneda n'eut pas de mal à faire sincère en réfutant dans un grincement de voix :

— J'ai pas confiance. Je viens de te le dire, je peux plus vous échapper. Alors m'emmerde pas.

Encore un silence. Plus long. Usant pour les nerfs. Castaneda attendait l'instant idéal. Patiemment, avec le fatalisme qui sied à tout acte que l'on sent à la fois essentiel et désespéré.

— Bon ! fit soudain la voix ennemie. Voilà ce qu'on va faire et...

C'était le moment. Comme mû par un ressort magique, Castaneda s'était à demi redressé et, essayant d'oublier l'inférieur cisaillement de son côté gauche, il sauta trois marches, puis encore deux, avant que de nouveaux tirs ne se déchaînent.

— Reste où t'es ! hurla la voix.

Trop tard. Il avait émergé sur la galerie et catapulté la porte à l'intérieur du petit bureau où il plongea en étouffant un juron de douleur. Cognant de l'épaule contre un pied de table et la tête remplie de sons sidéraux, il roula sur le plancher, attrapa le fil du téléphone, fit basculer ce dernier à ses pieds, composant immédiatement le numéro du cellulaire prêté à l'Américain, tout en braquant le canon du MAC 10 vers la galerie.

Il ne pouvait pas faire plus. Maintenant, son espérance de vie se calculait en secondes. Dans le combiné, il entendit une sonnerie retentir, mais personne ne décrocha. Il s'était peut-être trompé.

— Merde ! jura-t-il en raccrochant. Putain de merde !

Il transpirait et la douleur de son côté devenait insupportable, mais il recomposa le numéro du cellulaire. Après quatre sonneries, il sut que l'Américain ne répondrait pas et il allait abandonner, quand, soudain, il entendit une voix. De femme. Bon Dieu ! La messagerie vocale ! Il l'avait activée par pur réflexe avant de confier l'appareil à l'Américain, et elle était restée opérationnelle. Peut-être que ce salaud baisait la nana et qu'il ne consulterait pas la messagerie, mais... Le bip surprit Castaneda au moment où, en bas, les rafales éclataient de nouveau. Les vitres du petit bureau explosèrent, la fragile cloison de bois se perça de chapelets plus clairs et des éclats de toutes sortes lui tombèrent dessus. Se redressant à demi, il parvint à engager le canon du MAC 10 par une ouverture et à envoyer un bref staccato rageur à la verticale de l'escalier. En bas, il y eut des cris, un bruit de chute et une voix hurla :

— Putain ! Il a eu Taren...

— Ta gueule, connard ! Grimpez me truffer cette lope !

Pendant ce temps, l'ex-légionnaire avait changé de place, mais, à cause du fil du téléphone, il ne pouvait pas atteindre le refuge souhaité. Un gros meuble-classeur qui aurait pu le protéger un temps. Alors, d'une voix forte et le plus calmement possible, il lança dans le combiné :

— Je sais pas ce que tu fais, mec, mais il est 2 heures du mat, et je suis coincé aux ateliers que tu connais par une bande de furieux. C'est Fort Alamo, et si tu peux, rapplique en vitesse.

Il raccrocha, conscient qu'il avait fait le maximum dans ce domaine. Ou presque. Il aurait peut-être dû en dire un peu plus et il faillit rappeler, mais les événements l'en empêchèrent. Alors qu'il allait enfin pouvoir se glisser derrière le meuble-classeur, une ombre surgit soudain sur la passerelle et, comme émanant d'une batterie d'orchestre devenue folle, un concert infernal se déclencha, ravageant un peu plus la cloison de bois. Seule différence avec les tirs précédents, ceux-là n'étaient plus obliques et vers le haut, mais latéraux ou inclinés vers le bas. L'ex-légionnaire allait atteindre le classeur, quand un terrible choc dans les reins le catapulta en avant, le clouant au sol. Une seconde ou deux, il fut surpris de ne pas souffrir vraiment, mais un autre choc dans la cuisse le fit crier. Comme un dément, il roula plus loin en envoyant une autre rafale. Lui aussi à travers la cloison. Derrière la toile de fond sonore et les cisaillements douloureux de sa chair, il eut la satisfaction d'entendre un autre cri, un bruit de chute et quand le P.M. adverse se tut, il sut que son détenteur avait sérieusement morflé.

— Hé ! Dan ! Ce con a baisé Mich...

— Ta gueule ! hurla la voix que le Corse connaissait bien. Butez-moi cette merde !

Il y eut un temps mort, suivi d'un silence angoissant. Pendant ce temps et avec toute l'énergie qu'il lui restait, l'ex-légionnaire avait réussi à faire glisser le gros classeur métallique sur le côté, découvrant une portion de plancher poussiéreux. Fébrile et les mains poisseuses de son propre sang, Castaneda appuya sur une lame de parquet qui bascula, et découvrir le reste de la cache fut un jeu d'enfant. Du vide ainsi créé, il sortit plusieurs paquets enveloppés de chiffons et de papiers gras. Ouvrant l'un d'eux, il mit à jour un autre P.M. et plusieurs chargeurs pleins ; d'un autre, il sortit quatre grenades défensives, quadrillées. Les pires. Sans hésiter, il en saisit une, en ôta la goupille et maintenant la cuiller en place, il s'apprêtait à ramper vers la cloison, quand émergeant du silence épais, un son presque doux s'éleva dans l'atelier. On aurait dit le zonzonnement d'un gros coléoptère.

— Putain ! gronda le Corse. Putain de putain !

Le chariot élévateur ! Les ordures étaient allées chercher le Fenwick à l'entrepôt voisin, et avec ce qui subsistait de lumière dans l'atelier, le Corse voyait déjà ses montants d'acier pointer leurs flèches au-dessus de la cloison.

— Putain ! répéta-t-il.

Il se sentait dépassé. Fichu. Un bref instant, il eut une pensée pour l'Américain, qui baisait sa rouquine au lieu d'écouter les messages et...

— Casta ! cria la voix de commandement. T'as peut-être encore une chance. Sors sans armes et refile-nous la planque de ton pote. Sinon, t'es mort dans la minute.

— Pauvre con !

Dans un effort surhumain, Castaneda s'était jeté en avant, une grenade dans chaque main. D'un même mouvement et serrant les dents pour ne pas hurler de souffrance, il balança les deux « poires » par-dessus la cloison et se recula aussitôt derrière le classeur, laissant une large traînée de sang sur le plancher. En bas, il y eut des exclamations incrédules :

— *Madré de...*

L'intéressé avait sans doute miraculeusement trouvé le chemin de la foi, mais trop tard. Le reste de sa supplique fut balayé par deux explosions sourdes, suivies d'un souffle dément qui fit trembler la cloison du bureau. En ricochant sur les parties métalliques de l'atelier, les éclats firent entendre un concert étrange, tandis qu'une épaisse fumée âcre emplissait l'espace. Toussant à s'arracher les poumons, l'ex-légionnaire s'empara d'une troisième grenade, la dégoupilla, refit le chemin inverse et l'envoya à son tour en contrebas.

Cette fois, il n'y eut ni cris ni cavalcades quand l'engin mortel roula sur le ciment de l'atelier. Seulement un râle. Pitoyable. Il restait au moins un blessé.

La troisième grenade explosa, cela cogna très fort, des fumées montèrent jusqu'au bureau. En bas, plus personne ne râlait, plus personne ne courait. Le silence semblait s'être installé pour l'éternité, faisant vibrer les tympanes du Corse. Mais à cet instant, comme rompant de mystérieuses digues à l'intérieur de son corps, un lent raz de marée se mit à déferler, montant à l'assaut de ses jambes, puis gagnant sournoisement le bassin, les reins et la poitrine. Bizarrement, le souffle ne lui manquait pas vraiment. Simplement, il avait l'impression déconcertante que quelqu'un d'autre respirait à sa place.

— Hé, cria-t-il à la cantonade. Y en a encore un qui veut goûter à mes pralines ?

Ça, c'était pour le panache. Un Corse blessé n'était pas encore un Corse mort, un légionnaire blessé se battait jusqu'à la fin.

— Eh ! Vous entendez, bande de minables ?

Mais il n'y eut aucun écho et Castaneda se dit qu'il avait finalement peut-être tué tout le monde. Difficile à expliquer aux flics quand ils débarqueraient.

— Bordel !

Les flics ! L'endroit avait beau être désert pendant la nuit, si jamais quelqu'un avait sonné le tocsin, son pote l'Amerlock allait se foutre dans la merde. Il fallait qu'il récupère ce bon Dieu de téléphone ! Alors, il voulut se redresser, mais, retombant aussitôt sur le côté, il comprit qu'il n'y arriverait pas. Peut-être qu'en rampant... mais là non plus, ses muscles ne voulaient plus rien savoir.

Il tira sur ses coudes, parvint à parcourir un petit mètre, tendit un bras à tâtons dans la direction où il pensait avoir laissé le téléphone, mais l'effort fut vraiment trop rude et il se sentit brusquement aspiré par un tourbillon nauséeux, tandis que, des lucioles plein les yeux et les oreilles emplies de gongs, il retombait sur le dos. Il se dit encore qu'il s'était bien battu. Ces pourris de Sicilos seraient en enfer avant lui.

Ce qui, somme toute, était déjà réconfortant.

CHAPITRE XII

D'un coup dans les reins, l'agresseur de Paula Roberts l'avait brutalement poussée en avant, la forçant à gravir les marches de la galerie, la dirigeant vers le fauteuil et les deux silhouettes affalées. Pendant ce temps, malgré la peur qui montait en elle, Paula Roberts avait deviné d'autres ombres émergeant de la nuit du jardin, convergeant lentement elles aussi vers la terrasse. Dans un rayon de lumière venant du salon, elle aperçut des faces maigres et noires, des regards luisants, des reflets métalliques au bout des bras. Torturante et sournoise, la peur montait en elle à la manière d'une lente inondation. Se forçant pourtant au calme, elle se dit que si on avait voulu la tuer, ce serait déjà fait. Un semblant d'espoir lui revenant, elle avançait vers le fauteuil, toujours poussée par celui qui l'avait agressée.

— Regarde ! murmura ce dernier. Regarde comme c'est romantique, l'amour !

Par pur réflexe, Paula Roberts tenta de se débattre, grognant une amorce d'appel à travers les doigts écrasant ses lèvres.

— Pas la peine, dit la voix à son oreille. Ton copain ne viendra pas nous déranger, l'Ange s'en est occupé. Il est déjà mort.

Bolan ! Ils avaient surpris Bolan et l'avaient tué ! Paula sentit son sang se figer dans ses veines. Cette fois, la panique la gagnait. Elle voulut encore ruer, hurler, mais l'inconnu la fit basculer en avant, la jetant à genoux sur le plancher, lui penchant la tête vers les deux corps, tandis qu'une lampe torche s'allumait pour éclairer la scène. À cette seconde, Paula Roberts se sentit devenir folle. Vraiment folle. Comme si, soudain, son cerveau se liquéfiait à la vue de l'horrible spectacle.

Là, à quelques centimètres de ses yeux hallucinés, le haut de son maigre buste attaché à une grosse cuisse nue de Lumet, Victorien, le boy, gémissait doucement, quelque chose d'informe et de sanglant enfoncé dans sa bouche. Quelque chose qui ressemblait...

Malgré la poigne qui lui écrasait les lèvres, Paula Roberts ne put empêcher son cri de fuser en sourdine. Un cri d'horreur et d'infini dégoût. Dans sa bouche dégoulinant de bave rougie, le jeune Victorien serrait le pénis d'Oscar Lumet.

Un gros sexe flasque avec ses testicules et ses poils noirs poisseux

de sang, sectionné au ras du pubis !

À peine si l'Exécuteur avait perçu un simple frôlement tout près de la jeep, dans la végétation qui bordait la route. Un froissement de feuilles, un souffle, presque rien. Mais instantanément alerté, son instinct de guerrier l'avait entièrement mobilisé, et la crosse du 92F s'était logée dans sa paume comme par miracle. Tapi dans l'ombre de l'arrière de la jeep et dissimulé en partie par le couvercle de la cantine où il cherchait à tâtons un chargeur de rechange, il avait aussitôt « senti » la présence hostile dans son environnement immédiat.

L'ennemi était là, tout près, sur le point d'attaquer. Un ennemi dangereux, qui semblait se déplacer sans toucher terre. L'instant d'après, il en eut la confirmation, quand soudain jaillie de nulle part, une ombre se profila dans l'ouverture de la glace de portière, un bras tendu vers l'intérieur, une arme pointée sur le siège du chauffeur. Mais surpris par la rapidité de l'attaque et gêné par le couvercle de la cantine, il perdit une fraction de seconde pour relever son arme au-dessus du dossier. Au même instant, il y eut des éclairs au bout de l'automatique adverse, suivis par trois « flops » caractéristiques. Incrédule, et durant une parcelle de temps, il réalisa que l'inconnu venait exactement de faire ce qu'il n'avait pas vraiment osé espérer si la situation se présentait. L'autre venait de flinguer son sac de voyage !

Mais, se rendant soudain compte de son erreur et mû par des réflexes prodigieux, l'inconnu avait sauté en arrière, à la demi-seconde précise où l'Exécuteur ouvrait le feu à son tour. Dès lors, tout se passa si vite que le guerrier n'eut qu'à peine le temps d'enregistrer les trois autres éclairs crevant la nuit à l'extérieur de la jeep. Et pas celui de savoir s'il avait touché son adversaire. Car, simultanément et complètement incongrue, une sonnerie résonna dans l'habitacle de la jeep, tandis qu'il encaissait un terrible choc à la tête qui l'envoya cogner contre la carrosserie. La sonnerie résonnait lointaine, tragique. Le cellulaire de Castaneda. Complètement décalé, l'Exécuteur se dit qu'il devait répondre. Il se redressa, tendit la main au hasard, trouva l'appareil par miracle et se dit qu'il était idiot de se préoccuper de ce genre de chose quand on était aux portes du néant. Une douleur violente lui vrilla le crâne, un gigantesque éclair aveuglant lui explosa dans les yeux et alors qu'une nausée montait en lui et que son pouce enfonçait instinctivement une touche du cellulaire, il se sentit plonger dans un puits noir et insondable.

L'autre salaud l'avait eu. Il fallait bien que cela arrive un jour. C'était dans la logique des choses de la vie... et de la mort.

Tout d'abord, Angie n'avait éprouvé qu'une sorte de léger malaise, comme si son instinct avait enregistré une anomalie, et que sa raison ne l'avait pas encore analysée. Un détail qui lui aurait échappé à l'ultime instant de son attaque. Une seconde au plus s'était écoulée depuis le dernier coup de feu et grâce à l'éclair de l'arme, l'image à forte luminosité enregistrée par son regard hypersensible s'était longuement gravée dans ses rétines. Un « cliché » insolite, qu'il n'arrivait pas à décoder complètement. À cause de l'éblouissement. En revanche, son instinct de tueur expérimenté l'avait aussitôt alerté et, dans un réflexe foudroyant, il avait sauté en arrière dans un bond prodigieux, à la parcelle de seconde exacte où un autre éclair avait jailli par la glace ouverte de la jeep. Déséquilibré, il s'était fait mal contre quelque chose, mais dans son poing, le canon du Walther s'était instantanément redressé et l'arme avait encore craché trois fois. Dans la confusion, Angie avait perçu une exclamation sourde, s'était persuadé d'avoir fait mouche et en avait ressenti une sombre joie, tout en s'affalant à la renverse.

Une longue et douloureuse chute, au cours de laquelle il s'était arraché des lambeaux de chair un peu partout.

Soudain, la chute avait cessé mais Angie ignorait tout de l'endroit où il avait échoué. Il avait voulu se redresser, avait glissé, cherché quelque chose à quoi se raccrocher, avant de retomber en arrière, et le supplice avait recommencé. Une nouvelle descente vers l'enfer.

Une descente qui semblait à présent devoir durer toujours. À une longue série de chocs sur des pierres, il comprit qu'il roulait dans la pente du ravin, dévalant sans pouvoir se contrôler vers le lit de la rivière tout en bas. Dans ses oreilles, il avait encore le petit « flop » caractéristique entendu au moment de l'éclair, et il ne réalisa vraiment ce qui était arrivé qu'en parvenant enfin à analyser la trop brève image restée gravée dans ses rétines.

Un sac. Un gros sac sur le siège du conducteur de la jeep. Il n'avait pas logé ses balles dans le type aperçu à bord de la jeep un peu plus tôt, mais dans un con de sac de voyage !

Une douleur cuisante et sourde à la fois lui cisailait le flanc de l'épaule droite à la hanche. Et tout en continuant à dévaler la pente et à se cogner aux troncs et aux rochers, Angie avait envie de s'insulter.

Il s'était fait avoir. Planqué à l'arrière de la jeep, le type l'avait attendu et l'avait assaisonné. Résultat, au moins une praline dans la viande, quelque part entre l'épaule et la hanche. Peut-être pas grand-chose, mais peut-être si. D'autant que maintenant, un mal de chien s'était réveillé dans sa poitrine.

Tout en roulant et en étouffant ses plaintes, le tueur comprenait qu'il avait foiré son contrat et qu'il allait passer pour un abruti. Un

sac ! Il avait flingué un simple sac de voyage ! En apprenant ça, on allait rire de lui, de l'île d'Aruba jusqu'aux portes de Miami ! Un désastre !

Enfin, la chute cessa. Si brutalement qu'Angie faillit hurler sous le choc violent. Un tronc d'arbre, une roche, n'importe quoi. Mais il avait très mal. Souffle coupé et les yeux pleins de larmes, il se dit qu'il vivait ses derniers instants, qu'il allait rendre l'âme dans ce ravin merdique et que ce serait finalement le mieux pour lui. La honte était pire que la mort.

Puis il se sentit plonger dans le gouffre sans fond de l'éternité, et ressentit un intense soulagement.

Paula Roberts allait s'évanouir. Sa raison avait basculé et elle se sentait ballottée entre les eaux d'un océan fangeux et puant, où elle s'enfonçait peu à peu. Elle ignorait comment elle avait pu ne pas éventer le piège à son arrivée mais, au moins, une certitude s'imposait désormais. Volontairement ou non, Oscar Lumet était l'instrument de ce piège. Saigné à blanc par l'ablation de son sexe, il était plus que mort et ne pourrait malheureusement jamais dire comment tout cela avait pu arriver. D'ailleurs, plus personne n'aurait envie de l'interroger. Mack Bolan était mort et elle allait mourir à son tour.

Mack Bolan la légende ! Finalement et comme certains fédéraux le prétendaient, cette renommée basée sur le feu et le sang était surfaite. Seule la chance lui avait permis de survivre jusqu'ici. Simplement, il n'avait jamais trouvé sur son chemin de violence l'adversaire digne de ce nom. Et en cet instant de désarroi total et de peur absolue, Paula Roberts s'en voulait terriblement d'avoir fait confiance à ce pseudo-justicier. Un mâle primaire et macho, comme la plupart de ses semblables.

Mais Dieu qu'elle avait peur !

— Tu en as assez vu ?

Dans son dos, l'agresseur de Paula avait encore resserré la clé de son bras et elle sentait son épaule sur le point de craquer.

— Qu'est-ce... que voulez-vous ?

C'était formidable. Paula Roberts savait qu'elle n'avait aucune chance de survie, pourtant, elle venait de parler. Peut-être pour savoir vraiment, peut-être seulement pour gagner du temps. Gagner du temps ! Tout le monde espérait ça, juste avant de mourir. C'était idiot. Ce sursis tant souhaité n'était en fait qu'un morceau d'agonie supplémentaire. Un supplice en plus.

— À la bonne heure, mademoiselle Roberts ! Vous venez de poser

la bonne question !

Une autre voix. Inconnue. Cassée, désagréable. Malgré sa peur et malgré la douleur, Paula Roberts essaya de tourner la tête. Pur réflexe qui fut sanctionné par un coup dans la tempe. Elle gémit, referma les yeux, redemanda dans un souffle :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Deux choses, ma belle, répondit l'autre. D'abord, je veux que tu nous dises où est le fumier qui a descendu mes gars au restau tout à l'heure ; ensuite, on veut savoir ce qu'est venu te dire cet enfoiré d'Alexandre Deprat dans ta piaule d'hôtel au Diamant l'autre soir. On sait déjà que cet enculé de flic te refilait des tuyaux sur le travail clandestin et tous ces trucs à la con, mais ça, on s'en cogne. Ce qu'on veut savoir, c'est les infos qu'il t'a données à propos des mules.

Les mules ! Les caïds de l'île savaient qu'elle enquêtait sur les réseaux des mules, les petits transporteurs à corps pour la dope transitant entre la Martinique et la métropole française ! Elle avait pourtant été d'une discrétion...

— Et magne-toi, salope ! Magne-toi de tout me dire, sinon, gare à ton joli cul !

Au même instant, des mains brutales s'étaient agrippées à la ceinture de son short et le tissu craqua en glissant brutalement vers le bas.

— Non ! hurla Paula Roberts.

— Tu peux gueuler. Ici, personne n'entend jamais rien.

Paula Roberts se mit à ruer, parvint à échapper aux mains qui la tenaient, mais ses genoux glissèrent dans la mare de sang et elle s'affala sur le flanc, le buste coincé entre les jambes de Lumet et celles de son boy. Aussitôt et tandis que des rires excités fusaient au-dessus d'elle, son short lui fut violemment arraché et, déjà, des mains forçaient ses cuisses.

— Non ! hurla l'Américaine. Salauds !

Une terrible gifle lui éclata la lèvre et alors que le goût du sang envahissait sa bouche, ses chevilles furent prises dans de véritables étaux et elle sentit un corps se caler entre ses cuisses. Au-dessus d'elle, la voix cassée insista, affreusement calme :

— T'as dix secondes pour tout déballer, ma belle. Une... deux... trois...

— Zéro !

Paula Roberts ne comprit pas qui avait parlé. Elle était ailleurs. Déjà au fin fond de l'enfer. Un enfer peuplé de crépitements sourds et rageurs. Ceux du dantesque brasier final.

CHAPITRE XIII

C'était bien une sonnerie de téléphone qui vrillait ainsi l'esprit devenu aérien de Pierre Castaneda. Un téléphone inaccessible, puisque Castaneda était mort. Normal. Rassurant aussi. La vie, c'était finalement assez fatigant et passablement dangereux. Seulement, Pierre Castaneda avait beau se dire que ce putain de téléphone n'existait pas, ce débile continuait à sonner. Agaçant, parce que Casta n'avait pas envie, mais pas envie du tout de bouger. Pas plus que celle d'ouvrir les yeux ou de répondre à cet emmerdeur.

Il le fit pourtant. Enfin, juste bouger. Le bout des doigts. Pour rien ou presque. À peine une sensation vaguement rugueuse. Comme du bois. Du bois ! Celui de son cercueil !

La peur et l'horreur lui firent ouvrir les yeux. Il ne vit que du noir. Ou plutôt du gris foncé, avec des tas de petites lueurs qui dansaient devant ses rétines. Genre lucioles.

— Pu... tain !

Sa propre voix l'angoissa. Sourde. Déformée. Désincarnée. Et la douleur vint. D'abord supportable, puis de plus en plus violente. Et pendant ce temps, ce con de téléphone continuait de sonner. Tout près de son oreille droite. Plus agacé par la sonnerie que par cet état bizarre et nauséux qui l'empêchait de se redresser, il finit par tendre la main, balayant prudemment des doigts ce qu'il avait d'abord pris pour le bois de son cercueil. Un plancher. Alors d'un coup, il se souvint. De tout. Et cela lui fit encore plus mal. Il savait qu'il était en train de mourir, et regrettait de ne pas en avoir déjà fini. Enfin, se souvenant aussi d'avoir téléphoné un peu plus tôt, il se sentit sursauter.

— Bordel !

L'Américain ! Son pote l'Amerlock avait eu son message ! Il fonçait déjà vers ici en essayant de le joindre pour le faire tenir bon !

— ... ça y est ! Ça décroche !

Surpris par le son de la voix, Castaneda comprit qu'il avait décroché le combiné sans s'en rendre compte. Collant sa bouche au micro, il coassa :

— Je... merde, c'est toi ?

Il ne savait pas ce qu'il disait. Bien sûr que c'était son pote l'Américain et qu'il...

— Patron ! J'y comprends rien.

Patron ! Qui téléphonait comme ça en plein bordel et en italien ! Dans l'état où son esprit se trouvait, Pierre Castaneda ne savait plus très bien dissocier les événements. Patron ! On l'appelait pour affaires ?

— *Pronto* ! apostropha une autre voix.

Sèche, autoritaire.

— C'est toi, Tonio ?

Tonio ne pouvait être qu'un des gus qui l'avaient allumé tout à l'heure. Et cette voix qui l'appelait ne pouvait être que celle d'un « collègue » ou de son boss.

— Tonio ! C'est toi ? Pourquoi tu réponds pas sur ton cellulaire ?

Un cellulaire. Les flingueurs étaient sacrément équipés, de nos jours. Galvanisé par une rage soudaine, l'ex-légionnaire cracha dans l'appareil :

— Son cellulaire à ton Tonio de merde, il... il est comme Tonio ! Transformé en tartare, ducon !

Sur la ligne, il y eut un silence pesant, avant que la voix autoritaire ne reprenne, un soupçon hésitante :

— C'est... c'est toi, Casta ?

Incrédule, le correspondant. Un rictus douloureux au coin de sa bouche ensanglantée, le Corse grinça :

— Non ! C'est ta sœur ! Transformé en tartare, ton Tonio. Comme tous ses copains ! Et tu sais comment ? À la grenade quadrillée ! Comme à la guerre !

Épuisé, Castaneda laissa sa tête rouler sur le plancher, haletant dans un ricanement sec :

— D'accord, Casta. Raconte ce qui s'est passé.

Le Corse laissa échapper un nouveau rire grinçant et réunissant tous ses reliquats d'énergie, il gronda :

— Ils ont buté mon clébard. Alors, je les ai butés. Tous.

Dans le combiné, il y eut des sons divers, des chuchotements, puis la voix autoritaire :

— Ils ont tué ton chien ! Mais ce n'était pas les ordres !

La voix quitta le combiné, semblant s'éloigner pour lancer à la cantonade :

— Qui a donné l'ordre de... Bon sang !

De nouveau dans le combiné, la voix autoritaire plaïda :

— Écoute, Casta, j'ignorais même que tu avais un chien. J'adore les chiens ! Je n'ai jamais ordonné à Tonio de faire ça. Je lui ai seulement dit de te demander où on pouvait mettre la main sur ce type qui a... Bon sang ! On pourrait parler de ça ailleurs qu'au téléphone, non ?

Un instant déstabilisé par le ton convaincant de son correspondant, l'ex-légionnaire se reprit et cracha de nouveau :

— Écoute, salope ! Je connais pas ton nom et j'ai jamais vu que tes esclaves pour nos affaires, mais je sais qui tu es. Une merde de mafieux sicilo ! Et je connais vos méthodes pourries ! Alors je sais que t'as donné tous les ordres nécessaires à tes flingueurs et t'as pas plus à foute des chiens que de ta propre mère ! Je sais aussi que les mecs dans ton genre ont laissé leurs couilles au vestiaire depuis longtemps. Mais... mais si t'as encore un reste de pénis fripé entre les guibolles, alors viens la chercher ici, l'adresse de la planque de mon pote, connard ! J'ai de quoi te recevoir ! De quoi massacrer tout ton bataillon de rouleurs de caisse de mes deux ! Après... après seulement, je pourrai lâcher la rampe et...

— Casta ! coupa l'autre au bout du fil. Je... écoute ! Je comprends que tu sois en rogne, mais pour le chien, je te jure... Bon. J'ignore si tu es gravement blessé, mais ce n'est pas ce que je voulais. Tiens bon ! Je t'envoie une équipe avec un toubib. Juré ! On se connaît ! Même si tu ne m'as jamais vu, je t'estime et...

— Ferme ta gueule, salope ! Tu me fatigues. Envoie tes gus et je les bute comme les autres !

— Non, non ! Mes gars vont tout nettoyer, enlever la viande froide, effacer les traces pour que tu n'aies pas d'emmerdes ! Pendant ce temps, le toubib va te faire transporter en lieu sûr. Tu seras soigné. Je te demande juste de me dire où est ce salaud qui...

— Va te faire foutre, connard !

D'une main lourde comme le plomb, Castaneda enfonça la fourche du téléphone et le silence revint. Bienfaisant. À cet instant, il sembla au Corse que les douleurs s'étaient un peu diluées. Une espèce d'anesthésie générale progressive où il restait pourtant éveillé et lucide. Suffisamment en tout cas pour comprendre qu'il perdait son sang à gros bouillons et qu'un organe vital au moins était touché. Il n'en avait plus pour longtemps, et il avait eu tort d'appeler l'Amerlock. Il fallait annuler. Trop de risques. Les flics, les tueurs de l'autre ordure...

Aussi, redécrochant le téléphone d'un geste mou, il recomposa au jugé le numéro de son cellulaire. Mais alors que la messagerie

s'annonçait sur la ligne et qu'il préparait son texte, il fut pris d'une violente nausée et son esprit bascula, s'enfonçant dans un univers fangeux. De très loin, il s'entendit gémir quelque chose de flou, puis il n'entendit et n'éprouva plus rien.

*
* * *

Tout au fond de ses enfers, Paula Roberts sentit une masse tomber sur elle. Un corps. Celui qui s'était engagé entre ses cuisses. Un corps immensément lourd qui l'écrasa. Folle de terreur et de dégoût, elle perçut d'autres staccati, entendit des cris, des plaintes inattendues et quelque chose de chaud se mit à lui couler dans les reins. Révulsée, le cerveau liquéfié, elle voulut se redresser, retomba sous le fauteuil en rotin, encore plus coincée qu'avant, car le boy s'était également à demi écroulé sur elle, la fixant d'un regard exorbité et poussant des plaintes de crucifié. Vision d'horreur, entre ses mâchoires crispées il avait conservé les parties génitales sectionnées de son patron et du sang coulait de sa bouche.

Paula Roberts aurait donné dix ans de sa vie pour s'évanouir. Mais rien à faire. Et de toute façon, elle n'avait sûrement plus qu'un tout petit instant à vivre. Car au-dessus d'elle des rafales, sonores cette fois, s'étaient mises à crépiter et des cris de douleur s'élevaient un peu partout. Un corps vint s'écrouler contre un pied du fauteuil, vomissant son sang par le haut du crâne et les membres agités de frémissements saccadés. Dans son cauchemar, la jeune femme n'avait même pas la force de hurler. Complètement paralysée, elle voyait maintenant des images en contre-plongée, éclairées par à-coups, au gré d'éclairs blêmes qui jaillissaient d'armes à peine entraperçues. Puis, aussi soudainement qu'il s'était déclenché, le vacarme cessa et les silhouettes manquèrent dans le décor. Ne restaient plus que l'odeur âcre de la poudre, quelques séquelles d'échos dans les oreilles et peut-être... quelques gémissements. Enfin, il y eut un bruit de pas presque silencieux et une paire de jambes vêtues de jean apparurent dans son champ de vision restreint.

— C'est fini, Paula.

Mack Bolan ! Il n'était pas mort ! La raison chancelante, Paula entendit encore :

— Allez ! Debout !

Elle fut tirée par un bras, quasiment arrachée au plancher visqueux qui semblait vouloir l'aspirer, puis littéralement propulsée dans un autre fauteuil en rotin, tout au bout de la galerie.

— Ne bougez pas. Je reviens.

Dans la fusillade, les vitres de la maison avaient été pulvérisées et les lampes sans doute brisées, car il faisait un noir d'encre. Tout juste si Paula devina la haute silhouette de Bolan qui s'éloignait, un P.M. au poing.

— Mack !

— *Don't move* ! répéta l'Exécuteur sans se retourner.

En quelques bonds silencieux, il s'était de nouveau porté au fauteuil des suppliciés, ramassant au passage la torche électrique du tourmenteur de la jeune femme. Recroquevillé sur la terrasse, le corps de ce dernier pissait le sang de partout et, non loin de là, un des autres tueurs poussait de lancinants gémissements en se tordant au sol tel un ver coupé en deux. Une rafale lui avait sectionné un avant-bras à hauteur du coude, achevant son chapelet mortel dans son buste épais. C'était l'unique survivant des quatre pourris surpris par l'Exécuteur. Se penchant sur lui et braquant le faisceau de la lampe dans ses yeux déjà vitreux, le guerrier gronda :

— Le nom de ton patron. Vite !

Donnant l'impression de ne pas avoir entendu, le moribond poussa un faible râle, griffant le sol à deux ou trois reprises. Lui enfonçant le canon du micro-Uzi dans le ventre, Bolan insista, implacable :

— Si tu parles, j'appelle un médecin.

Il l'avait souvent vérifié, dans la plupart des cas, les tueurs qu'il avait blessés suppliaient qu'on les soigne. Plus facile pour eux d'infliger la mort que de la recevoir.

— *Me... dico* ! gémit le tueur.

En espagnol. Dieu sait où la pègre locale recrutait ses hommes de main. Passant à la langue de Cervantes, l'Exécuteur recommença :

— *El nombre de tu patron* !

Mais l'autre n'en dit pas davantage. Comme une machine soudain privée d'un ressort essentiel, sa main cessa de griffer le sol et ses gémissements se turent d'un coup. Grâce à la torche, Bolan vérifia ce qu'il savait déjà. Celui-là était mort aussi. Comme tous les autres. Dans l'urgence et dans l'obscurité, le guerrier n'avait guère pu sélectionner. Résultat, retour à la case départ. Un massacre chez l'ennemi, une Paula Roberts apparemment bonne pour le psy, et pour lui-même, un char d'assaut sous le crâne et une cervelle en compote. Miraculeusement détournée par l'angle du couvercle de la cantine, la balle du tueur de la route avait quand même eu quelques conséquences. Le coin dudit couvercle en pleine tempe, à la vitesse d'un cheval au galop. Baraka insolente, mais côté aspirine mieux vaudrait voir grand.

Alors que Bolan se redressait, une nouvelle et faible plainte s'éleva dans son dos. Bon Dieu ! Victorien ! Il l'avait cru mort lui aussi !

Se précipitant vers le fauteuil, il découvrit l'horrible spectacle qu'il n'avait pas eu le temps de voir auparavant. Malgré son expérience des massacres et des tortures observés au long de toutes ces années de guerre contre la mafia, il ne put s'empêcher de grimacer.

— *Shit* ! s'entendit-il jurer. *Sons of a bitch* !

Ça, c'était destiné aux bourreaux de Lumet et de son boy. Les balles qui avaient déchiré leurs chairs étaient encore trop douces. Le plus délicatement possible, il ôta l'infâme chose de la bouche de Victorien, dénoua les liens qui le ligotaient à son patron-amant, le déposa sur le plancher en appelant doucement :

— Victorien ! Tu m'entends ?

Dans la lumière de la torche, il vit le sang qui coulait de son abdomen et comprit que là non plus il n'y avait rien à faire. Quand la voix du boy s'éleva enfin dans un gargouillis sinistre, il se pencha davantage pour essayer de comprendre :

— Je... pardon, souffla le jeune Black d'une voix finissante. Je... je ne voulais pas ! Mais ils sont... venus, ils ont menacé de tuer ma mère ! Alors... alors j'ai fini par accepter de... de les renseigner !

Contenant un nouveau juron, l'Exécuteur hocha la tête. Ainsi, Oscar Lumet n'avait pas trahi. Il l'avait été par son amant. Le schéma classique.

— Qui ça, ils ?

Pas de réponse. Juste un battement de paupières du moribond.

— Qui ça, ils ? Tu les avais déjà vus ? Tu les connaissais ?

— Jus... juste le box... eur ! M'sieur T... Tim !

L'Exécuteur savait de qui il parlait. Le colosse qui dirigeait l'interrogatoire de Paula quand il avait débarqué. Mort en premier. Le guerrier insista :

— Tu sais pour qui il faisait ça, monsieur Tim ?

— N... non !

Évidemment. C'était toujours comme ça. Ce furent d'ailleurs les derniers mots de Victorien. Il émit un violent hoquet, parut sur le point de se redresser, retomba à la renverse, l'arrière de la tête cognant sur le plancher. Au moins, il n'avait pas supplié qu'on le soigne. Se redressant péniblement à cause de l'atroce migraine qui vrillait l'intérieur de son crâne, l'Exécuteur alla rechercher Paula Roberts dans son fauteuil et l'entraîna en soufflant d'un ton un peu las :

— On n'a pas intérêt à traîner.

De ce côté, la boucle était bouclée, mais tout restait à faire.

— Ça va aller, soliloqua la jeune femme en refusant cette fois son aide pour marcher. Ça va aller.

Un peu plus tard et surveillant leurs arrières en souvenir du premier tueur qu'il savait avoir touché mais dont il ignorait le sort exact, le guerrier poussait Paula Roberts à l'intérieur de la jeep. À l'instant où il s'installait au volant, quelque chose de verdâtre attira son attention dans le vide-poche. L'écran à quartz du cellulaire de Castaneda. Un téléphone qui avait sonné durant son empoignade avec le premier tueur, et qu'il avait oublié par la suite. Un cellulaire qui affichait deux messages. Essayant d'ignorer les chevaux lancés au galop sous son crâne, l'Exécuteur activa la mémoire de l'appareil et, l'instant d'après, il jurait de nouveau :

— *Shit !*

Démarrant en trombe, il lança à l'adresse de Paula Roberts :

— Je vous dépose.

Semblant alors émerger d'un pénible sommeil hypnotique, la jeune Américaine tourna son regard vers lui et d'un ton qui se voulait assuré, elle renvoya :

— Sûrement pas !

Elle semblait déterminée et l'Exécuteur n'avait pas le temps de discuter. Même si le Corse était probablement déjà mort, il devait y aller. Sans, ou avec Paula Roberts.

CHAPITRE XIV

À plus de 2 heures du matin, les faubourgs de Fort-de-France étaient déserts, plutôt mal éclairés, et la zone industrielle de La Lézarde était sinistre. Seule manifestation de vie dans le secteur, les phares des voitures sur l'autoroute A1 toute proche, une bande de jeunes traînants qui les avait regardés passer de façon peu engageante, et quelques chiens errants, plus ou moins en chasse près de la rivière. N'ayant pas prononcé un mot depuis leur départ de Rivière-Pilote, Paula Roberts regardait défiler le paysage sans paraître le voir, triturant le sac de toile acheté pour elle par feu Victorien, et qu'elle avait récupéré sitôt la jeep réintégrée, pour y enfouir le Manurhin récupéré chez Lumet. Une arme dont le guerrier savait qu'elle brûlait de se servir à la première occasion. Cela se voyait à l'expression trop volontairement neutre de son joli visage. Tendue des pieds à la tête, la jeune femme faisait peine à voir et, pour la reconforter un peu, l'Exécuteur lui avait seulement dit un instant auparavant :

— Tu as été super.

D'abord, elle n'avait rien répondu, se contentant de fixer la route à travers le pare-brise, puis, alors qu'il croyait qu'elle ne dirait plus rien, elle avait hoché la tête en lâchant brièvement :

— O.K.

Un instant, il avait été tenté de la débriefer sur ce qu'elle pouvait savoir des structures mafieuses du secteur, mais il verrait cela plus tard. Quand elle aurait digéré sa soirée dramatique. Maintenant, la jeep cahotait sur les chemins ravinés de la Z.I. et l'Exécuteur scrutait d'un regard aigu chaque pouce de terrain et chaque parcelle d'obscurité. Ignorant en grande partie ce qui s'était réellement passé à la *Marexport*, il avait échafaudé une foule de scenarii possibles. Avec une seule certitude : Castaneda était dans le pétrin. À cause de lui ou de Paula Roberts, ce qui revenait au même. Restait à savoir si ceux qui lui cherchaient des crosses étaient encore sur place ou si tout était maintenant consommé. Dans ce dernier cas et compte tenu du deuxième message cellulaire du Corse, ce dernier était mal. Très mal.

Soudain alors qu'après quelques passages de reconnaissance ils revenaient vers le secteur sud où se trouvait la *Marexport*, la jeep se mit à tanguer, émettant un son caractéristique à chaque tour de roues.

— C'est pas vrai ! s'exclama sourdement l'Exécuteur.

Ils avaient un pneu crevé !

— Qu'est-ce qui se passe ? interrogea Paula Roberts.

Il n'eut pas à répondre, elle venait de comprendre. Stoppant le véhicule contre un mur aveugle à demi éboulé, Bolan scruta le secteur avant de décréter :

— Je vais changer la roue.

Il sauta à terre, s'affaira un moment, tandis que la jeune femme quittait la jeep à son tour pour allumer une cigarette en commentant :

— J'avais arrêté, mais après... je veux dire, l'autre soir, j'ai repris.

Elle parlait du soir du drame au Diamant.

— Après ce paquet, je m'arrêterai de nouveau.

Bolan n'était pas dupe. Ces bribes de dialogues anodins n'étaient pas innocentes. C'était sa façon à elle de reprendre pied dans la réalité. À chacun sa thérapie.

Un instant plus tard, alors que Bolan décrochait la roue de secours de l'arrière du véhicule, son sixième sens l'alerta soudain et il se statufia, scrutant le décor sinistre d'un regard vif. Ce n'était rien. Juste un froissement d'air, un gravier qui crisse, mais il le savait, on les observait. Brusquement, comme les acteurs silencieux d'un opéra d'avant-garde, cinq silhouettes grises émergèrent d'une zone d'ombre, juste derrière le dos de Paula Roberts.

— T'as une cigaretté, madame ?

Surprise, Paula Roberts ne marqua pourtant qu'un léger sursaut. Le jeune Black taillé en gymnaste qui demandait ça la détaillait de la tête aux pieds d'un regard qui en disait long. Se dominant parfaitement, elle hocha la tête et fouillant son sac de toile, en sortit son paquet de Marlboro qu'elle tendit avant de se reprendre :

— Un instant, dit-elle.

D'un geste, elle déchira le couvercle du paquet, offrit ce dernier au costaud en déclarant :

— Gardez-les. J'en ai d'autres à la maison.

Sur ses gardes et surtout contrarié par ce contretemps, Bolan avait noté un détail. Discrètement, la jeune Américaine avait extrait le Manurhin du sac en même temps que les cigarettes, le tenant à présent dissimulé sous la toile. Visiblement elle avait retrouvé les bons réflexes. Pendant ce temps, il observait le groupe, reconnaissant les traîneurs qui les avaient regardés passer un peu plus tôt. Le plus jeune ne devait pas dépasser les quinze ans, le plus âgé, le quémandeur de cigarettes, frisait les vingt printemps. Vêtus de jeans crasseux et coiffés de casquettes-pub aux visières tournées vers la nuque, ils jetaient sur

eux des regards à la dérobee, observant plus attentivement Paula que Bolan. Logique, et inquiétant. Car même après les épreuves qu'elle venait de subir, elle restait terriblement tentante.

— T'as un problème, M'sieur ?

Celui qui avait demandé les cigarettes regardait le cric et la roue démontée, l'air de s'en foutre éperdument.

— Exact, répondit Bolan. Mais ça va s'arranger.

Visiblement, sa stature, son calme et son look « militaire » en imposaient. Mais d'expérience, il savait qu'en cas de problème, ces bandes de jeunes désœuvrés pouvaient très vite devenir redoutables.

— Si tu veux, pendant que tu niques la fille dans la bagnole, on peut prendre ta roue et aller la réparer. Quand on reviendra...

— Je ne nique pas la fille, coupa Bolan, glacial.

— Ah ! fit le plus vieux en toisant lentement Paula Roberts d'un regard allumé. Pourtant, quand les mecs et les filles viennent traîner la nuit par ici, c'est pour baiser.

— Pas nous, renvoya Bolan, de plus en plus glacial.

L'ambiance s'était subitement alourdie et il se demandait comment la situation allait évoluer, quand Paula intervint, un léger sourire forcé aux lèvres :

— Ils ont raison. Ici, c'est souvent comme ça, la nuit.

Puis s'adressant au leader du groupe, elle demanda :

— Combien tu prends, pour réparer le pneu ?

Les cinq zonards échangèrent des regards, et d'un air faux-jeton, le leader questionna :

— Vous êtes américains ?

— Australiens, mentit Bolan.

Les Yankees n'était pas bien vus partout. Toujours aussi faux-jeton, le costaud déclara d'un ton méprisant :

— Le fric australien, on s'en tape. On veut des dollars US.

— Combien ? s'enquit Bolan.

La moutarde commençait à lui monter au nez et l'ambiance s'alourdit davantage. Faisant mine de soupeser sérieusement le problème, le costaud réfléchit un moment, avant de décréter d'un ton sans appel :

— Cent dollars.

Ça mettait le kilo de caoutchouc local au prix de l'or. D'un battement de cils, Paula fit signe à Bolan d'accepter.

— Où et quand ? interrogea le guerrier.

— Dans une heure, ici.

— Dans une heure, mais pas ici, contra l'Exécuteur en désignant les lumières lointaines de l'A1. Dans une heure, à la bretelle d'entrée d'autoroute de Four à Chaux.

Lors de sa première visite à la *Marexport* dans la journée, il avait vu le nom en question sur une plaque à l'endroit indiqué.

— D'accord, accepta le chef de bande en tendant une main et en frottant le pouce contre l'index. Dans une heure. Ça te laisse le temps de bien niquer la fille.

Résigné, Bolan ouvrit son blouson, sortit les billets verts exigés et, d'un coup sec, les déchira en deux sous les yeux incrédules des jeunes Blacks.

— Moitié maintenant, moitié à la livraison, dit-il. Maintenant, cassez-vous.

Dans le mouvement, son blouson ouvert avait laissé apercevoir la crosse du 92F enfilé dans sa ceinture et les regards fouineurs des Blacks changèrent aussitôt d'expression. L'instant d'après, poussant la roue devant eux, les cinq traîneurs s'éloignaient, très intrigués. Exhalant un léger soupir de soulagement, Paula Roberts pressa :

— Allons garer la jeep plus loin. On ira chez votre copain à pied.

En d'autres circonstances, l'Exécuteur aurait peut-être ajourné son projet. Dans son univers de clandestin, même voyou un témoin constituait un danger potentiel. Seulement, il y avait l'ex-légionnaire et son problème, et le guerrier ne pouvait le laisser tomber. Mais alors qu'il achevait de remonter la roue de secours, son instinct l'alerta pour la deuxième fois d'une présence dans le secteur. Une présence hostile. Alors, sous le regard inquiet de Paula Roberts, sa main fila sous son blouson.

C'était une nuit maudite.

Dans l'espace fangeux où il flottait aux portes de la mort, Pierre Castaneda n'avait plus la notion des choses. Quelque part tout au fond de son cerveau moribond, il savait seulement que tout était noir et lugubre et qu'il n'avait que des ennemis.

— Hé ! Casta !

L'ex-légionnaire eut l'impression de voir une lumière, voulut ouvrir les yeux et n'y parvenant pas, il se contenta d'un vague grognement dépité. Cette lumière était peut-être celle du Paradis, peut-être le reflet des flammes de l'enfer.

— Casta ! Réveille-toi !

Une voix humaine ! Un accent ! Soudain, le contact se fit dans son esprit et une sombre joie le submergea. Essayant d'ouvrir les yeux mais toujours sans succès, il parvint à souffler :

— Putain, le Ricain ! T'as... t'as eu mon message !

Autour de lui, il y eut des bruits confus, des chuchotements entrecoupés de silences. Le Corse se sentit soulevé, manipulé, reposé quelque part, tandis que d'autres sons naissaient dans son environnement.

— Là ! fit la voix à l'accent US. Là ! Tout va bien, Casta !

Le Corse se sentait maintenant presque bien. Il flottait toujours, mais son univers fangeux s'était mué en un lieu étrange, où les choses n'avaient plus d'importance, et où la douleur n'avait plus vraiment cours. À peine une sorte d'engourdissement presque agréable.

— Casta ! Ça va ?

— Hum ! s'entendit soupirer l'ex-légionnaire.

— Bon ! Dis... maintenant, il faut qu'on trouve ton copain. On a besoin de lui.

Son copain ! Depuis la légion, Pierre Castaneda n'avait eu qu'un seul copain. Son chien Mi-Black. Et justement Mi-Black, des ordures l'avaient...

— Non !

Comme un noyé émergeant des abysses, le Corse avait soudain ouvert les yeux, tentant de se redresser dans un sursaut de tout le corps. Il avait pris cette voix à l'accent US pour celle de l'autre Américain !

Il fut rallongé de force et tandis qu'une lumière livide l'aveuglait, l'homme à l'accent US grinça :

— Putain ! Je te jure que tu vas parler, sale con de Corsico !

Malgré sa corpulence de jeune athlète légèrement gonflé aux poids et altères, le jeune Robert Tégault semblait se mouvoir sur un nuage. Sautant les éboulis en silence et dévalant le chemin sur ses baskets sans le moindre bruit, il songeait à ces dollars qu'il allait gagner si facilement, et à cette liasse de francs que les autres lui avaient promise. Il aurait préféré toucher les dollars en premier, mais il devait d'abord remplir la première moitié du contrat. En quelques derniers bonds dans la nuit, il fut bientôt dans la venelle qu'il connaissait déjà et où la voiture attendait, tous feux éteints. À peine arrivé près de la portière, une voix venue de l'intérieur l'apostropha :

— *Allora !*

Puis aussitôt, la même voix se reprit dans un français déformé par l'accent :

— Alors ! Tu l’as vu ?

— Ouais, acquiesça le jeune Black d’un ton suffisant. Même qu’il est pas tout seul et que sa gonzesse, je me la ferai bi...

— Ça va ! Qu’est-ce qu’ils font ?

Le jeune costaud expliqua ce qu’il avait vu et parla de la roue que ses copains et lui avaient emportée à réparer. Sur le siège voisin du chauffeur, un autre type ricana :

— T’es un malin, toi !

Touché par le compliment, le Martiniquais gonfla le torse et tendant sa large main vers le haut, il fit observer, l’air important :

— Bon. Aboulez le fric, maintenant.

Il entendit des crissements de billets, sentit ces derniers emplir sa paume et recula d’un pas pour essayer d’y voir plus clair. Mais il faisait décidément trop noir et la voix à l’accent italien grinça :

— Y a le compte. Maintenant, fous le camp.

En d’autres circonstances, Robert Tégault aurait fait jaillir le cran d’arrêt qu’il portait toujours sur lui, rien que pour apprendre à ce con à être plus respectueux. Ces empaffés de Blancs n’avaient que mépris pour les Blacks. Un jour, tout ça se paierait au centu...

— T’as entendu ? Vire de là, *finocchio* !

Simultanément, le jeune costaud avait perçu un petit bruit qu’il connaissait bien. On entendait ça dans tous les films de télé. Le bruit d’une culasse de calibre. Ivre de rage impuissante, il recula encore, hésita une seconde, finit par se résoudre à disparaître. Dans la voiture, un deuxième ricanement résonna près du chauffeur, suivi d’une insulte :

— Minable !

— Qu’est-ce qu’on fait ? interrogea le conducteur.

— *Momento*. Marco a dit de prévenir, on prévient. Il nous précisera ce qu’on doit faire.

Le chauffeur n’insista pas. Dans l’ombre, il y eut un léger grésillement près de lui. Celui du talkie-walkie avec lequel son voisin communiquait depuis un moment. Mais alors qu’il renversait la nuque contre l’appui-tête de son dossier pour se détendre en attendant les ordres, il perçut un frôlement près de sa portière. Le jeune Black s’était aperçu qu’ils l’avaient eu sur le fric et ce con revenait à la charge. Tournant la tête, le Sicilien arracha son vieux Beretta de sa ceinture en grondant d’un ton mauvais :

— Hé, *stronzo* ! Tu cherches les emmerdes, ou qu...

La fin de sa phrase lui resta dans la gorge.

Quelque chose de dur et de glacé venait de s'enfoncer dans sa bouche ouverte, lui fracassant une incisive au passage. Il n'eut pourtant pas vraiment le temps d'avoir mal. Il entendit un son bref et étouffé, et simultanément, un ouragan balaya l'intérieur de son crâne. Quand sa nuque éclatée percuta l'appui-tête, il était déjà très loin. Au bout de l'univers. Il n'entendit donc pas la voix sépulcrale qui ordonnait à son voisin :

— Éteins le talkie !

Il n'entendit pas non plus son collègue crier :

— Eh ! Les gars, je...

Pas plus qu'il ne sursauta quand le deuxième coup d'ouragan balaya l'air autour de lui, et qu'un autre sang que le sien l'éclaboussa.

CHAPITRE XV

— Où il est, ton putain de copain ? Où il est !

Maintenant, malgré les bourdonnements dans ses oreilles, Pierre Castaneda entendait parfaitement.

En émergeant un peu plus tôt de sa torpeur poisseuse, il avait d'abord cru qu'il retomberait dans les vapes sitôt la première bousculade, mais, contre toute attente, son organisme résistait et il y voyait même beaucoup plus clair. Derrière le faisceau de la lampe torche, il distinguait trois silhouettes sombres. Deux debout près de la porte du bureau, une plus massive, penchée sur lui et lui braquant la lampe dans les yeux. Celui que le Corse avait en premier lieu pris pour l'Amerlock à cause de son accent US. Apparemment le chef. En tout cas, c'était lui qui posait les questions. Ou plutôt *la* question. Toujours la même. Bizarre, cette fixation. Car lui aussi avait participé à la fusillade de Sainte-Anne. En fait, tout autant que l'Américain. Un mort pour chacun. Alors malgré son état et cette certitude de mourir dans très peu de temps, l'ex-légionnaire se posait des questions.

Ce type devait être sacrément important pour la mafia locale.

— Tu veux pas parler, hein ! gronda le type à l'accent du Bronx. Tu veux jouer au héros ! *Molto bene* !

Entre ses paupières mi-closes, l'ex-légionnaire vit le type se redresser et faire signe aux deux autres qui s'approchèrent aussitôt pour le saisir aux épaules et aux jambes. Bravement, le Corse tenta une ruade, mais il était épuisé et ses membres étaient trop mous. Alors, refermant les yeux, il laissa faire, sachant en tout état de cause que son supplice ne durerait pas longtemps. Car il ne se faisait aucune illusion. Ces ordures allaient lui mener la vie dure. Jusqu'à ce qu'il cède ou qu'il crève.

Et comme il ne céderait pas...

Replongeant peu à peu dans un état second, il comprit vaguement qu'on le descendait par l'escalier et qu'on l'allongeait de nouveau sur une surface rugueuse. Il sentit des présences un peu partout et plusieurs personnes s'affairèrent sur lui en silence. Encore une fois et presque malgré lui, il eut le réflexe de tenter de se débattre quand on le déshabilla et qu'on commença à lui lier bras et jambes. En vain.

Quand il fut immobilisé, il eut une sensation de piqûre dans l'avant-bras et il fit l'effort de rouvrir les yeux. À travers une espèce de brume et dans le rayon d'une torche, il distingua des silhouettes qui bricolaient les rampes fluos pendues aux poutrelles, tandis que, penché sur lui, un autre type semblait concentré sur une tâche délicate. Mais trop faible pour se redresser, le Corse ne pouvait voir ce qu'on lui faisait. À cet instant, le pourri à l'accent du Bronx entra de nouveau dans son champ de vision, juste à l'instant où une lumière d'aquarium s'allumait sous les poutrelles. Ils avaient trouvé des vieux tubes dans un coin et bricolé de nouveaux branchements.

— Tu te sens mieux, Corsico ?

Au ton du salaud, l'ex-légionnaire comprit que le pire était à venir. Mais dans sa vie de barouds, il avait souvent vu la mort de près et enduré pas mal de souffrances. Fataliste, il se dit que cette fois ne serait qu'une de plus. Avec la paix éternelle au bout du compte.

— Normal que tu te sentes mieux ! Tu vois qu'on a tenu parole. On a amené un toubib avec nous et t'en es déjà à ta deuxième piqûre de morphine ! Le luxe, non ?

De la morphine ! Pas étonnant qu'il souffre moins. Plus intrigué qu'angoissé, le Corse gronda faiblement :

— Sympa, les mecs !

Du sang sourdait entre ses lèvres et il avait l'impression d'en avoir partout sur la figure et dans les cheveux. Il avait toujours envie de vomir, mais il ne voulait pas leur donner le spectacle de la peur. Malheureusement, à cet instant, son regard s'éclaircit légèrement et ce qu'il vit au-dessus de lui le révolta. Mi-Black. Son pauvre cadavre était là, suspendu juste au-dessus de son visage, entre les deux fluos bricolés. Un cadavre de chien d'où les humeurs et d'autres choses coulaient lentement, tombant en filets visqueux et lui inondant tout le haut du corps. Fixant sur le Corse ses petits yeux cruels en boutons de bottines, le chef des ordures grinça d'un ton vicieux :

— Tu l'aimais, ton clébard, hein ?

Révolté de haine, et de peine pour Mi-Black, Castaneda ne répondit pas et l'autre reprit :

— On a tort de trop aimer ces cons de clebs, Casta. C'est comme les bonnes femmes. Un jour, ils finissent par nous chier sur la gueule.

C'est à peine si l'ex-légionnaire écoutait. Maintenant, il savait ce qui coulait des boyaux découpés de son pauvre Mi-Black. C'était chaud et dégueulasse, mais il pouvait supporter ça. Il en avait vu d'autres. Si cet abruti croyait le transformer en donneuse avec ce genre de méthode, il pouvait toujours...

— Maintenant, toubib, à toi de jouer.

Au ton du pourri, Castaneda comprit qu'il n'en avait pas encore fini. Et quand il vit luire l'acier d'une lame dans la main gantée du « toubib » et que cette lame descendit vers son abdomen, il referma les yeux. C'était encore pire que tout ce qu'il avait imaginé. D'autant qu'à voir la tête du « toubib », on savait d'emblée que ce type n'avait rien d'un médecin. Un simple petit flingueur qui se faisait la main. En guise de confirmation, le chef tueur railla sombrement :

— T'as raison de pas regarder, Corsico. Le toubib, c'est pas vraiment un expert du bistouri. Mais avec toute cette morphine, tu sentiras presque rien quand il va tailler ta bidoche.

Un temps mort, puis :

— On s'est dit que ce serait une bonne idée de vous réunir, toi et ton clébard. Vous réunir vraiment. Complètement.

Le mafieux marqua une pause, questionna soudain :

— Tu sais quel jour on est ?

On était vendredi soir. Castaneda le savait mais ne voyait pas le rapport. L'autre expliqua :

— On est vendredi soir et on a tout le week-end, Casta. Tout le week-end pour te faire parler.

— Va... te faire foutre !

Un petit rire résonna au-dessus du Corse et le pourri reprit d'un ton gourmand :

— Quand la charogne de ton clébard sera dans ton bide et quand le toubib t'aura recousu, tu sentiras encore pas grand-chose. Toujours la morphine, bien sûr, mais l'expérience aussi. Je l'ai déjà dit, notre bon Doc est un expert. Sauf quand il est en manque. Mais là, on lui a donné ce qu'il faut. Pure colombienne. Tu vas voir, il est génial. Malheureusement, dans une heure... peut-être moins, ça va te chauffeur les boyaux, mec. Alors toi, tu vas commencer à gueuler. À vraiment gueuler très fort. Cette masse en décomposition dans ton bide, l'infection, tout ça... enfin, tu vois le topo. T'as déjà une bastos dans le colon, sans parler de deux ou trois autres dans la viande, alors, forcément, tu vas pas rigoler !

C'était hideux. Pierre Castaneda aurait dû hurler d'horreur. Pourtant, il restait là, ficelé sur sa caisse, les yeux clos et respirant presque normalement grâce à la morphine.

— T'es prêt, toubib ?

— Euh... oui, prêt, Marco, répondit l'intéressé d'une voix un peu molle. Tenez-le quand même bien, hein !

Castaneda faillit se mettre à hurler. Un accès de panique qui ne dura qu'une seconde ou deux, mais cela dut se voir, car le chef

demanda avec une fausse sollicitude :

— Alors, Casta ! Tu nous dis où il est, ton putain de cop...

Lui coupant la parole, quelque chose tomba sur le coin des caisses où le Corse était attaché. Quelque chose qui ricocha en émettant un son métallique presque joyeux, et qui brilla une seconde ou deux dans la lumière, avant de finir sa course sur le ciment, juste aux pieds de Marco, le chef tueur. Incrédule, ce dernier baissa les yeux, et découvrant l'objet en question, il apostropha l'homme au bistouri avec son accent du Bronx :

— T'es pas net, « toubib ». T'es en train de paumer tes ronds.

— Hein ! fit ce dernier sans comprendre.

Pendant ce temps, Marco le *caporegime* s'était baissé pour ramasser la pièce. Se redressant, il la palpa distraitemment, fut intrigué par sa forme. L'observant dans la lumière glauque des fluos, il fronça les sourcils en s'étonnant :

— Qu'est-ce que c'est que ce machin !

— Une médaille, sale pourriture !

C'était une voix lugubre et ses échos résonnèrent sous les poutrelles de l'atelier. Statufié et fouillant d'un regard incrédule l'ombre d'où la voix s'était élevée, Marco hésita.

— Qu'est-ce que...

Sans qu'il l'ait vraiment décidé, sa main droite avait ébauché un geste vers l'ouverture de sa veste, tandis qu'autour de lui, ses hommes incrédules tournaient à présent la tête dans tous les sens. Sortant enfin le Smith & Wesson 9 mm de sous sa veste, le *caporegime* lança d'une voix menaçante :

— Hé ! Qui est là ?

Il y eut un silence et tandis qu'un peu partout les canons d'armes des *soldati* cherchaient instinctivement une cible, la voix lugubre résonna de nouveau sous les poutrelles pour annoncer d'un ton glacial :

— Chez vous, on m'appelle le grand Fumier !

Il sembla alors que la scène se figeait comme dans un film arrêté. Puis, pivotant sur lui-même avec une rapidité folle pour tourner son arme vers la voix, Marco hurla :

— Putain ! C'est Bolan !

Il y eut une seconde de flottement, puis un autre flingueur situé derrière lui cria en se jetant à terre :

— *Attenzione* ! Il est là !

Paraissant soudain mus par une mécanique invisible, les réflexes

des autres *soldati* jouèrent en même temps et les armes se levèrent dans tous les sens, cherchant une cible. Malheureusement autour d'eux, l'atelier à l'éclairage de morgue gardait son secret. S'accroupissant et écarquillant ses petits yeux en boutons de bottines, Marco fouillait le vide d'un air incrédule. Inquiet aussi. Et comme s'il doutait encore, il cria de nouveau :

— Hé ! Si t'es vraiment Bolan le Fumier, montre-toi un peu !

Il ne voulait pas se l'avouer, mais son cœur s'était mis à battre un peu vite. Pas vraiment de la trouille. Seulement de l'excitation. Il n'y croyait pas vraiment. Tous les *amici* du monde voyaient la grande Salope partout. Une véritable obsession. On avait tout raconté sur le Fumier. Y compris qu'il était invincible, que les plus grands caïds s'étaient pété les crocs sur lui. Une légende ! Tu parles !

— Montre-toi, grand con !

— Je suis là.

Il y eut un bruit sur la droite de l'entrée de l'atelier et, d'un coup, tout se déchaîna. Un ouragan de feu, de plomb et de mort qui se mit à tout balayer sur son passage, ravageant les caisses, cassant les moteurs, trouant les coques, repoussant tout le monde au fond du local.

S'étant aussitôt jeté à terre, mais en *caporegime* d'expérience, Marco comprit aussitôt la manœuvre. Bolan ou pas, le type qui les allumait avait réussi à les éloigner des caisses sur lesquelles gisait le Corse. Sauf le toubib qui avait morflé, gisant maintenant par terre, baignant dans son sang et quasiment décapité. Sauf aussi deux flingueurs, planqués entre la coque d'un canot et un établi situé à proximité. Maintenant trop mal placé pour agir lui-même, Marco leur cria :

— Butez le Corsico ! Butez le Corsico !

Il vit ses gars se redresser et pointer leurs P.M. vers le moribond, mais des éclairs jaillirent sur leur droite et ni l'un ni l'autre n'eut le temps de tirer. Le crâne éclaté, le premier s'écroula sur le deuxième, l'inondant d'un flot de sang, tandis que ce dernier encaissait une rafale et plein poitrail et disparaissait derrière le canot, giclant du rouge de partout.

— Bordel ! hurla le *caporegime* en vidant le chargeur de son S&W.

Il ne savait plus comment réagir. Le Fumier n'était qu'une ombre mouvante. Ce n'était d'ailleurs peut-être même pas lui qu'il venait de voir et... Mais soudain, l'ombre réapparut sur sa gauche et des éclairs jaillirent de la nuit. Dépassé, Marco roula de côté, tourna son flingue et pressa encore la détente. En vain. Chargeur vidé. Les entrailles nouées et un juron dans la gorge, il roula encore de côté, cherchant à

ramasser le P.M. d'un *soldato* tué. À l'instant où il s'en emparait, il fut catapulté en arrière par une série de chocs terribles, dans le bras droit et dans l'épaule. Étouffant un cri, il se mit à ramper, poursuivi par des hordes de frelons dévastateurs. Comme dans un cauchemar, il aperçut un cadavre couché devant lui, le contourna, en trouva un autre et tandis qu'il bifurquait pour échapper aux rafales, il vit encore deux *soldati* s'écrouler non loin de là.

Alors d'un coup, sa raison bascula et P.M. au poing et se redressant comme un dément, il se mit à arroser les éclairages bricolés, tout en plongeant vers la sortie, certain d'être transformé en viande hachée avant de l'atteindre. Mais, contre toute attente, il franchit l'ouverture, glissa, faillit s'écrouler et se rattrapa in extremis, percutant de plein fouet une mince forme claire qui venait de jaillir devant lui.

Dans le choc, son épaule blessée parut s'arracher. Fou de douleur, il entendit une brève plainte, sentit la forme claire s'accrocher à son bras armé, puis s'écrouler contre lui... dégageant au passage un léger parfum de musc.

CHAPITRE XVI

Il semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis le premier coup de feu, mais quelques secondes seulement avaient suffi à l'Exécuteur pour éclater au moins quatre pourris. À cause du bistouri qui menaçait Castaneda à son arrivée, il avait dû agir dans l'urgence.

D'ailleurs, tout n'avait été qu'urgence, depuis qu'il avait surpris les deux guetteurs dans leur voiture à l'extérieur. Urgence pour tirer les vers du nez au survivant, urgence pour l'éliminer quand l'autre avait réussi à extraire son calibre de secours de sous son siège, urgence pour récupérer son arsenal dans la jeep et vérifier que le secteur était clean, urgence pour convaincre Paula de se planquer en l'attendant, urgence encore pour arriver jusqu'ici avec un minimum de discrétion, couper le cou du guetteur rencontré dans la cour... et pour constater enfin que l'affaire était mal engagée, mais qu'il n'avait pas le choix.

Maintenant il était dans la bagarre et il ignorait à combien de furieux il avait exactement affaire.

Apparemment beaucoup. Des ombres jaillissaient encore un peu partout et les rafales se succédaient, l'empêchant de porter secours au Corse. Des rafales courtes. Professionnelles. Des flingueurs entraînés, qui, passé le premier instant de saisissement, semblaient s'être repris. Plus un cri, moins d'erreurs tactiques. Brèves apparitions, juste le temps de lâcher leurs chapelets mortels. Mais le guerrier avait d'emblée profité de deux avantages. La surprise et sa position.

Le pont d'un petit cabin-cruiser monté sur plate-forme roulante, qui lui permettait de surplomber ses cibles. Seul inconvénient, la présence du Corse l'empêchait d'arroser trop large.

— Où il est, ce pédé ? Où il est ?

L'Exécuteur eut une esquisse de sourire glacé.

Le *soldato* qui venait de crier ça avait laissé apparaître son arme au sommet d'un monticule de caisses, balançant ses rafales tous azimuts, visiblement dans un simple but de couverture. Sous la pression imposée par le guerrier, on frisait la panique. Il hurla encore :

— Marco ! Où tu es ?

Décidément, il cherchait tout le monde. Et il s'énervait de plus en plus, tirant à présent avec deux P.M. et dans toutes les directions.

Encore un peu et il ferait le vide chez ses copains. Non loin de là, l'un d'eux l'apostropha :

— Oh ! Fais gaffe !

Tout ça en italien. Ou plutôt en sicilien. Depuis le temps que l'Exécuteur œuvrait contre les *amici* de tous bords, il savait faire la différence. Mais tout en observant la scène et guettant l'instant où l'autre se découvrirait suffisamment, l'Exécuteur avait aperçu le costaud qui fonçait vers la sortie. Celui qui avait interrogé Castaneda un peu plus tôt. Il le vit disparaître derrière des rayonnages, reparaître entre deux rangées de caisses, à quelques mètres seulement des portes grandes ouvertes, balançant une rafale dans les fluos restants et en explosant deux sur trois. Instinctivement, le guerrier avait levé le canon du micro-Uzi et lâché une courte rafale, recherchant aussitôt un nouvel angle de tir pour réajuster en cas de nécessité. Un bref instant, il crut avoir fait mouche, mais une seconde plus tard et le temps d'un éclair, il vit le pourri plonger dans l'ouverture de la sortie. D'un mouvement instantané, il envoya une deuxième rafale, vit nettement le type catapulté en avant comme poussé par les balles. Mais il disparut aussitôt et Bolan fut obligé de l'oublier, car les autres avaient maintenant repéré sa position.

— Putain ! cria l'un d'eux. Il est là ! Sur le rafiot !

Aussitôt, ce fut un feu d'enfer et l'Exécuteur dut se mettre à couvert. Mais tout en se plaquant au pont, il avait aperçu trois ombres qui refluaient vers le fond de l'atelier. À la fois pour se protéger derrière un container, et aussi pour tenter de le prendre à revers. En se planquant là, ces minables s'étaient certes protégés d'éventuels tirs directs, mais ils venaient d'offrir au guerrier l'occasion qu'il attendait. Les éclats d'une grenade quadrillée feraient merveille et leurs ricochets seraient stoppés par les containers, épargnant ainsi le pauvre Castaneda.

Déjà, Bolan avait décroché de sa ceinture une des grenades achetées au Corse, et fait sauter la goupille en retenant la cuiller du pouce. Quand il fut certain que Castaneda ne risquait rien, il balança la « poire ». Décrivant une courbe précise, celle-ci monta vers les poutrelles, redescendit lentement avant d'aller finir sa chute exactement où Bolan l'avait souhaité. D'abord il ne se passa rien puis, soudain, un type s'exclama :

— Qu'est-ce que...

L'explosion lui coinça le reste dans la gorge.

Une explosion sourde, suivie de sons métalliques, tandis qu'un épais nuage de poussière et de fumée s'élevait au-dessus de l'endroit. Trop éloigné, le dernier tube fluo avait encore résisté. L'Exécuteur

engagea un nouveau chargeur dans l'Uzi et, d'un bond, il sauta sur un empilement de caisses, traversa une partie du local pour atterrir sur le plateau du Fenwick levé au niveau du bureau-galerie. Sous lui, un miraculé hurla :

— Là ! Là !

Mais il semblait seul, car personne ne tira et il dut le faire lui-même. Hélas pour lui, le guerrier l'avait aperçu au cours de sa progression et d'une micro-rafale d'Uzi, il lui fit éclater le crâne. Enfin, dans un dernier bond, il se retrouva sur la galerie dévastée, d'où, grâce à la vue plongeante, il put vérifier que l'arrière du container n'était plus occupé que par des cadavres. Poussant son investigation, il put se rendre compte qu'il en était maintenant de même partout. Au moins sept morts, sans compter le chef qui s'était enfui... et qui l'attendait peut-être dehors. Mais il devait courir le risque. Castaneda n'était pas mort. Il ne pouvait l'abandonner comme ça. Alors, certain de bénéficier au moins d'un sursis, l'Exécuteur dévala l'escalier, alla se pencher sur le blessé, fit aussitôt la grimace.

À moins d'un miracle, l'ex-légionnaire avait mené son dernier combat. Qu'il vive encore tenait du prodige. Détachant ses liens tout en surveillant le secteur, Bolan appela :

— Casta ! Tu m'entends ?

Dans un premier temps, le Corse demeura sans réaction mais, au deuxième appel, il battit des paupières en grognant :

— Je suis pas sourd.

Esquisse d'humour vraisemblablement due à la morphine.

— Écoute, Casta, dit Bolan en se penchant tout près. On n'a pas beaucoup de temps. Tu les connais, ces gus ?

Des bulles rouges crevant au coin de sa bouche, l'ex-légionnaire grogna :

— Je... les connais... mais je sais pas... juste un numéro de cellulaire. Pour les affaires.

C'était déjà ça. Bolan insista encore et le Corse finit par énumérer laborieusement une suite de chiffres, avant d'avouer sombrement :

— Mais j'ai fait vérifier, c'est... enfin, c'est pas un numéro privé. Ligne de société... Iles Caïmans.

Encore une petite combine de paradis fiscal. On appelait ça une « place bancaire ». La mafia les contrôlait presque toutes.

— O.K., fit Bolan, dépité. Mais tu connais au moins un nom. Un truc qui me mettrait sur la voie.

— Ouais ! eut la force de railler le Corse. *Signore* Armando. Mais...

— Mais ? pressa Bolan.

— Mais... mais le mec qui tenait les rênes avant... avant lui, c'était Armando aussi. Tous Armando !

Déçu, le guerrier hocha la tête.

— O.K.

— Désolé, mec.

Un silence, et le Corse graillonna :

— Dis... tu les as tous baisés, ces lopes ?

— Possible, hasarda l'Exécuteur.

— J'ai entendu, tout à l'heure. Tu... t'es vraiment ce mec qui leur mène la vie dure ? Cet Exécuteur ?

— Affirmatif.

— Putain ! Content... de t'avoir rencontré !

Pas rancunier, l'ex-légionnaire. C'était quand même à cause de cette « rencontre » qu'il était en train de crever. Mais comme s'il devinait les pensées de Bolan, il ajouta dans un effort :

— Te bile pas, collègue. La... la révérence à mon âge, c'est dans la... logique.

Il parlait de moins en moins bien et sa face se convulsait de nouveau sous la souffrance. Les effets de la morphine commençaient à diminuer. Mais le Corse avait encore assez de force et, refermant sa pogne ensanglantée sur le bras de l'Exécuteur et levant sur lui son regard pâle, il gronda :

— Si tu trouves cet Armando, mec, emb... embrasse-le pour moi.

Dans les prunelles délavées du Corse, une lueur avait fulguré. Impitoyable. Pierre Castaneda avait dû lui aussi être un sacré guerrier. Les chairs éclatées de la première vague ennemie sur les lieux en faisaient foi. Bolan hocha la tête :

— Juré.

Une expression de contentement dans les yeux mais d'une voix de plus en plus altérée par la souffrance, le Français murmura :

— Allez ! Casse-toi. Vite. Les pandores vont... plus tarder.

Il avait raison, pourtant, Bolan ne pouvait pas le laisser comme ça. Mais comme si, une nouvelle fois, le Corse avait lu dans ses pensées, il ricana dans un spasme douloureux :

— Surtout, n'oublie pas... mon petit cadeau, mec.

Incrédule, l'Exécuteur questionna :

— De quoi tu parles ?

Esquissant le geste d'appuyer sur une détente, l'ex-légionnaire ricana encore :

— Avec tous les outils qui traînent ici, tu vas bien... m'en dégoter un qui convient.

Après un nouveau ricanement douloureux, il ajouta :

— Je vais quand même pas te demander de... le faire pour moi, hein ? Dans la légion, on se démerde tout seul.

La mort dans l'âme, Bolan devait se rendre à l'évidence. L'hémorragie du Corse n'était pas qu'extérieure. Un ou plusieurs organes vitaux étaient touchés et, même avec une transfusion immédiate, ses chances auraient été quasi nulles. Mais le légionnaire voulait partir en beauté et le sergent Miséricorde comprenait ça.

— O.K., dit-il en abandonnant le moribond un moment.

L'instant d'après, il revenait avec un Smith & Wesson 9 mm. En le logeant dans la paume du Corse, il proposa :

— Je peux rester, si tu veux.

Histoire de ne pas le laisser crever seul. Mais après un dernier rictus de dérision, le Français renvoya :

— Surtout pas, mec.

Sans autre explication. Puis il ferma les yeux et ne dit plus rien. Déjà ailleurs.

Alors, l'Exécuteur s'en alla.

Débouchant à l'extérieur et prêt à arroser avec l'Uzi, il bondit à l'écart, observant ce qu'il pouvait voir du secteur, étreint par un étrange sentiment. Pas le moindre cadavre en vue, pas d'accueil en fanfare non plus. Il avait l'impression de vivre en décalé. Après cette débauche de vacarme, de feu et de sang, ce calme insolite le surprenait. Mais il devait se rendre à l'évidence, le chef de tueurs avait pris la tangente. Sans doute trop gravement blessé pour l'attendre à la sortie. D'ailleurs, il y avait du sang par terre devant l'entrée de l'atelier, avec des traces çà et là, suivant un itinéraire compliqué. Tout près de là et grâce à la faible lueur dispensée par le seul fluo de l'atelier encore en service, le guerrier distingua d'autres coulures sanglantes sur le sol, avec des traces confuses, comme s'il y avait eu chute ou lutte. De toute façon, il n'y avait plus personne et l'Exécuteur n'allait pas y passer le reste de la nuit. Il...

La détonation creva le silence comme un coup de canon, faisant sursauter l'Exécuteur. Mais immédiatement, il sut où le coup de feu avait été tiré et une petite peine acide lui monta dans la poitrine. Un certain Casta venait de tirer sa révérence.

— Bon voyage ! souhaite l'Exécuteur à mi-voix.

Maintenant, il était temps de disparaître. Paula Roberts devait se faire un sang d'encre et les flics n'allaient sûrement plus tarder.

Un moment plus tard, alors qu'il passait devant la venelle où il avait surpris les deux guetteurs en voiture, un détail l'alerta soudain. La voiture, justement. Une de ses portières était grande ouverte. Or, en quittant le véhicule et ses morts avant son coup de force à la *Marexport*, Bolan avait veillé à ce qu'elles soient toutes fermées.

Instantanément, son index s'était enroulé autour de la détente de l'Uzi, mais il se reprit aussitôt. Sûrement la bande de jeunes qui était revenue dans le coin pour détrousser les cadavres. Les jeunes ! S'ils étaient revenus et qu'ils étaient retombés sur Paula...

En petite foulée et l'arme toujours prête à cracher, l'Exécuteur s'élança dans le lacs de voies et de sentes, poussa un petit soupir en retrouvant celle où il avait laissé la jeep et la jeune femme. Tous feux éteints comme il l'avait recommandé, le véhicule attendait sagement. En deux bonds silencieux, Bolan fut à sa hauteur et en ouvrant la portière, il lança :

— Allez ! On se tire !

Puis il se statufia, le geste en supens.

— *Shit* !

Paula n'était pas là ! Malgré ses recommandations. Pris d'un accès de rogne, Bolan envoya un coup de poing dans le siège du conducteur, lançant des regards alentour pour essayer d'apercevoir quelque chose. En vain. À cet instant, des sirènes commencèrent à résonner dans le lointain. Le terrain devenait chaud.

— Bordel de bordel ! gronda l'Exécuteur.

Soudain, il y eut un bref raclement dans l'obscurité sur sa droite et, fronçant les sourcils, le guerrier appela doucement :

— Paula ?

Il avait quand même légèrement relevé le canon de l'Uzi.

— Tirez pas, M'sieur !

Une voix masculine. Un timbre que l'Exécuteur avait déjà entendu, très peu de temps auparavant. Le chef de la bande de jeunes Blacks.

Quand, poussant devant lui la roue de la jeep qu'il avait emportée plus tôt, le costaud à la casquette émergea de l'ombre à l'angle de la venelle, l'instinct du guerrier avait déjà deviné que la galère n'était pas terminée. L'arme toujours pointée, il gronda :

— Qu'est-ce que tu veux ? Où est la femme ?

Le Black vint s'arrêter à deux mètres de lui et laissant tomber la roue à ses pieds il déclara, sur ses gardes lui aussi :

— Ta femme, elle s'est fait kidnapper, M'sieur.

Comme une menace dans la nuit tiède, le concert des sirènes s'approchait.

CHAPITRE XVII

Robert Tégault n'en menait plus très large. Après toute cette histoire et maintenant qu'il voyait le petit pistolet-mitrailleur tout près de lui, cet Américain lui collait la trouille. Peut-être qu'il n'aurait pas dû revenir. Mais l'appât du gain avait été le plus fort. Et aussi l'esprit de vengeance. À cause de ces types à l'accent italien qui l'avaient blousé de la moitié de la somme promise. Dans l'obscurité, il n'avait pas pu vérifier, mais sitôt à la lumière... et devant les copains ! Les ordures l'avaient enflé ! Lui, le grand Bob, la terreur du Lamentin. Alors, armé du vieux 7,65 qu'il gardait pour les grandes occasions, il était revenu pour demander des comptes à ces deux pourris. Et là brusquement, son univers avait basculé en découvrant leurs cadavres.

Paniqué, il avait alors détalé comme un lapin. Sans même songer à dépouiller les morts du fric qu'ils pouvaient avoir sur eux. Mais tandis qu'il empruntait le raccourci de la rivière, il avait entendu les coups de feu au loin, aperçu ce type qui jaillissait de la cour de *Marexport*, avec la fille inanimée sur une épaule. La fille de la jeep.

Très intrigué et essayant de savoir s'il allait pouvoir tirer parti des événements, le Martiniquais avait suivi le couple, notant au passage que le type était blessé et qu'il semblait faire d'énormes efforts. Puis l'homme et la fille étaient arrivés à une BMW planquée non loin de là, et en voyant cette dernière démarrer, Bob Tégault avait quand même eu le bon réflexe. Instinctivement, il avait mémorisé le numéro de la bagnole. Encore un petit espoir de se faire un paquet de fric.

Mais maintenant qu'il avait tout raconté, maintenant qu'il voyait les yeux glacés de ce grand type aux allures de mercenaire le dévisager avec l'air de prendre les mesures de son cercueil, Bob Tégault regrettait vraiment sa démarche. Malheureusement, il était trop tard.

Un peu plus tôt, fuyant la zone où les flics allaient se pointer, l'Américain avait roulé jusqu'à cet endroit en lisière de la mangrove bordant les pistes de l'aéroport où personne ne venait jamais. Maintenant, il allait le buter. Ça se voyait dans son regard. Alors d'un ton mal assuré, la terreur des faubourgs hasarda :

— Euh... je vous ai rien caché. Je vous jure !

Ce n'était pas tout à fait vrai. Il n'avait pas donné la vraie raison

de sa présence avec sa bande dans le secteur. Si le type avait su qu'ils avaient été payés par les Ritals pour faire le guet...

— Jure pas, petit con. Ça porte malheur.

L'Etranger avait décidément une voix sinistre.

Et son index n'avait pas quitté la détente de sa putain de mitraillette depuis le début de son récit.

— Dégage.

— Hein ?

— Fous le camp, gronda l'Américain en le poussant brutalement. Casse-toi avant que je m'énerve.

Robert Tégault fut une seconde tenté de réagir, mais le 7,65 était enfoui dans sa poche et le P.M. du grand balèze dardait toujours son bref canon vers son ventre. Alors, la mort dans l'âme et faisant une croix sur ses espoirs de dollars, il ouvrit la portière et sauta à terre. Au moins, il sauvait sa peau. Mais à l'instant où la jeep allait redémarrer, l'idée de perdre définitivement toute occasion de se refaire le révéla et il cria :

— Ma bande et moi, on est au Lamentin ! Dans la rocade de la N.1. On y est tous les soirs ! Si vous avez besoin...

Mais déjà, la jeep avait bondi en avant.

Accélérateur enfoncé et cerveau en ébullition, l'Exécuteur avait envie d'insulter, de frapper le monde entier. Oscar Lumet était mort, Pierre Castaneda était mort, et cette idiote de Paula Roberts n'avait pas trouvé mieux que passer outre ses consignes et se faire kidnapper. Et tout ça, à peine quelques toutes petites heures après son débarquement dans l'île. Le plus beau score de toute sa guerre contre le Crime Organisé !

Coupant net cet affligeant constat, une petite sonnerie assourdie vibra tout à coup dans l'habitacle de la jeep, suspendant les mouvements de Bolan. Brusquement, il se souvint du cellulaire de Casta resté dans la boîte à gants. Des tas de pensées dans la tête, il récupéra l'appareil, établit la ligne et lança en français :

— Oui ?

Un temps mort coupé de parasites, puis une voix :

— Bolan ?

Un timbre revêche. Un ton de commandement, avec toutefois tout au fond, comme une intonation légèrement incrédule. Mais surtout, une voix teintée d'accent italien !

Tous les sens soudain en alerte et retrouvant son calme, le guerrier ralentit la jeep, articulant dans l'appareil :

— D'après toi ?

— Je crois bien que c'est toi, Fumier !

— Et toi, renvoya Bolan. Tu es qui ?

— Pour le moment, Bolan, je suis celui qui te tient par les couilles.

Un éclair de violence dans les yeux, l'Exécuteur ordonna froidement :

— Explique.

— Facile, répondit son correspondant. Je t'échange la fille contre toi-même.

Le guerrier exigea :

— Passe-moi la fille.

D'abord vérifier. Gagner du temps si possible. Il y eut une nouvelle et brève attente, divers sons brouillés, et enfin :

— Mack ! Pardon ! Je n'aurais pas dû aller...

— Comment ça va, Paula ?

La voix de la jeune femme tremblait légèrement, mais elle semblait calme.

— Je... ce type m'est tombé dessus dans la cour de l'atelier et j'ai été assommée. Quand je me suis réveillée ici, ils m'ont dit qu'ils voulaient te retrouver. Te proposer un deal. J'ai dû parler du cellulaire que j'avais laissé avec le couvercle des cig...

— O. K, Paula ! O. K ! Ils t'ont battue ?

— Non ! Pas battue mais...

— Ça suffit, Bolan, coupa la voix revêche. Ta copine est encore vivante, mais si tu fais le con, je la bute personnellement. Juste après que mes gars se seront amusés avec elle. Remarque, avec ton petit carnage, les rangs se sont un peu éclaircis. Dommage, ce sont les plus vicieux qui me restent. Et ils ont très envie de venger leurs po...

— Ça va ! coupa le guerrier. C'est quoi exactement, le deal ?

Le silence qui s'établit sembla encore plus lourd, plus chargé de menaces. Quand la voix rêche revint en ligne, l'Exécuteur savait déjà de quoi il retournait.

— Bolan ?

— Je suis là.

— Le deal, c'est ta peau contre celle de la fille.

L'Exécuteur pinça les lèvres. Il était piégé et il le savait. À cet instant précis, il comprit que selon toutes probabilités, sa guerre contre la mafia allait prendre fin ici. Il allait mourir en Martinique, terre de soleil et de douceur de vivre. Calmement, le guerrier

interrogea :

— Quelles garanties, pour mon amie ?

— Ma parole. Je m'y tiendrai.

C'était dit sans hésitation. L'accent de la sincérité. Sauf que chez les mafieux, ni la parole ni la sincérité n'existaient. Pourtant, Bolan avait beau se creuser la cervelle à la recherche d'une solution, rien de génial n'en sortait. Sapant ses dernières illusions, l'homme à l'accent italien prévint :

— Même si un de mes soldats t'a parlé avant de mourir, aucune chance, Fumier. Moi et mon équipe, on est déjà sur le chemin d'une nouvelle planque. Confortable, et absolument sûre. Et les plaques de nos bagnoles sont enregistrées aux noms de sociétés étrangères. Pour le cas où tu aurais des idées genre flics.

L'Exécuteur ne répondit rien. Il cherchait toujours. En vain.

— Bolan ?

Son correspondant s'impatiait.

— Je suis là, répéta l'Exécuteur.

Encore un petit silence usant, puis de nouveau la voix à l'accent italien :

— À l'embranchement des D.15 et D.13, un chantier de carrière. Viens sans arme. Dans trente minutes exactement. Une minute plus tard, mes gars s'occuperont de ta copine.

Puis il y eut un petit « clic » sur la ligne, suivi d'une tonalité. L'ordure avait raccroché.

Avec des gestes lents, l'Exécuteur en fit autant, puis stoppa sur le bas-côté de la route, conscient qu'à partir de maintenant, tout ce qu'il ferait serait vain, et que le temps ne ralentirait pas sa course. De toute façon et quoi qu'il arrive, il mourrait dans... vingt-six minutes exactement.

La seule chose à faire en attendant était de prévenir Brognola. Qu'une personne au moins sache ce qui s'était passé. Reprenant le cellulaire qu'il savait équipé pour l'international, il composa le numéro du fédéral, à son domicile de Washington, grimaça de dépit en entendant son répondeur. Laissant un court message et le numéro du cellulaire, il acheva en disant :

— Rappelle-moi d'urgence.

Si ce n'était pas le cas, il rappellerait peu avant de se livrer aux pourris, expliquerait la situation au répondeur. Par acquit de conscience. Redémarrant la jeep, il se mit à passer tous les éléments de l'affaire en revue. Hélas, il avait beau se triturer la cervelle, rien ne venait. Bien que sachant la parole d'un mafieux absolument sans

valeur et conscient que Paula mourrait de toute façon, il ne pouvait pas refuser l'odieux deal des *amici*. Question d'honneur. Alors, malgré la certitude absolue que tout était désormais fichu, l'ex-sergent Miséricorde cherchait la solution impossible.

Après un moment et alors qu'il traversait Le Lamentin pour remonter vers la route de Césaire et la D.15, il stoppa de nouveau la jeep. Le point de contact n'était plus qu'à quelques minutes. Il avait encore un moment de répit et cherchant des allumettes dans son sac de voyage, il décida de le passer en grillant une cigarette. Sa dernière.

Marco Falacci en aurait hurlé de joie. Malgré les crocs acérés qui lui bouffaient l'épaule et le bras, malgré les carillons qui résonnaient sous son crâne à cause de la douleur et de l'excitation. Il allait se payer la grande Salope ! Ça valait bien quelques désagréments. Soigné par le toubib de la famille dès son retour à la villa et bourré de calmants, il savait qu'il n'avait rien de sérieusement lésé. Juste un peu de plomb dans la viande, que le doc lui avait extrait sans presque lui faire mal. Et dans les circonstances actuelles, il était capable de tout supporter. Il allait se payer le grand Fumier ! Personnellement. Une putain de sacrée carte de visite pour son avenir. Si après ça les huiles ne le balançaient pas à la tête d'un clan bien juteux, ce serait à désespérer. En tout cas, ce n'étaient pas ces deux pralines dans sa couenne qui allaient l'empêcher d'aller fêter cette fantastique victoire dès demain soir au Méridien. Ou plutôt ce soir, puisqu'on était déjà samedi et que, ce soir, Amandine serait au Méridien. Amandine, cette obsession qu'il avait suivie de New York jusqu'ici. Amandine dont il était le seul à connaître le vrai prénom... et bien d'autres choses encore. Pour la circonstance et célébrer dignement la fin du Fumier, il l'emmènerait dans la chambre qu'il louait tous les samedis au Méridien et ils boiraient du champagne en baisant comme des malades. Peut-être comme souvent, lui demanderait-elle de sa voix roucouillante pourquoi il l'appelait toujours Amandine et, comme d'habitude, il répondrait que ce prénom l'excite plus. Sans autre explication. Et ils feraient encore l'amour. Longtemps, violemment.

Amandine, elle était comme ça. Elle avait besoin d'être éblouie pour être folle de lui, et justement, dans quelque temps, elle verrait ce que c'est qu'un Sicilo plein de fric. Parce que dans pas longtemps, il en aurait des tonnes, de pognon. Forcément, puisque grâce à lui, la famille allait se payer le grand Fumier. Dans une minute.

— Mano est prêt.

Arrachant le *caporegime* à ses rêves de gloire, la portière de la BMW s'était ouverte sur un petit maigre, qui se laissa tomber sur le

siège, un talkie-walkie au poing. Edo Vivale, le nouvel assistant de Marco Falacci, depuis la très récente mort du précédent à *Marexport*.

— Il est nerveux ? demanda Marco.

Le petit maigre laissa échapper un ricanement sec. Gianni Manoglia, dit Mano, n'avait jamais dû être nerveux de sa vie. C'était un petit gros, huileux de peau, perpétuellement en sueur et bête comme un poulet de batterie, mais qui n'avait pas son pareil au fusil de précision. Le sniper surdoué. Toujours d'un flegme olympien, jamais d'échec. Son coup d'œil était d'une sûreté diabolique et un jour qu'ils étaient en mission punitive en bateau au large de Saint-Martin, Marco l'avait vu abattre d'une seule balle, en pleine tête et à presque cent mètres, le pilote d'une vedette lancée à pleine vitesse. Celle de minables trafiquants freelances, qui étaient venus les défier sur leur territoire. Avec un type comme Mano, la cible était morte avant même d'être touchée. De la routine. Mais cette nuit le cas Bolan était un cas exceptionnel. Traitement spécial. La Rolls-Royce des contrats.

Soudain, le talkie-walkie de Vivale grésilla, et une voix métallique annonça en sicilien :

— *Attento ! Una macchina !*

Subitement, la tension monta de plusieurs crans dans la voiture. Pourtant, Marco avait tout prévu et sitôt le Fumier entré dans la carrière, la nasse se refermerait dans son dos. Quatre véhicules disposés en arc de cercle pour l'éclairage, et une quinzaine de *soldati* armés jusqu'aux dents et répartis tout autour du site. Les derniers effectifs du clan. La réserve, mais ça suffirait largement. Le Fumier n'avait plus le choix. Il savait qu'en tirant une seule balle, il condamnerait sa copine. Mack Bolan était le genre de mec qui croyait à l'honneur et à tous ces trucs débiles. Il respecterait le deal, au prix de sa vie.

Ce qui ne signifiait pas que la fille serait sauvée pour autant. Témoin trop gênant. Mais c'était une autre histoire. S'emparant du talkie-walkie de son bras valide, le *caporegime* lança d'un ton légèrement plus tendu que d'habitude :

— Tenez-vous prêts !

Puis après une courte pause, il appela :

— Tu m'entends, Mano ?

— *Si, padrone.*

— T'es prêt ?

— *Tutto va bene, padrone.*

La voix était calme. À la limite du désintérêt. Mais Marco savait qu'il n'en était rien. Mano aimait son boulot et ce contrat allait lui

rapporter une jolie petite prime. Promise par le boss en personne.

— Marco ! lança une autre voix dans l'appareil. Il arrive !

Le *caporegime* envoya à l'adresse du sniper :

— Tu y es, Mano ?

— Pas de problème, *padrone*. Je vois déjà les phares de sa tire.

Cette fois, c'était parti.

— Go, ordonna le chef des tueurs à son voisin.

Celui-ci descendit, fit le tour de la voiture, aidant aussitôt Marco à s'en extraire. À cet instant, le *caporegime* se rendit compte qu'il n'était quand même pas en très bon état. Mais pour rien au monde il n'aurait raté ça. La fin du grand Fumier !

Mack Bolan essayait de ne pas penser. Il agissait avec calme et philosophie, veillant à simplement ne pas laisser son imagination dériver. Une fois pour toutes il avait fait le tour du problème et avait admis l'évidence. Pas d'alternative, pas d'échappatoire. Depuis longtemps, il s'était fait à l'idée de sa propre mort et cela ne l'effrayait pas. Bien sûr, il aurait préféré succomber au combat, mais finalement, il mourrait quand même au champ d'honneur.

Dans une vingtaine de secondes.

Un peu plus tôt, Hal Brognola ne l'ayant pas appelé, il avait décidé de laisser un deuxième message sur son répondeur. Un message plutôt succinct, en regard de tout ce qu'il contenait, le concluant par ces simples mots de l'ami à l'ami :

— *Good luck, man !*

Puis il avait coupé la ligne et, maintenant, il était seul. Seul vers cette mort qui l'attendait là, sur ce chantier de carrière, dont il voyait à présent l'entrée dans la lumière de ses phares. Bien sûr, il avait quand même préparé ses armes à portée de ses mains, pour le cas impossible où un miracle se produirait. Mais il savait qu'elles étaient désormais inutiles. Simplement et seul coup de canif au deal, il ne descendrait de la jeep que le 92F au poing. Le mythique Beretta qui avait tant effrayé et tant tué de pourris. Ainsi, il mourrait l'arme à la main. En soldat.

Puis l'entrée de la clairière fut là, avec sa pente creusée au bulldozer, qui descendait vers le fond de la carrière. Résolument, l'Exécuteur y engagea la jeep, et cahotant dans les ornières, il la laissa rouler lentement, jusqu'à ce que, soudain, la nuit soit balayée par les lumières.

Quatre paires de phares blancs, dirigés en plein sur la jeep.

Clignant des yeux malgré lui, le guerrier ne voulait plus penser.

— Bolan ! lança soudain une voix métallique amplifiée par un mégaphone. Sors de ta bagnole !

La voix du chef tueur de la *Marexport* ! Ce pourri n'était pas mort !

L'Exécuteur, parfaitement calme, ouvrit la portière, s'emparant du Beretta. Succédant à la voix métallique, le silence était impressionnant. Le guerrier sauta sur la terre rousse, leva des yeux qui ne cillaient pas et un étrange petit sourire glacé aux lèvres, il leva l'arme dans la lumière blême, visant droit devant lui.

Quand la détonation résonna sous les grands arbres, quand le choc en plein cœur le fit vaciller sur ses jambes et quand dans un flash quasi indolore le guerrier se sentit mourir, il décida de continuer à sourire.

Pour le panache.

CHAPITRE XVIII

La porte du sous-sol avait claqué contre le mur, faisant sursauter Paula Roberts. Jusqu'alors tranquilles dans leurs cages grillagées, les coqs brusquement réveillés se mirent à s'agiter, battant nerveusement des ailes dans la lumière de l'ampoule qui venait de s'allumer au plafond bas.

— Ça y est, ma poulette ! Cette fois, on l'a baisé, ton Bolan !

Encore à demi engluée dans la torpeur où elle avait fini par plonger à la suite de son kidnapping mouvementé, la jeune femme avait levé des yeux égarés vers la porte, entre les montants de laquelle s'encadrait la silhouette de celui qui venait de parler. Un costaud au front bas et aux petits yeux en boutons de bottines, au bras gauche entièrement bandé et maintenu en écharpe. Sous son teint légèrement olivâtre, l'inconnu était un peu gris. Comme s'il était malade. Mais dans ses prunelles vicieuses brillaient des étincelles d'une intense sauvagerie. Un rictus aux lèvres et la détaillant avec une gourmandise affectée, l'homme grinça :

— Je sais pas si t'as bien compris, poulette, mais on vient de se payer ton Jules.

Malgré le désespoir qui montait en elle, Paula Roberts le toisa d'un air méprisant, avant de laisser tomber :

— Ce n'est pas mon Jules, mais si tu l'as eu, c'est que tu lui as tiré dans le dos, minable !

Sous l'injure, la brute sursauta et marquant un pas en avant, il gronda :

— Toi, je vais te défoncer le eu...

— Marco !

Une autre silhouette était apparue derrière le type, entourée par plusieurs autres. Des faces brutales se tendirent vers Paula Roberts et au brusque raidissement du nommé Marco, elle comprit que le grand baraqué qui venait de l'apostropher était une huile. Avec son complet gris, sa face dure grossièrement taillée, son regard austère et sa voix revêche, on aurait dit un chef d'entreprise trop autoritaire. Mais au fond de ses prunelles d'un noir d'encre flottait une lueur que Paula connaissait bien pour l'avoir souvent surprise dans les yeux des

criminels de tous poils qu'elle avait côtoyés aux SWAT. Rien à voir avec le businessman en question. Venant s'arrêter au centre de la pièce, le nouvel arrivant plongea son regard dans celui de Paula, l'observant à la manière d'un entomologiste fixant un banal insecte.

— Je vous connais, miss Roberts, déclara-t-il soudain en allumant un fin cigare tordu.

— Vous me connaissez, mais moi, je ne vous connais pas. Vous êtes ce qu'on appelle un *capo* ?

— Exact.

— Vous êtes le *capo* de tout le secteur Antilles, ou seulement de la Martinique ?

— Seulement de la Martinique, répondit l'homme en esquissant un sourire froid.

À son air, il semblait penser qu'il pourrait être un peu plus sous peu de temps, mais déjà, il reprenait :

— Jusqu'à présent, miss Roberts, vous ne me connaissiez pas, mais moi, je vous connais comme je connais beaucoup de nos ennemis. Au sein des SWAT, vous avez parfois fait beaucoup de mal à nos organisations. Vous faites partie de ces adversaires contre lesquels on éprouve à la fois de la haine et une certaine considération.

Paula Roberts écoutait, tout en observant la face brutale de son vis-à-vis. Elle n'était évidemment pas dupe. Elle savait que ce beau discours appelait autre chose de beaucoup moins civilisé.

— Seulement, reprit l'homme en lâchant un nuage de fumée écœurante, vous m'avez créé des problèmes. Je veux dire, au plan personnel. Notamment en vous alliant à celui que depuis toujours nous considérons comme notre ennemi mortel. En fait, le seul véritable ennemi que nous ayons jamais eu. Je veux parler de...

— Je sais de qui vous parlez, coupa péremptoirement Paula Roberts en se redressant sur le matelas immonde qui lui servait de couche. Vous avez tué Mack Bolan et vous allez me tuer. Alors, finissons-en.

Un lourd silence plana dans le sous-sol. Un silence si rempli de menaces que la jeune femme en fut un instant déstabilisée. Mais elle n'avait plus rien à perdre. Défiant l'aréopage aux mines figées qui lui faisait face et désignant le gros automatique que l'homme au bras en écharpe portait dans sa ceinture, elle invita d'un ton méprisant :

— Qu'est-ce qu'il attend, le gros veau ? Il est armé et je ne suis qu'une femme à votre merci. C'est facile de tuer, non ?

En agissant ainsi, elle avait l'impression de racheter un petit peu ses erreurs. Des fautes tactiques impardonnables qui l'avaient plongée

dans cette situation et qui avaient conduit Mack Bolan à sa perte. Elle était responsable, elle allait payer, c'était dans l'ordre des choses. Plus que son propre sort, c'était celui de Bolan qui la torturait. Elle l'avait connu bien trop peu, mais elle le savait au plus profond d'elle-même, il était bien l'homme « debout » qu'elle avait secrètement rêvé croiser sur son chemin. Ils n'avaient fait qu'un minuscule parcours de quelques heures ensemble, mais quelque part en elle, un accomplissement secret avait eu lieu. Une impression de plénitude l'habitait désormais, et bien qu'ayant toujours aimé la vie, depuis une minute ou deux elle commençait à se faire à l'idée de sa propre fin. Sans terreur particulière. Mack Bolan était mort, elle pouvait bien mourir à son tour.

— Le gros veau attend mon ordre, miss Roberts, rétorqua le « chef » en exhalant un nouveau nuage de fumée. Pourtant, c'est un ordre que je ne donnerai pas.

Interloquée, Paula Roberts leva les yeux sur lui.

— Ah ? dit-elle.

Esquissant un sourire désagréable, le *capo* reprit :

— Je ne le donnerai pas, parce que j'ai décidé de me venger. Ou plutôt, de venger tous nos amis qui ont eu à pâtir de vous et de vos semblables.

Le *capo* marqua une pause, tira sur son cigare et, ménageant ses effets, il déclara :

— Pour mieux vous punir et en même temps me dédommager des dégâts que vous avez occasionnés dans nos rangs, j'ai décidé de vous vendre.

D'abord, Paula Roberts crut ne pas avoir bien compris. Puis voyant les mines vicieuses de l'auditoire et l'expression tranquillement sadique de son chef, elle ressentit un malaise nouveau. Quelque chose qui la révoltait, avant même d'être sûre d'avoir tout compris. Le défiant toujours de son regard gris, elle dit seulement :

— Je vois.

Le *capo* laissa échapper un petit rire insultant.

— Je crois que vous ne voyez pas très bien, miss Roberts, corrigea-t-il plein d'une morgue nouvelle. Je crois vraiment que vous ne voyez pas très bien. Normal. Vous ne me connaissez pas encore.

Propos sibyllins, pleins de menaces informulées. Un méchant rat grignoteur s'était mis à ronger les entrailles de la jeune femme et le souffle commençait à lui manquer. Pourtant, elle refusait l'évidence. Se forçant à conserver un ton ferme, elle interrogea :

— Qu'est-ce que je ne connais pas encore ?

Tandis que dans l'assistance des rictus divers s'affichaient sur les faces et que les regards se faisaient de plus en plus vicieux, le *capo* prit son temps avant de laisser tomber d'un ton lourd de sous-entendus :

— Les bordels d'abattage, miss Roberts. Les bordels d'abattage du tiers-monde, auxquels je viens de vous vendre.

Puis tournant brusquement le dos et se dirigeant vers la porte, il acheva d'un ton désinvolte :

— Vous embarquez dans une heure.

Elle embarquait dans une heure ! Pour quelle destination ! Vers quel destin ! De toute façon, ce serait une horreur. La traite des Blanches, elle connaissait. Un enfer où les filles perdaient leur âme. Refusant pourtant la panique qui montait en elle, la jeune femme apostropha le *capo* :

— Vous êtes la lie de la société. Un déchet.

S'arrêtant sur le pas de la porte, le boss de Fort-de-France se retourna, affichant une mine faussement offusquée.

— Vous êtes très injuste, miss Roberts ! D'ailleurs avant de nous quitter, je vais vous faire un cadeau. Un souvenir pour vos futurs soirs de spleen. Marco ?

Comme s'il n'avait attendu que cet ordre, le *caporegime* fit signe à deux des hommes qui accompagnaient le boss, et ces derniers vinrent arracher Paula à son matelas. Emboîtant le pas au boss et à sa suite, ils la poussèrent dans un long couloir aux murs sales et gras, puis dans un escalier, où une étrange rumeur leur parvenait. L'esprit en déroute, la jeune femme grimpa les marches, sans comprendre d'où venait cette rumeur qui enflait à chaque marche. L'instant d'après, le groupe débouchait dans un immense hangar éclairé par de longues rangées de fluos crasseux, où régnait un vacarme assourdissant. Incrédule, Paula Roberts ouvrait des yeux ronds. Devant elle et parqués dans des dizaines d'enclos grillagés à mi-corps, des milliers de poulets picoraient le sol couvert de grain. Un élevage en batterie. Empruntant une allée centrale, le groupe se dirigeait vers le fond du hangar, où s'alignaient des sortes de containers en tôle dont certains couvercles étaient relevés. S'arrêtant devant l'un d'eux, le *capo* fit signe à ses hommes de relever son couvercle, invitant d'un geste presque aimable Paula à s'avancer. Poussée dans le dos, elle fit les quelques pas qui la séparaient du container.

— Regardez, miss Roberts, invita encore le *capo*. Profitez de mon petit cadeau.

Tandis que des ricanements s'élevaient dans son dos, Paula Roberts se pencha au-dessus de la trappe. D'abord, elle ne vit qu'une forme imprécise, puis son regard s'habituant à la pénombre intérieure,

elle finit par en identifier le contenu.

Une forme humaine, couverte de sang !

Recroquevillé dans le mini-silo aux remugles infâmes, Paula Roberts voyait maintenant parfaitement... le corps de Mack Bolan !

Vision atroce qui se brouilla presque aussitôt. Car dans les grands yeux gris maintenant d'une tristesse infinie, deux grosses larmes commençaient à rompre leurs digues. En cet instant maudit, Paula Roberts n'eut plus qu'une envie. Celle de mourir à son tour. Dans son dos et à travers le vacarme des milliers de volatiles, elle entendit vaguement le *capo* de Martinique déclarer d'un ton badin :

— Mais on est là à plaisanter,, et pendant ce temps, nos petits amis s'ennuient !

Plongée dans un état second, l'Américaine vit alors arriver un autre homme. Un échalas à tête de tueur, claudiquant fortement sur une jambe tordue, dont un des bras pendait mollement le long du corps. Au bout de son autre bras et pattes serrées dans son poing, deux superbes coqs s'agitaient. Ceux qu'on avait enfermés avec elle dans le sous-sol.

— Je vous présente Octavio, déclara le *capo* en désignant le boiteux. Autrefois, il a été gravement blessé au cours d'une opération de police. Depuis, il s'occupe de nos élevages. Il déteste tout ce qui touche aux flics, mais il n'a pas son pareil pour préparer les coqs au combat.

Le nommé Octavio regarda la jeune femme d'un air gourmand et son boss le calma :

— Notre invitée n'est pas pour toi, cher Octavio. Elle est pour nos amis du tiers-monde.

À cette évocation, Paula Roberts sentit son sang se glacer. Pendant ce temps, très excités, battant furieusement des ailes et agitant leurs pattes entravées, les coqs s'impatientsaient. Sur un signe du *capo* et utilisant avec peine son bras mou, le boiteux défit leurs entraves. À travers ses larmes, Paula vit luire des éclats métalliques à leurs ergots. Des lames de combat. En voyant enfin Octavio se pencher au-dessus de la trappe du mini-silo à grains, elle sentit son estomac se révolter.

— Oh non ! gémit-elle.

Pour seule réponse, elle n'eut droit qu'à quelques ricanements.

CHAPITRE XIX

Nu, trempé de sueur, étouffant dans son étroite prison de tôle, Mack Bolan tirait sur ses chaînes. En vain. Soudain, le haut de sa cellule s'ouvrit dans un violent froissement d'ailes et, ivres de rage, les coqs de combat furent jetés sur lui. Avec leurs ergots, aux lames aiguës comme des rasoirs. Dans une minute, l'Exécuteur serait transformé en charpie.

— Non !

Brutalement arraché au cloaque de son inconscience, l'Exécuteur se rendit compte qu'il était l'auteur de ce cri. D'abord, il crut qu'on venait effectivement de lancer de nouveau les coqs sur lui, mais ce n'était qu'un cauchemar. Un répit.

Il ignorait combien de temps s'était écoulé depuis son premier supplice, car, au moment des faits, il était encore complètement dans les limbes. Pourtant, deux souvenirs en subsistaient. Les brûlures des blessures dues aux ergots meurtriers et une image. Floue et fugace, mais encore gravée dans ses rétines. Le visage de Paula Roberts. Avec ses grands yeux gris. De grands yeux d'une infinie tristesse, avec deux grosses larmes hésitant au bord de leurs paupières. Une image crucifiante, car, il s'en souvenait parfaitement, il avait alors voulu bouger, lui parler, la reconforter. Mais il était comme mort. Paralysé, incapable du moindre battement de cils. Les séquelles de l'injection. Car il savait tout. Entre deux plongées dans l'oubli, *on* lui avait tout raconté. La carrière-chantier, le tireur d'élite, le fusil spécial et la cartouche-seringue pour animaux sauvages, le fulgurant anesthésiant, son transport jusqu'ici où, grâce au « traitement-coqs », on le préparait sadiquement au sacrifice final. Il ne savait quand. *On* avait informé Palerme de l'incroyable nouvelle, maintenant il fallait laisser aux huiles le temps de venir pour se repaître du spectacle final. L'exécution de l'Exécuteur. L'attraction du siècle. Pour tous les *amici* du monde entier, la fin du plus long, du plus sanglant des cauchemars.

Le guerrier avait perdu la notion du temps. Il ignorait combien de temps plus tôt le visage de Paula Roberts lui était apparu, il ignorait dans combien de temps cesserait son supplice. Il savait seulement qu'il allait souffrir encore et encore et de plus en plus. Jusqu'à la fin. Jusqu'à la délivrance. Mais ce n'était plus le problème. À présent, il

n'avait plus qu'une obsession. Ne pas crier, ne même pas gémir quand ces ordures balanceraient de nouveau leurs coqs affolés sur lui. Ne pas leur offrir le spectacle de sa souffrance. Il fallait qu'il tienne. Qu'il les défie jusqu'au bout et qu'il...

Interrompant ses sombres pensées, la rumeur des milliers de poulets avait soudain enflé à l'extérieur du container. Puis tout près, il y eut le tempo inégal du bruit de pas qu'il connaissait bien, et le guerrier sut que le supplice allait recommencer. Puis la trappe s'ouvrit au-dessus de sa tête, la face de tueur réapparut dans le cadre de lumière glauque et dans un rictus mauvais, son bourreau annonça d'une voix désagréable :

— Pour cette fois, le boss a dit un seul coq. Paraît qu'il faut te ménager.

Puis dans la foulée, il brandit le coq en question dans l'ouverture et le balança violemment sur Bolan. Aussitôt et fou de rage comme les autres fois, le volatile reprit son œuvre de lacération.

Paula Roberts flottait dans un monde sans consistance. Après l'épisode des coqs de combat, on l'avait remise au sous-sol où on l'avait droguée. Plongée dans un état presque comateux, objet de commentaires salaces et victime d'attouchements écoeurants, on l'avait ensuite ligotée, puis enfermée dans une pièce sans lumière, où elle avait enfin complètement perdu conscience. Juste avant, elle avait perçu la voix du *capo* qui lançait d'un ton sans réplique :

— Ne rêvez pas. Je garde la clé.

Maintenant, ne sachant ni où elle était ni dans quoi on l'avait enfermée, ni depuis combien de temps, elle se sentait étouffer dans ses liens, la tête bourdonnante et le cœur au bord des lèvres. Un instant elle eut envie de crier, y renonça finalement. Si on venait, l'ouverture de sa prison lui redonnerait de l'air et elle survivrait. Or, elle ne souhaitait plus qu'une chose. Mourir. Le plus vite possible.

Bien sûr, la mort lui faisait encore un peu peur. Alors, pour se donner du courage, elle se mit à penser à Bolan. Très fort.

Octavio détestait les poulets. Parfois, quand ses insomnies se prolongeaient trop dans ses nuits interminables, il quittait le réduit qui lui servait de studio dans les bureaux de la société d'élevage et descendait au hangar de batterie. Pour tuer quelques poulets. Il les étranglait très lentement, avec délectation. Il aimait les sentir frémir dans son poing et se relâcher peu à peu, pour finir immobiles, après un ultime spasme. Ensuite, il en prenait un autre et recommençait.

Jusqu'au soulagement final. Alors seulement, Octavio se sentait apaisé. Comme ce soir.

Sauf que ce soir justement, il ne pouvait aller se coucher. Il devait surveiller le prisonnier. Le grand Fumier. Il devait le surveiller et continuer à entretenir son supplice avec ces cons de coqs. Frustrant. Car il n'avait pas le droit d'y toucher lui-même. Bolan, que ses copains les flics avaient estropié à jamais.

Ravalant sa haine, Octavio alla attraper un autre poulet par le cou, puis se réinstalla sur la caisse qui lui servait de siège, serrant lentement le cou du volatile et dégustant cette nouvelle petite jouissance de substitution qu'il sentait déjà monter en lui.

Mais un peu plus tard, alors que dans son poing le poulet ne bougeait plus depuis longtemps, Octavio décida d'aller ôter le coq du container à grains. Il l'avait déjà laissé trop longtemps là-dedans. Le boss l'avait bien mis en garde, s'il laissait le Fumier crever faute d'attention, il le paierait cher.

Alors, quittant sa caisse et lâchant le cadavre de poulet à regrets, le boiteux claudiqua vers le container, souleva la trappe de visite en crachant entre ses dents :

— Alors là-dedans, on roupille ?

Ce qui semblait bien être le cas. Du moins à propos de ce con de coq. Avachi sur la figure du supplicié, ailes frémissantes et plumes de la queue en bataille, le coq semblait se reposer de tant d'efforts. Comme sa victime de plus en plus en sang et qui ne bougeait plus. Qui ne respirait plus !

— Merde !

Soudain le tueur paniquait. Cet imbécile de coq avait fait trop de zèle. Le Fumier était mort !

— Merde !

Lançant les mains vers l'animal, Octavio l'attrapa par les ailes, le tira violemment en arrière en répétant :

— Merde et mer...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Le coq parut s'envoler de ses mains et un éclair jailli du fond du container fulgura dans la lumière glauque des fluos. Dans un réflexe désespéré, le tueur voulut se rejeter en arrière... un centième de seconde trop tard. Il se sentit agrippé par ses cheveux trop longs, sa tête repartit en avant et une intense brûlure lui cisaila tout le côté du cou. Il poussa un cri rauque, essaya de s'arracher à la poigne qui serrait ses cheveux, sans comprendre ce qui se passait. Puis il y eut une deuxième brûlure. Sur l'autre côté de son cou. Plus forte. Plus aiguë. Cette fois, Octavio cria très fort. De

douleur, de surprise, de peur aussi. Parce qu'il venait de comprendre.

Mais il avait décidément perdu trop de temps à essayer de se dégager. Quand son bras valide esquissa le mouvement de retrait pour essayer d'aller chercher son pistolet dans son dos, une autre poigne l'attrapa au coude, le bloquant contre la tôle du container, lui écrasant les muscles. Cela fit mal, cela craqua et Octavio hurla. Derrière lui, les milliers de poulets brusquement affolés se mirent à paniquer à leur tour et la rumeur enfla en une cacophonie assourdissante. Mais déjà, sous le crâne du boiteux, les sons se diluaient pour ne plus former qu'une toile sonore assourdie. Un goût de sang dans la bouche et des tambours dans les oreilles, le tueur voulut encore ruer. Sans succès. Il essaya de hurler de nouveau. En vain. Seul, un son bizarre parvenait à s'extraire de sa gorge nouée. Un son angoissant, qui ressemblait à celui d'une pompe emballée, comme un cœur fou, sur le point d'éclater. Un éblouissement dantesque explosa enfin sous son crâne à la manière d'un feu d'artifice géant.

Puis il n'y eut plus rien. Carotides sectionnées par l'ergot d'acier du coq, sa dernière goutte de sang venait de le quitter.

Alors, épuisé et le cœur au bord des lèvres, le guerrier exhala un bref soupir, relâcha l'étau de ses dents sur le cou du coq, cracha le sang avec dégoût et se redressant en voulant oublier les mille souffrances de sa chair martyrisée, il tira le cadavre du boiteux à lui, fouilla ses poches, trouva le trousseau de clés, lâcha le mort et ouvrit enfin les menottes qui entravaient ses poignets et ses chevilles.

L'instant d'après, couvert de son propre sang et flageolant légèrement sur ses jambes, il sautait hors du container, délestait Octavio de son vieux Colt .45 et quittait le hangar de batterie. Dans sa tête, des gongs sonnaient, dans l'index posé sur la détente du Colt, des milliards de fourmis hurlaient vengeance.

Mais dix minutes plus tard, il devait se rendre à la triste évidence. La ferme d'élevage était vide de tout autre humain. Y compris ce sous-sol infâme, où par-dessus la puanteur, un léger parfum musqué flottait encore. Paula Roberts avait bien été prisonnière sur ce matelas crasseux. Mais elle n'était plus là. Dieu sait ce qu'ils avaient fait d'elle.

À cet instant, plus que l'épuisement, ce fut le découragement qui fit ployer l'Exécuteur sous son propre poids. Il avait vu la mort en face, il survivait encore une fois, mais tout était à recommencer. Une seule solution, attendre le retour des ordures. Ils avaient laissé sa jeep sous le hangar de la cour, ils reviendraient forcément pour...

La jeep !

Retrouvant un peu de forces, l'Exécuteur fonça, ouvrit à la volée l'arrière du véhicule. La clé était sur le contact, l'arsenal de Pierre

Castaneda s'était envolé mais, planqué sous le siège avant, le *Snake* était passé inaperçu. Déjà ça. Et bien sûr, on avait fouillé son sac de voyage. Mais dedans, il n'y avait rien d'intéressant. Ou presque rien, pour un œil non averti. Un éclair nouveau dans le regard et persistant à oublier ses souffrances, l'Exécuteur se vêtit rapidement, passa à l'avant de la jeep et son regard tomba sur la pendule du tableau de bord. Mais plus que les 21 heures affichées, ce fut le dateur qui le fit sourciller.

Samedi 18 ! On était samedi et il avait débarqué en Martinique le vendredi 17 ! Il était resté presque 24 heures inconscient ! Vingt heures de tortures ! Les ordures !

L'esprit en ébullition, il fouilla le vide-poche à la recherche de ses cigarettes. Besoin de décompresser. Mais l'instant d'après, alors qu'il allait remettre le paquet à sa place, son regard tomba sur quelque chose de clair. Le couvercle du paquet de Marlboro de Paula Roberts. Celui qu'elle avait déchiré avant de donner les cigarettes aux voyous de la zone industrielle de La Lézarde. Intrigué, il amena le carton déchiré dans la lumière du plafonnier, découvrit une petite écriture serrée au stylo bleu, indiquant un nom de fruit entre guillemets. « Papaye ». Suivaient une liste d'établissements divers et des dates en regard de chacun. En conclusion, un bref commentaire qui fit battre plus vite le cœur de Bolan.

Alors, se redressant sur son siège, le guerrier sut que rien n'était fini.

CHAPITRE XX

Il y eut un rire, un son cristallin de coupes qui se choquent et, contre le cou de Marco Falacci, la voix un peu rauque qui l'excitait tant :

— Pourquoi tu m'appelles toujours Amandine ?

— Fais pas chier, grogna le *caporegime*. Je préfère Amandine.

Nouveau petit rire.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'Amandine, ça me fait bander.

— Et pas Papaye ?

— Non. Papaye, c'est un nom de fruit à la con, et les fruits, ça me fait aucun effet.

— Et qu'est-ce qui te fait le plus d'effet ?

— Les petites salopes de danseuses folkloriques dans ton genre. Mais pas quand elles s'appellent Papaye.

Toujours le nez dans le cou du chef tueur, la danseuse antillaise ronronna :

— Moi, tu sais ce qui m'excite ?

— Ouais, grogna Marco Falacci en continuant de masser la courbe de la superbe fesse couleur pain d'épices. Un peu que je le sais. Le fric !

La Martiniquaise étouffa un rire perlé, se redressa, dardant vers son amant des seins d'une insolente tenue pour renvoyer :

— Jusqu'à maintenant, c'était vrai. Mais maintenant, il y a le fric... et les grosses blessures.

Machinalement, elle avait laissé courir un index fureteur sur les énormes pansements couvrant le bras et l'épaule du *caporegime*. Mais le coude sur lequel elle prenait appui glissa soudain sur le drap et, déséquilibrée, elle bascula sur le côté, écrasant l'épaule blessée. Dans un hurlement de bête, le chef tueur envoya son bras valide en fléau, cognant violemment la danseuse en pleine face et l'envoyant dinguer à l'autre bout de la chambre.

— Espèce de salope ! hurla-t-il encore en se tordant sur le lit, les

yeux pleins de larmes. Espèce de sale petite conne de merde !

Des armées de chars d'assaut s'étaient mises à lui broyer tout le haut du corps et il suffoquait sous la douleur. Atroce. Il lâcha encore une demi-douzaine d'insultes, mais la belle Amandine n'écoutait plus. La tête en feu, elle s'était réfugiée dans la salle de bains, verrou tiré. Quand Marco était dans cet état, il était capable de tout.

— Espèce de sale petite merde écrasée, continuait le chef tueur pendant ce temps. Espèce de...

— C'est pas très poli, ça.

Ça n'avait été qu'un murmure, mais durant une seconde et du fond de sa douleur, le *caporegime* se demanda si c'était son coup de poing qui avait ainsi transformé la voix d'Amandine. Puis tout se remit en place dans sa tête et il rouvrit les yeux. Des yeux encore pleins de larmes, qui ne lui permirent de distinguer qu'une vague silhouette. Sombre, mais beaucoup plus imposante que celle de...

— Qu'est-ce que...

— Chut !

Écarquillant ses petits yeux en boutons de bottines, Marco Falacci parvint enfin à mieux voir. Juste à l'instant où quelque chose de dur et de glacé lui écrasait le nez, meurtrissant l'intérieur d'une narine. Dans un mouvement réflexe, il voulut reculer, mais il était déjà contre la tête du lit et il ne réussit qu'à se faire enfoncer un peu plus la chose dans le nez.

Une « chose » qui sentait la poudre !

— Pas crier, fit son agresseur. Pas parler. Pas inquiéter la demoiselle. Juste s'habiller et venir. Vite.

Complètement dépassé et encore sous le coup de l'atroce souffrance, le *caporegime* n'arrivait pas à raccrocher ses idées. Devant ses yeux ébahis et dans la faible lumière du chevet recouvert d'une petite culotte noire, il voyait maintenant son vis-à-vis, sans toutefois parvenir à y croire.

Bolan ! Bolan la Pute ! Ici. Dans cette chambre du Méridien ! Bolan qui venait de jeter à ses pieds sa veste et son cellulaire, mais pas son calibre. Rien n'allait plus ! Ça ne pouvait être que son fantôme et...

— Magne, Marco. Magne !

Les larmes avaient séché dans les yeux du tueur et ce qu'il voyait à présent était pire que tout. Bolan ! Le *vrai* Bolan ! Avec des tas de petites coupures à peine nettoyées un peu partout, sur la figure et les mains. Bolan qui lui enfonçait un flingue dans le pif !

— Vite, Marco. Vite ! Il faut qu'on file. Qu'on trouve un coin

tranquille pour bavarder. Vite !

Un bref instant, le *caporegime* songea à tenter le diable. Mais son calibre était sous sa veste, avec son cellulaire. Et sa veste était au bout du monde et des bruits d'eau derrière la porte indiquaient que la danseuse prenait un bain en attendant qu'il se calme. Stupide. Maintenant, il était calme. Mais ça allait mal. Très mal.

Déjà, il savait qu'il n'avait pas le choix.

Le chant d'un oiseau nocturne montait dans l'air tiède de la nuit et loin au-delà de la plage quasiment plate à cet endroit, on devinait le scintillement des vaguelettes sous le mince quartier de lune. Piqués dans le sable clair près d'un bungalow-restaurant fermé, quelques palmiers filiformes oscillaient lentement de leurs plumets se découpant sur le ciel plus pâle. On aurait dit un paysage de carte postale. La paix, le bonheur.

— Descends.

— Hein ?

— Descends. Vite.

La jeep venait de stopper le long de la plage déserte et Marco Falacci avait mal à hurler. Obligé de conduire d'un seul bras et le flingue de Bolan dans la nuque, il avait la chair dévastée et les nerfs prêts à craquer.

— Vite ! répéta l'Exécuteur dans son dos.

Le cœur dans la gorge, le tueur finit par obéir, cherchant comment il allait pouvoir retourner la situation. En se retrouvant à marcher dans le sable, il demanda :

— Où on va ?

— Là.

L'Exécuteur le poussa contre le tronc d'un palmier en prévenant de sa voix d'outre-tombe :

— Tu bouges, c'est un genou. Tu rebouges, c'est les deux. Et ainsi de suite. Pareil pour les mauvaises réponses.

— Hein ?

— C'est comme un jeu. *Primo* le nom du boss du secteur, *secondo* l'organigramme complet de la famille, *tertio* l'endroit où je récupère Paula Roberts. Tu as cinq secondes pour mettre tes idées en place et deux minutes pour tout me dire. Go !

Levant son poignet, l'Exécuteur consulta le bracelet-montre qu'il avait confisqué au tueur et commença à compter :

— Une... deux... trois...

— Attends ! Je...

— ... quatre... cinq...

Le « flop » du *Snake* fut d'une discrétion touchante et son écho fut aussitôt emporté par la brise. En revanche, le hurlement de Marco Falacci monta jusqu'aux étoiles dans un crescendo qui fit taire l'oiseau invisible. Une rotule éclatée, il s'écroula dans le sable, hoquetant de douleur et jurant :

— Putain ! Arrête !

— On recommence, lâcha le guerrier. Un... deux...

— Non ! hurla le caporegime au bord de la folie.

Haletant et pleurant presque, il tenait son épaule, se tordant au sol comme un ver de terre blessé. Pitoyable. Le guerrier avait pu le vérifier mille fois, les tueurs n'étaient jamais des héros.

— Non ! souffla cette fois le *caporegime* à bout de résistance. Non, Bolan. D'accord. D'accord !

Puis il se mit à parler. Très vite, comme pour se débarrasser d'une corvée. Il parla plus longtemps que Bolan ne l'avait prévu, et quand il eut fini, l'Exécuteur hocha la tête en murmurant d'un air songeur :

— Il l'a vendue, hein ?

— Oui. Oui, à Hassad. Un arabe de je sais pas quel pays. Syrie, je crois. Ils aiment les blondes et les rousses, ces...

— Il l'a vendue comme du bétail, hein ?

— Oui ! C'est ça ! Mais j'y suis pour rien et...

— Et tu dis qu'il doit la remettre en personne à ses clients demain matin.

— Oui ! Juré ! Avec la dope colombienne.

— Et tout le monde sera à bord.

— Oui. La fille... je veux dire... ton amie, c'est un peu un cadeau du boss pour l'Arabe. Ils sont copains.

— Et tout ça à bord du bateau. Le *Delgado*.

— Si ! C'est comme j'ai dit ! Exactement comme j'ai dit ! Le boss est même le seul à avoir la clé de la malle. Il l'a prise hier soir, quand ils ont mis ta copine dans...

— Et tu dis que le *Delgado* n'est gardé que par un type ?

— Si, si ! Ça suffit. La fille... je veux dire, ta copine, elle est complètement dans les vapes et à fond de cale. Ça risque rien. Et en cas de problème, il sait qu'il peut m'appeler sur mon GSM et...

— Tu as bien dit ce dimanche, c'est-à-dire demain matin, à 6 heures du matin précises.

— Oui, parole ! C'est ça !

— Et tu dis qu'il n'y a pas de relève de prévue pour ton gars ?

— Non, non ! Il doit attendre l'arrivée de tout le monde à 6 heures.

— Bien, souffla encore l'Exécuteur en hochant de nouveau la tête. Très bien.

Pour le guerrier, le choix était simple. Ou il attendait 6 heures du matin pour essayer de piéger tout le monde avec pour seules armes le peu qui lui restait, ou il jouait la bande et les gadgets et s'offrait un petit montage hyper-vicelard, bien dans l'esprit de l'adversaire. Pour ça, il suffisait de connaître les lieux et de savoir utiliser les structures. Après un bref instant de réflexion et désignant la poche droite de la veste du *caporegime*, le guerrier ordonna :

— Appelle ton gus.

— Hein ?

— Active son putain de cellulaire, appelle ton porte-flingue du *Delgado*, et tâche de paraître normal.

Avec des gestes hésitants, le *caporegime* sortit son GSM, demanda :

— Et... qu'est-ce que je lui dis ?

Consultant de nouveau la montre de Marco, l'Exécuteur exposa :

— Dis-lui que tu vas peut-être devoir déposer des documents pour le Syrien, au bureau du gardien de la capitainerie de la marina et qu'il devra aller les prendre dans une heure exactement. Dis lui aussi que ton cellulaire est en rideau et que tu l'appelles d'une cabine. Pour le cas où il aurait l'idée de vouloir te rappeler. Pour finir, dis-lui que si à 1 heure rien n'est arrivé, c'est que tu auras changé d'avis et qu'il peut retourner à sa faction à bord du *Delgado*.

Faute d'éloigner suffisamment longtemps le *soldato* du *Delgado*, l'Exécuteur n'aurait aucune chance de voir son plan réussir. Seule solution de rechange, buter le *soldato* en question, mais dans ce cas, à 6 heures du matin, l'effet de surprise ne jouerait plus. Or dans son état, Bolan n'était plus sûr, ni de ses capacités physiques, ni de sa logistique. Il était épuisé et ne pouvait plus compter que sur ce coup-là pour tenter de gérer le problème Paula Roberts et boucler son blitz dans la foulée. Encore un de ces blitz-éclair, dont il s'était fait une spécialité.

— Magne ! gronda-t-il. Magne !

Dans l'état où il était, sa patience avoisinait le point zéro. Hésitant d'abord, mais comprenant que le *Snake* ne demandait qu'à cracher de nouveau, le *caporegime* finit par ouvrir la ligne du cellulaire.

— Et tâche d'être convaincant, menaça l'Exécuteur. Si ta voix

tremble, je te brûle.

Mais même chez les pourris, les ressorts humains étaient souvent insoupçonnés. Un instant plus tard, serrant les dents et d'un ton qui pouvait passer pour normal de la part d'un *caporegime*, Marco Falacci jetait dans son GSM :

— Giuseppe ! C'est moi, Marco.

L'entretien ne dura qu'une demi-minute. Trente secondes d'une intensité extrême, y compris pour Mack Bolan. Si le coup ratait, il s'en voudrait jusqu'à son dernier souffle. Voir un innocent souffrir et mourir lui avait toujours été insupportable. Quand ce fut fini, il était à cran et le chef tueur était au bord de la syncope. La tension nerveuse et la douleur. Il suffisait à présent d'un simple grain de sable dans le fragile montage pour que tout rate.

Quand Marco Falacci raccrocha, un lourd silence suivit, entrecoupé par les gémissements du *caporegime* qui, nerfs relâchés, se tordait de nouveau dans le sable. N'y tenant plus, il tenta d'une voix cassée par l'angoisse :

— Je t'ai tout dit, Bolan ! J'ai fait comme t'as voulu. Maintenant... maintenant, tu vas pas... tu vas me laisser...

— Oui, Marco. Je vais te laisser.

Dans la pénombre, la face brutale du tueur s'éclaira d'un brusque soulagement, tandis qu'il tentait de se redresser sur son coude valide. Quand le nouveau « flop » résonna dans l'air tiède, quand la balle l'atteignit au beau milieu du front, le *caporegime* partit en arrière, une intense expression d'étonnement dans les yeux. Mais il ne faisait pas assez clair, et ce détail échappa complètement à l'Exécuteur.

D'ailleurs, il ne pensait déjà plus à Marco Falacci. Sa nuit ne faisait que commencer. En espérant que le *caporegime* ne lui ait pas raconté d'histoires.

*

* *

— C'est un beau bateau, mister Cardona. Un très beau bateau.

À l'arrière de la longue Mercedes, la voix du Syrien avait résonné avec l'accent de la sincérité. Au bout du ponton de la marina, même dans la lueur de cette aube un peu trop laiteuse, le cabin-cruiser tout blanc du boss de Fort-de-France avait de l'allure. Taillé pour la vitesse. À l'avant de la Mercedes, le chauffeur arabe attendait et, près de lui, un costaud moustachu serrait une mallette sur ses genoux. Les dollars de la transaction. Un très gros paquet de dollars. Ça valait bien un petit cadeau de chair tendre.

— Si cette jeune rousse est aussi belle que votre bateau, mister Cardona, reprit le Syrien, mes amis seront très contents du bijou.

Le Syrien destinait l'Américaine à des amis iraniens très importants. C'est tout ce qu'avait pu apprendre le boss de Martinique. Et d'ailleurs, il s'en foutait comme de son premier cadavre. Il avait hâte de régler cette affaire et d'aller s'occuper personnellement du grand Fumier.

— Elle est très belle, Hassad, assura-t-il. Très belle. Évidemment, elle n'est pas très en forme, dans sa...

— Nous arrangerons ça ! Nous arrangerons ça, coupa le Syrien. Allons-y. Mon voilier nous attend au large.

Le deal prévoyait le transfert des cargaisons en mer. L'équipe du boss était arrivée un peu plus tôt, elle attendait à bord du cabin-cruiser. D'un signe, il ordonna au voisin du chauffeur de descendre et, aussitôt dehors, celui-ci ouvrit la portière arrière. Un instant plus tard, les trois hommes foulaient le pont du bateau blanc, accueillis par Jannella, le *consigliere*, et Féfé, le *soto-capo* du clan sicilien.

— Tout est en ordre ? interrogea le boss plein de sous-entendus.

— *Tutto va bene*, répondit Féfé, tout aussi allusif.

Cela signifiait que le « bijou » dormait toujours dans son écrin. Normal, avec la dose qu'on lui avait injectée. Mais notant soudain l'absence de son *caporegime*, le *capo* s'étonna :

— Marco n'est pas là ?

D'un geste évasif, Féfé éluda, de plus en plus allusif :

— Toujours au Méridien, sans doute. Même qu'il a téléphoné à Giu cette nuit pour...

— Ça va ! Ça va ! coupa le boss. On y va !

Il était pressé de régler cette affaire.

Aussitôt, les machines se mirent à ronronner et, deux minutes plus tard, le cabin-cruiser fendait les flots en direction du large. Après les rafraîchissements d'usage et décidément très impatient, le Syrien proposa :

— Allez-vous enfin me montrer notre petit bijou ?

Derrière ses lunettes cerclées d'or, ses yeux noirs luisaient de convoitise. Avec un petit sourire poli, le Sicilien acquiesça.

— Allons-y.

Tous, l'un suivant l'autre, ils descendirent en cale, découvrant une longue malle-cantine grossièrement percée d'orifices et fermée par un gros cadenas. Sortant une clé de sa poche, le *capo* se pencha, ouvrit le cadenas et alors que tout le monde faisait cercle pour mieux voir, il

souleva le couvercle en lançant ironiquement :

— *Signori*, le bi...

La suite lui resta dans la gorge. Dans la malle, il n'y avait qu'une gueuse de fonte et un gros paquet mal ficelé.

— Qu'est-ce que..., commença le Syrien en faisant des yeux ronds. Si c'est une plai...

Le reste fut avalé par l'énorme déflagration et l'enfer de feu qui se déchaîna alors.

ÉPILOGUE

Mack Bolan ne dit rien, Paula Roberts ne dit rien non plus. Les effets délétères des drogues qu'on lui avait injectées s'estompaient peu à peu et elle se sentait flotter dans un univers flou. Encore à demi consciente des réalités de l'instant et ne réalisant toujours pas pleinement ce qui s'était passé depuis son K.O. dans la cour de la *Marexport*, elle se laissait balloter par les événements.

Mack Bolan était là, et ça lui suffisait.

Son beau regard gris rivé sur l'énorme boule de feu qui montait vers le ciel, elle semblait perdue dans un songe lointain et douloureux. Quand les échos de l'explosion parvinrent au sommet de la colline où la jeep stationnait sous les arbres, elle eut un petit frisson et pâlit un peu. Doucement, le guerrier lui entoura les épaules de son bras et l'attirant doucement contre son épaule, il dit comme on parle à une enfant malade :

— Tout va bien, Paula. Tout va bien.

Immobile, la jeune femme demeura ainsi un long moment, tremblant parfois encore un peu, et, quand les vestiges incandescents du beau bateau blanc eurent enfin disparu à la surface de la mer des Antilles, elle eut un dernier frisson, avant de poser sa main sur celle de Bolan.

— Oui, dit-elle seulement. Tout va bien. Rentrons.

Puis sa joue se posa sur l'épaule du guerrier, et elle referma les yeux.